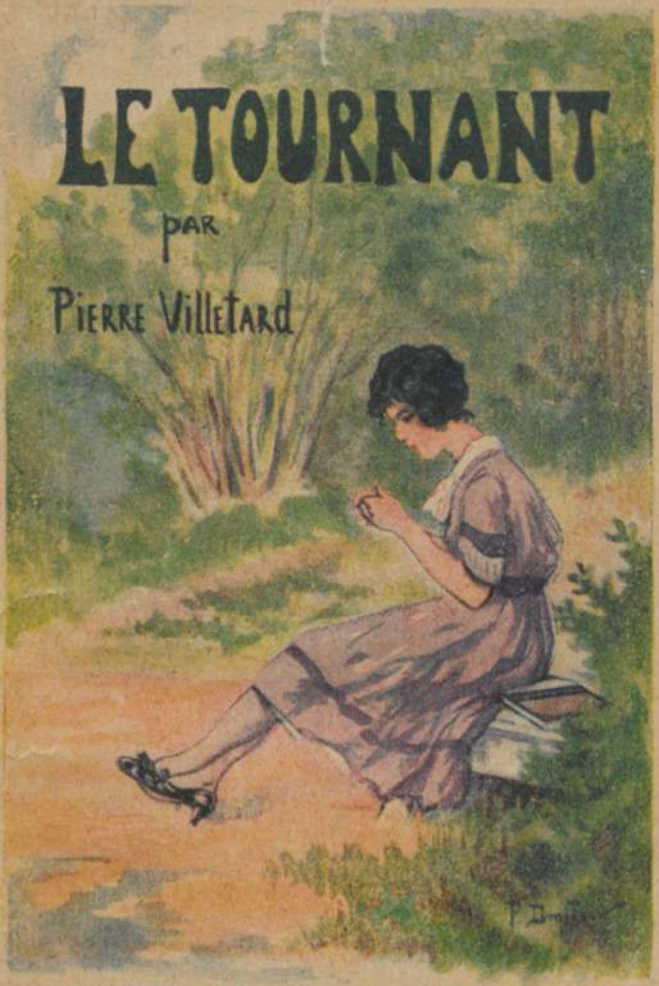
LE TOURNANT

par

Pierre Villetard



PRIX :

1fr50

Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIVe)

Les Publications de la Société Anonyme du "Petit Echo de la Mode"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr. 50 franco, **les patrons de tous ses modèles.**

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons.

Le numéro : 0 fr. 75.

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc. Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.
Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, **3 fr. F^co 3.25.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums :	France et Colonies.	**12 fr. »**
—	Etranger	**13 fr. 50**
Aux deux Albums :	France et Colonies.	**6 fr. 50**
—	Etranger	**7 francs.**

Adresser les commandes à M. le Directeur
du *Petit Écho de la Mode*, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIVe).

C92585 10

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main.

La Collection STELLA constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée sans salir l'imagination. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection STELLA forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect. Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

1. **L'Héroïque Amour,** par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre,** par Jean de la BRETE.
4. **Les Espérances,** par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur,** par René STAR.
6. **Madame Victoire,** par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude,** par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave,** par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts,** par L. de KERANY.

11. **Cyranette,** par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage " in extremis ",** par Claire GENIAUX.
13. **Intruse,** par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours,** par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland,** par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur,** par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles,** par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite,** par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour,** par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage,** par Julie BORIUS.

21. **Rêve d'Amour,** par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même,** par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune,** par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc,** par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine,** par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien,** par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret,** par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils,** par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu,** par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette,** par Eveline LE MAIRE.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

31. **Le Médecin de Lochrist,** par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil,** par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie,** par Louis D'ARVERS.
36. **La Petiote,** par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux,** par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts,** par Marie THIERY.
39. **L'Idole,** par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant,** par Antoine ALHIX.

41. **Deux Amours,** par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille,** Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues,** par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée,** par A. VERTIOL.
45. **Intègre,** par Pierre LE ROHU.
46. **Victimes,** par Jean THIERY.
47. **Pardonner,** par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant,** par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla,** par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour,** par T. TRILBY.

51. **Mirage d'Or,** par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès,** par Claude NISSON
53. **La Filleule de la Mer,** par H. de COPPEL.
54. **Romanesque,** par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année,** par Jacques des GACHONS.
56. **Monette,** par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité,** par Marie THIERY.
58. **Le Cœur n'oublie pas,** par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le Roman d'un Vieux Garçon,** par Jean THIERY.
60. **L'Algue d'Or,** par Jeanne de COULOMB.

61. **L'Inutile Sacrifice,** par T. TRILBY.
62. **Le Chaperon,** par Louis D'ARVERS.
63. **Carmencita,** par Mary FLORAN.
64. **La Colline ensoleillée,** par Maria ALBANESI.
65. **Phyllis,** par Alice PUJO.
66. **Choc en Retour,** par Jean THIERY.
67. **Noëlle,** par CHAMPOL.
68. **Kitty Aubrey,** par TYNAN.
69. **Le Mari de Viviane,** par Yvonne SCHULTZ.
70. **Le Voile déchiré,** par Edmond COZ.

71. **Maria-Sylva,** par LUGUET-FRICHET.
72. **L'Etoile du Lac,** par Andrée VERTIOL.
73. **Les Sources claires,** par Marguerite d'ESCOLA.
74. **L'Abbaye,** par SALVA du BEAL.

---

1 volume, partout : **1 fr. 50** ; franco. **1 fr. 75**
Cinq volumes au choix, franco. . . . **8 fr.** »

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Adresser lettres, commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 7, rue Lemaignan, Paris (XIVe).

C92585

PIERRE VILLETARD

Le Tournant

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
7, Rue Lemaignan, Paris (XIVe)

LE TOURNANT

I

Par un clair matin de l'automne 1913, Irène Lormois, celle qu'on nommait respectueusement dans le pays « Mademoiselle Irène », descendait l'une des ruelles qui mènent à l'Oise. Dans ce village de Valcourt, bâti à flanc de coteau, les ruelles mal pavées se ressemblent toutes. Bordées de maisons basses, elles zigzaguent capricieusement, puis dévalent d'un bond jusqu'à la rivière. Tantôt une voix saluait la jeune fille et elle répondait d'un sourire, tantôt c'était elle-même qui interpellait les enfants et caressait au passage des têtes blondes ou brunes. Au point où la ruelle tombe dans les prés, Irène jeta un bref coup d'œil sur une masure autour de laquelle picoraient quelques poules maigres. C'était là qu'habitait la famille Guichard, de pauvres gens auxquels elle s'intéressait. Mais, comme elle passait, la porte s'ouvrit, tandis que montait une voix grondeuse:

— Ah! je t'y prends... Et mon angine?... Tu n'as donc pas deux liards de raison.

Celui qui s'était adressé à la jeune fille, un vieillard dont les cheveux démesurément longs arrosaient le col d'une redingote, accourait, les yeux courroucés, au-devant d'Irène.

Celle-ci, gaîment, haussa les épaules, puis interrogea :

— Qu'y a-t-il donc encore chez ces malheureux ?

— Rien... C'était pour la petite... Une crise d'urticaire... A présent, mademoiselle, m'expliquerez-vous ?...

— Ne vous fâchez pas, mon parrain, dit Irène qui éclata d'un franc rire. Vous le voyez, je vais bien, tout à fait bien et grâce à vous, ajouta-t-elle en posant sur le vieillard ses jeunes yeux coquets.

Si expérimenté qu'il fût, le docteur Caubette n'était pas insensible aux flatteries qui proclamaient ses mérites professionnels. Paternellement, il ordonna:

— Montre-moi ta gorge...

Sans façon la jeune fille renversa la tête et ouvrit sa bouche.

— Guérie, en effet, prononça le docteur. Tu as de la chance. Allons, promenez-vous, folle, et ne péchez plus.

Mais, comme il allait s'éloigner pour achever sa tournée de visites, le docteur se ravisa:

— A propos, dit-il, Jean est revenu.

— Jean, oui... je crois, répondit Irène d'un air détaché.

Elle avait rougi. Le docteur l'observait et semblait heureux de son embarras. Une joie maligne gaufrait de mille rides le tour de ses yeux.

— Ah, ah, dit-il, tu ne me feras pas croire que c'est moi qui t'annonce la nouvelle... As-tu revu ton cousin ?

— Non, dit sèchement Irène.

— Vous êtes donc brouillés ?

— Parrain, vous êtes insupportable.

— Je ne le ferai plus, protesta le docteur,

la tête dans les épaules, comme s'il redoutait une correction. N'importe, je veux le revoir, ce grand garçon-là. Préviens ton père que j'irai vous rendre visite à l'heure du café.

— Oui, parrain.

Irène tendit une main que le docteur pressa deux fois de suite, un peu fort, comme pour sceller leur réconciliation, puis elle se dirigea vers l'Oise qui coulait, lente, derrière une bordure de peupliers. Une barque était amarrée au tronc d'un arbre. Elle dénoua la corde et, ayant sauté dans le bateau, empoigna les rames. Il y avait longtemps qu'Irène était habituée à cet exercice. Elle aimait la rivière et, souvent, se laissait glisser à la dérive pour remonter ensuite à l'aviron. Mais ce matin-là, elle roulait dans sa tête d'autres projets. Elle emportait un livre, le profond et délicieux *Don Quichotte*, dont les aventures la passionnaient. Pourtant, une minute ou deux, elle lâcha les rames, les yeux clos, le front tendu au vent, tout imprégnée d'une joie fraîche et singulière. Puis, brusquement, elle ressaisit les avirons et elle aborda.

Le but de sa promenade était un petit bois, dont son père, depuis une dizaine d'années, était possesseur. Bois de rapport, sans doute, mais dont le propriétaire, jalousement, respectait les sites. Non que Monsieur Lormois fût un artiste, mais, lors de la mise aux enchères, par orgueil, pour obéir au sentiment populaire qui le désignait comme acquéreur, il s'était enrichi de cette terre que les gens de Valcourt, traditionnels, tremblaient de voir passer aux mains d'étrangers. Le Bois Tendre! C'était au pied d'un coteau pierreux et drapé de vignes, un de ces jolis coins d'Ile-de-France faits pour la rêverie. D'où tenait-il son nom

tentateur? par combien de bouches ce nom avait-il passé, puisque jamais, même dans le souvenir du plus vieux, le légendaire « monsieur Tendre » n'avait existé? C'était donc bien de l'adjectif qu'il s'agissait, mais quand on les questionnait là-dessus, les paysans souriaient narquoisement.

Sur l'autre rive, l'herbe était haute et pleine de rosée. Irène, délicatement, releva sa jupe. Pour couper au plus court, elle traversa une pièce de trèfle. Le bois était en face d'elle, percé d'un large chemin qui le partageait dans toute sa longueur. Un moment, la jeune fille s'arrêta. Elle humait, frémissante, le parfum des mousses et des feuilles tombées.

— Que c'est bon! murmura-t-elle.

Autour d'elle, comme pour lui répondre, un souffle passait dans les branches flexibles. Irène Lormois ne se hâtait pas, cueillait, tout en marchant, les mûres tardives et les jets rares, déjà flétris, des chèvrefeuilles qui fleurissent deux fois. Enfin, elle atteignit un carrefour où, perpendiculaire à la route, un autre chemin plus étroit et mal entretenu mesurait au cordeau la largeur du bois. Là se trouvaient les plus beaux arbres: hêtres aux troncs lisses, majestueux et droits comme des fûts de colonnes, peupliers dont le feuillage s'argentait de lumière, chênes aux rameaux crispés et moussus.

Sous le toit vert achevait de crouler la ruine en briques roses d'un pavillon de chasse. En face, de l'autre côté de la route, un banc de marbre intact datait du même temps que le pavillon. Irène s'y assit et ouvrit son livre. N'étant pas de celles dont l'imagination forge des romans, elle goûtait avec lucidité les aventures joyeuses ou navrantes de héros ima-

ginaires. Tout de suite, l'image de Cervantès lui avait plu. Elle en discernait la malice et la pitié. Si, parfois, la philosophie de Sancho la faisait sourire, elle réservait au chevalier toutes ses sympathies.

Ce matin-là, pourtant, Irène était plus distraite qu'à l'ordinaire. A deux reprises, déjà, posant *Don Quichotte*, elle avait, des yeux, descendu la route. Au delà du bois, sous un vif soleil, l'Oise miroitante baignait le pied des collines. Sur l'autre rive, c'était Valcourt, le Valcourt qu'elle venait de quitter, mais proche encore et dont elle eût pu compter les maisons. Dominant le village, les Aciéries de l'Oise, propriété d'Eugène Lormois, détachaient en plein azur leurs cheminées de briques. A cette heure d'activité, les usines, malgré la distance, envoyaient jusqu'au Bois Tendre un ronflement doux, ininterrompu, tandis que des fumées, en anneaux gris, s'éparpillaient dans le ciel d'automne.

Alors, comme tout à l'heure, sur la rivière, Irène, de nouveau, ferma les yeux. Cette fois encore, elle reçut, avec l'haleine mouillée de la brise, une impression de joie. Un moment, elle croisa les mains sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur, puis elle eut un sourire indéfinissable...

Perçant les feuilles, le soleil, d'une tiède nappe, inondait le banc. Irène, sous la pluie de rayons, restait immobile. Elle aimait cette fausse chaleur de l'arrière-saison, prélude des jours brumeux où le bois s'empourpre. Irène Lormois avait dix-huit ans. Qu'elle fût jolie — ç'eût été là matière à discussion si tout Valcourt, du cantonnier au notaire, n'eût mis son orgueil à le proclamer. Grande, élancée, avec des traits un peu forts, elle effrayait

d'abord par sa brusquerie. Mais le feu noir de ses yeux de brune, des yeux à la fois candides et hardis qu'approfondissaient des sourcils très nets et l'éclat du teint, plus rose encore par l'opposition du chignon de jais, lui avaient valu sa réputation... « Garçon manqué », disait d'elle autrefois le docteur Caubette. Ce jugement n'était pas tout à fait exact... Irène Lormois, au repos, avait des attitudes charmantes, de ces gestes d'abandon où s'exhale, comme un parfum, la féminité. Sous des dehors vifs, presque tapageurs, elle cachait une âme discrète et fermée.

Soudain, une pensée la traversa; elle eut un petit rire :

— J'ai peut-être été dure avec le docteur.

Mais aussi pourquoi le parrain sans gêne avait-il touché du doigt un point trop sensible? Jean Lormois, libéré du service militaire, avait regagné ce matin même la maison de Valcourt. La politesse exigeait qu'elle l'attendît et lui offrît avec tous le baiser de famille. Quelles intentions masquait sa fuite ridicule? Le désir de jouer un mauvais tour, une puérile coquetterie, ou bien quelque chose de plus sérieux à quoi elle n'osait pas tout à fait songer. Pourtant, bien que le cousinage, depuis longtemps, eût justifié leur intimité, tous deux restaient à l'abri d'une trop facile aventure sentimentale. Elle, surtout, narguait l'amour, au désespoir de madame Sophie, sa gouvernante, dont le vieux cœur prônait la tendresse.

— Jean et moi, nous nous connaissons trop pour nous attraper, disait-elle en riant.

Elle mettait un point d'honneur à leur désaccord, toute fière d'échapper au joug, d'avoir des goûts, des opinions qui la consa-

craient originale. Jean plaisantait, ne cédait pas, mais il n'y avait jamais d'aigreur dans leurs discussions. Cela même tournait au jeu et ne désolait que madame Sophie pour qui « ces disputes » étaient la marque avérée d'une antipathie.

— Ah ! les enfants ne devraient pas grandir ! soupirait-elle.

Elle les revoyait, ces mioches, à l'époque heureuse où, sages et jolis, ils formaient l'un de ces ménages précoces que les bonnes gens unissent par avance. Irène aussi revoyait cette époque-là. Elle n'avait oublié ni le ballon, ni le jeu de grâces... surtout, à cette même place, les parties de cache-cache dans les ruines roses du pavillon. Jean n'abusait pas de sa force. Il était de ces garçons doux, bien élevés, qui feignent l'essoufflement afin de se laisser attraper par les petites filles. Plus tard, au temps de la première communion, ils avaient eu les mêmes effusions pieuses, le même élan qui les soulevait de terre à l'approche du soir. Leur adolescence aussi avait passé là. Qu'il semblait loin, déjà, le temps où, grande fillette, les cheveux épars sur la blouse de toile, Irène, accompagnée de Jean, allait cueillir dans son bois les premières jonquilles. Ils rentraient chargés de fleurs, cinglés d'air vif, et, parfois, sur le chemin du retour, Irène, sans façon, passait son bras sous celui de Jean. Souvent aussi, profitant de la liberté qu'on leur accordait, ils prenaient la barque et descendaient ou remontaient l'Oise. Une vraie fête, ces promenades d'eau le long des rives ourlées d'aubépines !

Quand Jean, pour achever ses études de droit, avait dû séjourner un an à Paris, Irène ressentit un chagrin violent. Mais, elle était

femme, malgré ses quinze ans, et elle mit un masque à son désespoir. Même, elle affecta d'aimer le plaisir, et, volontaire, elle obtint de l'usinier qu'il donnerait un bal. Tous les châtelains des environs y amenèrent leurs filles. Irène dansa beaucoup, eut un gros succès. Le lendemain, accrochée au bras de madame Sophie, elle lui confia :

— N'est-ce pas, que je me marierai comme je le voudrai ?

Et, devant la surprise consternée de la vieille dame, elle reprit, un peu dédaigneuse:

— Oh, moi, je serai très difficile.

Bien que l'exil de Jean eût paru nécessaire à tous les Lormois, Irène bouda contre son cousin. Bouderie secrète, réfléchie, où la jeune fille, déjà, prend conscience de son charme et de son pouvoir. Entre eux, ce ne fut plus l'intimité franche, dénuée d'intentions, mais un jeu perpétuel d'observations où l'on se mesure. Que valait Jean ? Que valait Irène ? Paris, le Droit, les camarades, n'avaient-ils pas gâté ce grand garçon doux, un peu rêveur, qui, chaque fois qu'il le pouvait, cependant, passait à Valcourt une journée ou deux ? Irène grandie, en robes presque longues, ne mesurait-elle pas la distance qui les séparait, elle, fille d'Eugène Lormois, héritière d'une grande fortune, et lui, jeune homme pauvre, intelligent, sans doute, mais contraint d'édifier sa position ? La première fois qu'il la revit, elle affecta une certaine froideur. Mais, tout de suite, elle comprit sa maladresse. Elle savait à merveille dispenser la faveur ou la disgrâce. Jean, moins compliqué, ne s'expliqua pas ce revirement. N'importe, il en profitait. Et comme Irène, gentiment, l'invitait à faire un tour, ce jour-là, comme autrefois,

ils avaient passé l'Oise et grimpé jusqu'au Bois Tendre.

Ah! leur vieux bois, avec ses ormes trapus, ses grands chênes abritant le taillis jeune, presque impénétrable!... Ils quittèrent la route, se jetèrent en pleine broussaille et parvinrent, après maints efforts, dans une petite clairière connue d'eux seuls. Au-dessus d'eux, s'étendait la paix lumineuse du ciel et des branches. Jean traitait encore Irène en fillette. Elle s'en désolait. Elle eût voulu qu'il la prît au sérieux, lui dît certaines phrases... Elle n'en obtint qu'un respect nouveau, plus de réserve et tous ces riens nuancés qui sont comme un hommage à la femme naissante.

Le régiment — après le Droit — rompit définitivement leur intimité. Soldat dans l'Est, Jean appartenait à ces troupes d'élite, dites «de couverture», que tiennent en haleine de fréquentes alertes. Peu de permissions : c'était à peine si, la première année, Jean avait pu venir deux ou trois fois à Valcourt, en coup de vent, au moment des fêtes. Il avait belle mine, sous l'uniforme, et ne se plaignait pas, en dépit du service qu'il avouait très dur.

Pendant ces brefs séjours, Irène et lui se voyaient à peine. Jean, simple soldat, habitué aux rudesses de la caserne, éprouvait une gêne confuse auprès de sa cousine. Puis, ses parents le réclamaient, on le questionnait:

«Etait-il heureux? Le nommerait-on bientôt caporal?» C'était plus tard, dans le train de nuit qui le ramenait à sa garnison, qu'il s'adressait tout à coup de muets reproches. Et le souvenir d'Irène, son «au revoir» presque attristé le poursuivaient comme un remords.

Vers le milieu de la deuxième année, il

avait obtenu le grade de sergent. Il en était fier. Sur le chemin de Valcourt, permissionnaire glorieux, il regardait avec orgueil ses deux galons d'or. Qu'allait dire Irène? Il fut déçu. La jeune fille l'avait cinglé d'un rire dédaigneux.

— Bravo, Jean... De ce train, tu seras bientôt maréchal de France.

Le sous-officier mordit sa lèvre. Il connaissait cet état d'esprit. Irène adoptait, simplement, l'opinion de son père. Pour celui-ci, l'armée était un accessoire périmé, quasi-ridicule. Avec un peu de bonne volonté les nations pourraient s'entendre et le supprimer. Désormais, entre eux, la question brûla, mais ils s'abstinrent de la discuter. Puis, les jours avaient passé... Et Jean revenait.

Soudain, Irène tressaillit. Lui, c'était lui... Elle l'apercevait là-bas, au bout de l'allée. Il la vit aussi et souleva son chapeau qu'il fit tourner joyeusement autour de sa tête. Alors, fermant son livre, elle vint au-devant de lui. Tous deux riaient:

— Tu m'as fait courir, dit Jean essoufflé.

— Je savais bien que tu me retrouverais.

Jean lui avait pris les mains, ne les lâchait pas.

— Après tout, on a bien le droit de s'embrasser.

— Mais... si tu veux.

Elle tendit la joue au baiser rapide puis, aussitôt, dégagea ses mains. Ses yeux noirs s'appesantirent sur le jeune homme: elle murmura:

— Tu es mieux ainsi.

— Ma foi, dit Jean, l'habit civil, lui aussi, est un uniforme. Je t'assure qu'hier, en dépouillant l'autre, j'ai eu comme un petit mou-

vement de mauvaise humeur. Etais-je donc né pour être soldat? Je ne le croyais pas. Mais c'est bien possible.

— Il faut rengager, conseilla la jeune fille ironiquement.

— Non, dit Jean. Si j'avais voulu embrasser la carrière militaire je me serais décidé plus tôt. Mais le problème de la vie est assez complexe. Il faut un peu de fortune pour être officier. Ah! dame, si j'étais riche, même à moitié riche, je crois que j'aurais cédé à la tentation... Mais c'est fini... Je n'y songe plus... Là, regarde-moi... Tu vois que je n'ai pas l'air trop affligé.

Campé devant Irène, les poings sur les hanches, Jean souriait, montrant, sous une fine moustache, la barre nette des dents. C'était un beau garçon de vingt-trois ans, portant droit, avec franchise, des yeux bleus qui éclairaient sa physionomie. Il y avait beaucoup de douceur dans ce clair regard. Mais le front bombé, le menton têtu dénotaient une volonté patiente et tenace.

— Je te remercie, dit-il, de m'avoir donné l'occasion de faire cette promenade. Délicieux, notre bois. Et puis, cette saison, ces odeurs. En vérité, cela fait du bien.

Il avait empli ses poumons d'une gorgée d'air pur. Familièrement, comme autrefois, il mit son bras sous celui d'Irène.

— Tu verras, disait la jeune fille. Ici la vie n'a pas beaucoup changé. Je crois que papa est content de l'usine. Ah! j'oubliais... Madame Sophie a fait venir sa nièce Jeanne-Marie, l'orpheline dont elle nous parlait toujours. Papa l'emploie au bureau comme dactylographe.

— Et le docteur?

— Il viendra te voir après le déjeuner.

— Et tante Marceline?

— Je lui rends visite une fois la semaine... Figure-toi qu'elle ne met plus les pieds à Valcourt. Ele prétend que le bruit des machines lui agace les nerfs.

Ils rirent tous deux au souvenir de la vieille dame, personne brusque et originale dont la rudesse cachait un cœur excellent. Mais tout à coup, Irène eut un imperceptible froncement de sourcils. Après un moment d'hésitation, elle interrogea:

— Comment as-tu trouvé ta mère?

— Toujours faible, prononça Jean, redevenu grave. C'est une sensitive. Je savais que mon retour lui ferait à la fois du bien et du mal.

Il soupira longuement, un peu triste en songeant à la pauvre femme que torturait, depuis dix ans, une maladie de cœur. Sans doute, elle pouvait vivre. « Aucun danger immédiat », affirmait Caubette... mais... Et la phrase qu'il n'achevait pas réservait l'imprévu et les émotions.

— Nous avons eu deux bons mois, dit Irène. Maintenant que tu es là, ce sera le calme et la sécurité.

Jean pressa plus fort le bras de la jeune fille.

— Je sais, dit-il, de quels soins dévoués tu as entouré ma mère. Elle me l'écrivait. Même elle se reprochait de trop t'absorber. Il n'est pas bon, disait-elle, qu'une jeune fille assume le rôle de garde-malade.

— Quelle plaisanterie ! C'est à peine si j'allais, de loin en loin, lui faire une visite. D'ailleurs, j'aime beaucoup ta mère.

Jean secoua la tête. Il y eut entre eux un

silence ému que traversa le cri rauque d'un geai. Ils étaient parvenus à l'orée du bois, au point où la route, creusée d'ornières, aborde les champs.

— Te souviens-tu? dit Irène en riant. Autrefois nous appelions cet endroit « le bout du monde ». C'était toi qui m'avais donné un tas d'idées fausses. J'avais une peur bleue. Quelquefois, la nuit, je m'imaginais poser le pied au bord d'un abîme.

— C'était le bout du monde pour nous, Irène, puisque nous n'étions jamais allés au delà. Tout est relatif. D'ailleurs, j'étais sincère. Ce que tu appelles des idées fausses sont des illusions. Je les gardais passionnément. Quand j'ai dû en rejeter quelques-unes, j'ai beaucoup souffert.

Irène, joyeusement, haussa les épaules.

— Mais tu es toujours perclus d'illusions. Sois franc, mon ami. Ne crois tu pas que la caserne est un paradis, l'état de soldat le plus beau de tous?

Jean sourit:

— Oh, n'exagérons rien... J'aime mon pays, voilà.

— Pour moi, dit Irène étourdiment, mon pays s'arrête au Bois Tendre. Ecoute, poursuivit-elle, en étendant une main, est-ce que cela ne te rappelle pas un million de choses?

Aux approches de midi, le concert s'exaltait, emplissait le feuillage de notes cristallines. On eût dit que les oiseaux, à leur manière, voulaient fêter le retour de Jean. Immobile, une main posée sur la manche de son cousin, Irène écoutait. Jean s'était tu. Lentement, ils redescendirent à travers le bois. Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient revus, la même émotion sourde les étreignait,

les refaisait pareils, sans arrière pensée, dans ce décor qui avait souri à toute leur enfance. Parvenus au bord de l'Oise, ils retrouvèrent la barque dans les roseaux.

— Pardonne-moi, Jean, dit Irène, moitié rieuse, moitié chagrine. Tout à l'heure je t'ai obligé à courir jusqu'au pont... Vraiment, je ne valais pas cela.

Attendait-elle une protestation? Jean resta muet. Le premier, il avait sauté dans la barque et offrait une main à la jeune fille. Mais Irène dédaigna l'aide et prit son élan. La terre était humide. Elle glissa, faillit tomber.

— Tu ne t'es pas fait mal? demanda Jean inquiet.

— Mais non... Tu as eu plus peur que moi.

— C'est vrai.

Il avait pris les rames et nageait, mais sans hâte, comme s'il eût voulu éterniser cette minute heureuse. La brume matinale s'était dissipée. L'eau courante, les sureaux encore verts et, sur l'autre rive, les longs peupliers à peine tachés de rouille, éclataient dans une lumière souple et joyeuse. Au delà, sous le soleil, les maisons de Valcourt grimpaient la colline. Mais, du village, on ne percevait rien: pas un cri, pas une rumeur. L'usine immense, orgueilleuse, emplissait toute la vallée de son bourdonnement. Et, soudain, l'angelus tinta. Timide, d'abord, la cloche s'enhardit. La voix pure s'élançait, vibrait au loin sur la campagne; Irène et Jean échangèrent un regard. Ils éprouvaient la même sensation de paix délicieuse.

Comme ils abordaient, une exclamation les accueillit. Un petit homme, débouché de la ruelle, accourait vers eux.

— Tiens, dit Irène, c'est ce brave Gelbmann.

Otto Gelbmann, ingénieur, occupait depuis cinq ans un important emploi aux Aciéries de l'Oise. Venu d'outre-Rhin, il devait à la largeur d'esprit du «patron» d'abord son admission dans l'entreprise, ensuite le poste de confiance que justifiaient, d'ailleurs, ses capacités. Mal vu, au début, par ses collègues et les ouvriers, aucun affront n'avait découragé sa ténacité. Aux rebuffades il opposait une patience angélique et la tristesse résignée de deux petits yeux gris, faibles et clignotants, que protégeaient des conserves d'or.

— C'est terrible d'être un étranger, avouait-il parfois...

Et, comme le patron tentait de le remonter, l'ingénieur se redressait, tout à coup, et découvrait, pour sourire, ses dents de cheval:

— Ma vraie patrie, c'est vous, monsieur Lormois. Ce sont *nos* belles Aciéries de l'Oise.

De loin, Irène et Jean le voyaient venir.

— Allons, bon! dit Jean, que la présence de cet intrus agaçait un peu.

Mais le moyen de faire grise mine au brave garçon qui se jetait sur lui, secouait sa main avec amitié?

— Ah! monsieur Jean, ça me fait plaisir de vous revoir. J'espère bien qu'à présent vous ne nous quitterez plus... excepté pour accomplir vos périodes... Vous serez officier de réserve, n'est-ce pas, monsieur Lormois?

— C'est mon intention, dit Jean, sèchement.

— Je comprends. C'est si honorable d'être officier.

Sans façon, Otto Gelbmann avait pris place entre les jeunes gens. Tous trois passèrent devant la maison Guichard et grimpèrent la

ruelle. En chemin, l'ingénieur questionna Jean:

— Avait-il un bon colonel? Les entraînait-on? Etait-il vrai que, du côté de Toul, on procédait à des expériences avec des mitrailleuses d'un nouveau type?

Jean répondait par monosyllabes, ennuyé de ce bavardage indiscret, des flatteries trop grosses qui trahissaient visiblement le désir de plaire. Arrivés au sommet de la ruelle, ils tournèrent à droite. Au-dessus du dernier rempart des maisons s'étendait, le long de la route, le mur gris et coiffé de tuiles qui bordait le domaine des Aciéries.

— Regardez, monsieur Jean... Est-ce beau? Est-ce grand? larmoya l'ingénieur en joignant les mains.

— Colossal! approuva Jean dont un sourire retroussait la lèvre.

— Colossal, en effet, *wunder*...

Mais, là, Gelbmann s'arrêta net, parce qu'Irène, prise d'une gaîté folle, détournait la tête. A cet instant, derrière le mur, une cloche impérative annonçait l'heure du déjeuner à tous les Lormois.

— Hâtons-nous, dit la jeune fille. Nous pourrions être en retard. Papa n'aime pas cela.

Les adieux furent brusqués. A peine Gelbmann eut-il le temps de proclamer qu'il était heureux de « cette bonne rencontre ». Les jeunes gens franchirent la grande porte, celle derrière laquelle on aperçoit la maison du maître, vaste demeure blanche et rose, ornée d'un perron et d'une marquise. L'aboi d'un chien salua leur entrée et aussi le sourire du vieux portier, le père Jouanin, dont le regard affectueux les suivit jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'escalier de pierre.

II

Quand Irène entra, suivie de Jean, Eugène Lormois les accueillit avec un sourire.

— Heure militaire, c'est bien, dit-il en tirant sa montre.

Puis, tourné vers le domestique, il ordonna:

— Prévenez monsieur et madame André.

Grand et mince vieillard, gardant, malgré la soixantaine, l'œil vif sous la touffe d'argent des sourcils, Eugène Lormois personnifiait l'autorité dans tout ce qu'elle a d'absolu et d'irrévocable. De la barbe fine, soigneusement taillée, au regard bleu d'acier que durcissait l'usage d'un monocle, son visage froid, volontaire, au nez en bec d'aigle, était de ceux qui, dès l'abord, imposent à l'étranger une crainte respectueuse. L'industriel portait en toutes saisons le même veston de cheviote grise qu'ornait la rosette des légionnaires. Pour Irène, seule, cette physionomie s'humanisait. Mais le sourire même restait indécis, difficilement arraché comme sa signature. Jamais un mot tendre. Eugène Lormois disait: «Ma fille», comme il disait: «Mon usine», avec le ton orgueilleux du propriétaire.

André Lormois entra. Cousin germain d'Eugène, il lui ressemblait: mêmes yeux bleus, même nez un peu fort, mais, dans l'expression, un je ne sais quoi de doux, de gêné qui, tout de suite, le posait en inférieur devant le patron. André Lormois était chef de service aux Aciéries de l'Oise, situation humble,

dépendante, qu'il devait à la générosité du cousin Eugène. Simple rouage dans la puissante organisation que dirigeait l'autre, il gardait, malgré les liens de famille, l'attitude discrète d'un bon employé. Moins grand qu'Eugène, plus arrondi, plus ramassé, c'était, aux approches de la cinquantaine, l'image parfaite du bureaucrate qui aime son métier.

— Jeanne ne descend pas? questionna Eugène.

— Non... Oh, rien de particulièrement grave, répondit André, mais elle préfère ne pas déjeuner.

Une fois sur deux — à peu près — la femme d'André Lormois n'assistait pas aux repas de famille. Jean proposa:

— Si j'allais embrasser maman...

Eugène intervint:

— Non, mon enfant, ce n'est pas l'heure...

Jean rougit, mais n'insista pas. Combien de fois, déjà, passant au-dessus de l'indulgence paternelle, l'autorité de celui qu'il nommait «l'oncle Eugène» l'avait subjugué. Il en souffrait moins pour lui, peut-être, que pour son père, cet homme timide et craintif dont un supérieur étouffait la voix. Des souvenirs l'assaillaient, brusques observations de l'oncle Eugène, de ces mots droits, perçants, qui blessent le cœur d'un enfant sensible et, surtout, les remontrances à «papa», les perpétuels «Tu es trop bon... Ça n'a pas de sens» qui eussent pu amoindrir André Lormois vis-à-vis des siens. Jean admirait son oncle; il l'aimait peu. Sa nature droite, d'ailleurs, avait fait de ce défaut de sympathie un cas de conscience. Plus grand, capable de raisonner, il avait pesé dans la balance, avec les travers de l'oncle Eugène, les services rendus, et loyalement re-

connu tout ce que le roi des Aciéries, en somme, avait fait pour eux. Mais rien n'avait jailli — sinon cette froide gratitude qu'ordonne le devoir.

L'oncle Eugène, tout à coup, se tourna vers Jean:

— Eh bien, sergent Lormois, es-tu content d'être parmi nous?

Si bienveillante que fût la question, elle déplut à Jean.

Il répondit un peu sèchement:

— Le régiment a ses bons côtés.

— Oh! je sais, je sais, dit l'oncle avec un clignement d'yeux ironique à l'adresse d'Irène.

— Allons, papa, ne taquine pas Jean, ordonna la jeune fille.

Eugène Lormois parut surpris.

— Mais je ne taquine pas ton cousin... Je suis sûr qu'au fond il pense comme nous.

Irène eut un de ces sourires allongés et délicats qui proclament le triomphe de la faiblesse... Jean ressentit une vive souffrance. Il lui sembla qu'il était victime d'une conspiration. Pendant quelques instants, il garda le silence. Irène l'observait. Entre eux, il y avait un de ces petits froids où s'accusait la différence de leurs caractères; lui, boudeur, sauvegardant sa dignité, elle, aimant le jeu, les brouilles pour rire, mais tout à coup, saisie de remords et lui revenant sans fausse coquetterie.

— Je suis sûre, dit-elle, que Jean ne reconnaît plus la salle à manger.

— Non, répondit le jeune homme... Mais j'admire les changements que vous avez faits.

Eugène Lormois hocha la tête, satisfait de l'approbation. Vers la fin de l'été, il avait dé-

cidé de refaire la pièce. Les anciens meubles furent exilés, on renouvela le papier, les tentures, la nuance des boiseries. Appliqués sur le lambrissage bleu, le bahut, la crédence, venus de Munich, multipliaient dans leur vitrage la symphonie azur et or de la pièce nouvelle. Vienne avait envoyé des chaises courbées au souple dessin, Londres la table carrée en noyer beurre frais. Et les rideaux où s'échevelaient des chrysanthèmes roux baignaient dans une lumière artificielle un peu surprenante. De l'ancienne salle, on n'avait gardé que le portrait — celui de Michel Lormois, par Bonnat, où le fondateur des Aciéries, hirsute et terrible, vous foudroyait de ses larges yeux qui éclataient dans un teint de bile.

— Ma foi, dit Eugène en s'appesantissant sur une chaise viennoise, ma foi, j'avais pris en grippe toutes nos vieilleries... Très jolis, les souvenirs, mais peu confortables... Ici, je me sens chez moi, bien de mon époque. On respire, hein, on est à son aise.

Il élargit les coudes, en effet, pour mieux respirer, puis tout en jouant avec sa fourchette:

— Bahut de famille, armoires, fauteuils, j'ai tout liquidé... C'est Marceline qui hospitalise aux Eaux-Vives cette troupe d'invalides. Ah, j'oubliais!... Mon cousin André a bien voulu recueillir quelques débris... Honneur aux braves.

André Lormois sourit faiblement :

— Que veux-tu, Eugène!... Moi, j'aime les vieilleries.

— Libre à toi, mon cher, mais sache bien que l'amour des antiquailles est, tout compte fait, un genre de snobisme... Oui, tu es un snob, mon cher André, un snob qui s'ignore.

Irène éclata de rire. Elle était habituée à ces algarades où, faute de résistance, son père obtenait toujours un succès facile. C'était admis. André Lormois ne discutait pas. Mais, cette fois, Jean, un peu rouge, redressa la tête :

— Après tout, dit-il, il y aura toujours deux écoles, celle des anciens et celle des modernes. Mon oncle a raison. Mon père aussi. Quelquefois je suis — comme dit mon oncle — de mon époque. D'autres jours, je suis pris d'une vague tendresse pour les vieux bahuts.

— Taratata, dit Eugène en enflant la voix. Je te défends bien de parler ainsi... Tu appartiens au vingtième siècle et c'est une grande gloire... Pas de divagations sentimentales. Je plains les jeunes hommes qui ont des âmes de collectionneurs.

D'un geste brusque, un peu théâtral, il avait fait tomber son monocle. Mais Jean soutint le regard d'acier... Eugène haussa légèrement les épaules, puis se tourna vers André :

— A propos, mon cher... Et cette affaire d'adjudication?

— J'attends tes ordres, répondit André.

Eugène Lormois, d'un énergique coup de poing, heurta le bois de la table:

— Six cent cinquante mille... Nous pouvons aller jusque là sans trop nous gêner... Je défie Homécourt ou le Creusot d'offrir une soumission plus avantageuse... Ah, dame, mon cher, c'est le premier avantage du contrat Wendling... Que diable, ajouta-t-il en frottant l'une contre l'autre ses longues mains sèches, on ne doit pas rester l'esclave de ses producteurs...

Eugène, dès qu'il eut fait cette déclaration, eut un petit rire méprisant qui frondait les

industriels embarrassés de certains scrupules. Jean tressaillit. Il savait que Wendling, propriétaire de houillères allemandes, avait depuis longtemps offert ses services aux Aciéries de l'Oise... Cinq ans on hésita... Mais l'Allemand revenait sans cesse à la charge. Apparemment, il avait gagné la bataille, puisqu'on parlait ouvertement du contrat Wendling.

Jean pensa:

— Comme mon père a dû souffrir!

Mais Irène protestait:

— Trêve d'affaires, papa... c'est aujourd'hui le retour de Jean.

L'industriel pivota sur sa chaise, les sourcils mauvais, ne sachant trop s'il devait gourmander sa fille. Mais une réflexion d'Irène: «Oh, les méchants yeux!» le dérida, et, comme le domestique apportait les fruits, il prit dans le compotier une grappe de raisin et la lança dans l'assiette d'Irène.

Jean profita du dessert pour s'esquiver. Il gravit rapidement deux étages. Devant lui, une porte était entr'ouverte... Quelqu'un remua, puis une voix faible interrogea: «C'est toi, Jean?» Alors il entra d'un bond dans la chambre et s'agenouilla devant une femme étendue sur un divan.

— Je t'attendais, mon petit! Quelle déveine, cette crise!... Mais ce n'est rien. Caubette prétend que je serai debout quand je le voudrai.

Pour madame André Lormois, c'était une coquetterie de ne s'avouer jamais qu'à demi-malade. Elle avait la pudeur de ses souffrances. Maintes fois elle avait tu ses angoisses et cette discrétion, ce faux enjouement que démentaient ses yeux agrandis et ses traits crispés aggravaient l'inquiétude de son entou-

rage. Elle se pencha vers son fils, lui baisa le front:

— Tu vas bien, toi?

— Oh... toujours.

Elle sourit. Du divan, à travers la vitre, on voyait l'Oise, les peupliers et, sur l'autre rive, la masse du Bois Tendre. D'un hochement de tête, madame André Lormois désigna les arbres:

— Il faisait bon, ce matin... J'aurais voulu aller vous rejoindre.

Mais ce désir même était pour elle un effort trop grand. Ainsi posée, avec ses poignets grêles, son mince visage qu'encadraient des bandeaux bleutés, elle avait l'air d'une grande petite fille.

— Comment trouves-tu Irène? interrogea-t-elle.

— Mais... toujours la même.

— Vraiment... Moi je la trouve plus sérieuse, moins égoïste... Après tout, ajouta-t-elle en rougissant... j'ai peut-être tort de te la vanter.

— Pourquoi donc?

— Ici, on s'entretient beaucoup de son proche mariage.

Jean ne sourcilla pas. Il répondit seulement un peu vite:

— C'est tout naturel. Les jeunes filles doivent se marier.

Puis, comme sa mère le regardait, il poursuivit gaîment:

— Il faudra bien que je me fasse à cette idée-là.

— Il le faut... L'autre jour, incidemment ton oncle en a touché quelques mots à son cousin. Il veut quelqu'un de la partie, un ingé-

nieur — riche si possible — mais un ingénieur... C'est la condition indispensable.

— Eh bien, maman, nous le trouverons.

Jean était calme... Avait-il jamais eu le désir d'épouser Irène? Peut-être bien. Mais, brusquement, son amour-propre se réveillait. Il affecta l'indifférence. La mère ne fut pas dupe... Elle reprit doucement:

— Mon petit, la vie est rude. Ton père et moi avons toujours été des illusionnés... Je ne le regrette pas... On vit sur terre, mais un peu au-delà et quand le choc arrive, ma foi, tant pis... Mais pour toi, Jean, je redoute les chocs. Je voudrais te voir une âme murée et impénétrable...

— J'ai cette âme, maman. Je te défends bien de te tourmenter à mon sujet. Je suis jeune, plein d'ardeur et philosophe par-dessus le marché. Irène et moi, nous sommes des cousins, pas plus... Entre nous, je crois que nous aurions fait un mauvais ménage.

— C'est possible, mon enfant, soupira la malade qui devint rêveuse.

Elle n'avouait pas que sa dernière crise était due, en somme, aux paroles d'Eugène. Dès qu'elles lui furent rapportées, un cri la souleva: « Jean! » Et voici que la blessure était moins profonde qu'elle ne l'avait cru... Elle leva les yeux pour remercier Celui qu'elle entrevoyait là-haut, dans le ciel d'automne.

— Irène et moi, poursuivit Jean, nous sommes de perpétuels adversaires... Peu d'idées communes. Ai-je tort ? A-t-elle raison ?... Nous nous entendons du moins sur un point essentiel: la vanité de l'amour... Rassure-toi, maman... Amoureux ni l'un... ni l'autre. Et l'autre, c'est moi.

Jean riait, mais d'un rire sec, nerveux, où

perçait, malgré sa déclaration, une pointe de dépit. La malade devina cet état d'esprit. Un frisson agita son corps, plissa comme une onde son mince visage. Elle prit la main de Jean, la retint un moment dans la sienne, puis, très doucement :

— J'entends la voix du docteur... Descends, mon petit... C'est pour toi qu'il vient.

Souvent, après le déjeuner, le docteur rendait visite aux amis Lormois. A toute heure, dans le bourg, on rencontrait ce grand vieillard qui parcourait les rues à longues enjambées. Médecin à Valcourt depuis un demi-siècle, il avait soigné trois générations. Lui seul osait parler haut en présence d'Eugène. Pour le directeur des Aciéries, il représentait les rétrogrades, ceux qui, de parti pris, opposent un front têtu au progrès en marche. Mais, entre eux, si vives qu'elles fussent, les discussions restaient courtoises. Aux arguments d'Eugène, le docteur répondait par des boutades, des pointes malicieuses qui, souvent, exaspéraient l'industriel. Pourtant leur amitié n'avait pas souffert: elle planait, triomphait des luttes quotidiennes.

— Ah! voilà Jean... Regarde-moi bien... Est-il beau, ce gaillard?

Le docteur s'était planté devant le jeune homme qui venait d'entrer et l'examinait des pieds à la tête. Tandis qu'Irène, une main sur la bouche, réprimait un accès de rire, le vieillard poursuivait son examen. Il conclut:

— Embrasse-moi, mon garçon... Je te félicite... Tu fais honneur à l'armée française...

Eugène Lormois observait cette scène, la lèvre pincée :

— Servez le café au jardin, ordonna-t-il au domestique.

Puis, amicalement, une main sur l'épaule du docteur, il l'entraîna hors de la salle.

Elle donnait de plain-pied sur le jardin, mince carré de verdure qu'emprisonnaient les murs de l'usine. Le patron, dans cet espace, avait fait tenir tout ce qu'il jugeait indispensable au confort rustique : pelouse centrale ornée d'un jet d'eau, kiosque rond et coiffé de chaume comme les huttes indiennes, la grotte, enfin, pitoyable amas de rocaille habillé d'une glycine qui s'entêtait à mourir de soif. Et, sous les marronniers, les acacias-boules, le long des massifs de lilas et de symphorines, c'était une profusion de rockings, de fauteuils d'osier, presque inutiles, d'aille s, en ces endroits où l'on n'allait guère... « Ma campagne », disait Eugène qui, en dehors des voyages d'affaires, ne quittait pas les Aciéries... « Votre prison », ripostait ironiquement le docteur Caubette.

— Ah çà, docteur, dit Eugène en balançant sa tasse fumante, je vous trouve superbe... Croyez-vous que le régiment seul donne à nos fils un brevet de vigueur ? Jean a belle mine... C'est un fait. Mais ici même il n'avait pas — autant qu'il m'en souvient — l'apparence d'un gringalet. J'admets que le grand air, l'exercice journalier, aient pu faire de lui un homme solide. Mais la vertu du régiment ne m'apparaît pas. Avec un entraînement rationnel on obtiendrait sans peine les mêmes résultats.

Le docteur but coup sur coup trois gorgées de café. Puis, le sourire pointu — ce même sourire à mille rides avec lequel, le matin, il avait accueilli sa filleule, lui creusa de nouveau la face.

— D'accord, mon cher. Vous vous méprenez sur mon opinion. Je n'entends pas dire

que le régiment soit la seule école d'entraînement physique. A notre époque on nous laisse — Dieu merci — pour améliorer la race le choix des moyens. Il y a le golf, n'est-il pas vrai, le tennis et l'aviron, sans compter le « noble art », cette boxe délicieuse qui rallie, autour du ring, la bonne société. Nous eussions pu, à Valcourt même, avec un régime surveillé, faire de Jean une bête magnifique, une sorte d'anthropopithèque aux poings massifs capables d'assommer vos broyeurs de fer. Mais ce que j'entends par gaillard, ce que je veux dire en affirmant que Jean fait honneur à l'armée française, mérite, mon cher Eugène, une explication. Votre neveu me donne une sensation parfaite d'équilibre — équilibre physique et... moral, bien entendu. Cela, mon ami, c'est la spécialité du régiment, la marque de fabrique — si vous aimez mieux — d'une maison qui défie toute concurrence... Parfaitement, le sergent Lormois est un homme meilleur... Pourquoi?... Cela se devine.

— Ah, docteur, je vous retrouve, dit Eugène, avec un petit rire qui siffla, puis s'éteignit comme un jet de vapeur. Illusions que tout cela! C'est la vie elle-même, la vie avec ses devoirs, ses combats, ses ruses, qui doit être pour l'homme l'école du soldat... L'autre c'est du temps perdu, des forces captées au profit d'un rêve. Ne nous laissons pas abuser par une fausse compréhension du patriotisme.

— Du temps perdu, soit, railla le docteur... J'admets que le métier militaire soit peu lucratif. J'admets que la discipline, de strictes obligations, ne sollicitent guère l'initiative. Qu'en conclure alors, sinon que ceux qui, stoïquement, accueillent ces obligations et cette discipline font table rase de leurs intérêts?

Ne vous y trompez pas, Lormois, il y a dans le pays, un peu partout, de braves garçons, qui échappent d'instinct aux idées nouvelles. Ils accomplissent leur devoir — parce qu'il le faut — sans forfanterie et sans répugnance. Ils prennent du galon, assument des responsabilités, jouent automatiquement leur rôle de soldat. Ce sont de braves gens, mon cher Eugène. Ils portent en eux, sur leur visage, dans leurs attitudes, même quand ils ont dépouillé l'habit militaire, cette paix intime qui met en confiance le premier venu... Eh bien, Jean est de ces hommes-là.

— Docteur! supplia Jean.

Le vieillard étendit un bras:

— Ne te défends pas... Je dis ce que je pense... Je suis sûr que ton oncle est de mon avis... Avant le service, tu étais Jean Lormois, simplement, un bon petit, ni méchant, ni bête... Mais, à présent, je salue en toi un citoyen de la France armée...

Eugène Lormois acquiesça:

— Sans doute, mon cher docteur... Puisqu'il s'agit de faire l'éloge de Jean, personne, ici, n'y contredira... Mais vous avez vous-même élargi le débat... Vous êtes l'apôtre convaincu du militarisme... Je proteste au nom de ma raison et de l'expérience... L'atmosphère où nous vivons est irrespirable. A qui la faute, sinon aux exaltés qui paralysent les efforts des pacifistes? *Si vis pacem, para bellum*... Ah! le voilà bien, le stupide argument dont on nous accable. Mais préparer la guerre, malheureux, c'est entretenir la flamme, grever inutilement le budget des peuples... La guerre... toujours la guerre. Fantôme ridicule, épouvantail odieux, bien suranné, d'ail-

leurs, dans l'essor merveilleux de ce vingtième siècle.

Le docteur ne sourcilla pas. Il avait pris sur la table un flacon de cognac et remplissait attentivement un verre à facettes.

— La guerre ! poursuivit l'industriel... Allons donc, elle ne se fera pas, elle ne peut pas se faire.

— Qu'en savez-vous, mon cher ? dit enfin le docteur.

Eugène, d'une main nerveuse, étira sa barbe.

— Parbleu, je n'ignore pas votre pensée. Vous songez aux balkaniques, n'est-ce pas, à tous ces sauvages pour qui la guerre est la raison de vivre. Mais ceux-là, dans la bataille, ont tout à gagner. Pillés la veille, ils pilleront demain. Pour eux, rien n'existe, hormis la rapine et le brigandage. Pas d'industrie, peu d'agriculture ; ils remuent négligemment leur terre entre deux coups de feu. Ne les comparez pas aux grandes nations, aux civilisés qui marchent tous, quoi qu'on puisse dire, vers un but commun. La guerre, docteur, mais c'est un montre irréalisable. La concevez-vous avec tous les moyens dont dispose l'armement moderne ? Allons donc ! Ce serait le suicide de l'humanité, de l'humanité pensante, agissante... Il n'est pas un souverain, pas un parlement qui assumerait la responsabilité d'un tel cataclysme... Oh, je réponds d'avance à nos timorés... Le Kaiser, n'est-ce pas, le terrible Kaiser dont la moustache belliqueuse fait trembler l'Europe... Rassurez-vous... Nul, plus que lui, ne redoute la guerre. Au surplus, n'a-t-il pas donné des gages aux amis de la paix ?

— J'ai bonne mémoire, mon cher Eugène...

Je me souviens des incidents que vous évoquez... Mais êtes-vous sûr que les difficultés se résoudront toujours aussi facilement?... D'autres problèmes surgiront. A côté du trantran, de la routine laissée aux subterfuges des diplomates, il y a l'inconnu, l'événement nouveau qui déjoue tous les calculs. C'est être sage que de les prévoir. Avec votre permission, Lormois, je reprends à mon profit la devise latine... Préparons la guerre — préparons-la sans faiblesse... Cela ne nous oblige pas à la faire, mais c'est encore le meilleur moyen de tenir en respect le voisin gourmand.

L'industriel raccrocha son monocle en souriant. Puis, l'œil vitré fit le tour du groupe:

— Eh bien, non, docteur, je ne puis être de votre avis... La lutte, la guerre, mais nous y sommes et je vous réponds que, même au temps de Napoléon, on ne vit jamais plus ardentes batailles. Seulement, elles ne se livrent plus sur le même terrain. Nous retrouvons nos ennemis sur d'autres champs, l'industrie, la finance, le commerce... Croyez-vous qu'il n'y ait pas là du sang versé, des charges furieuses qui valent celles d'Austerlitz et de Waterloo?

— La transition! répliqua le vieillard... Il se peut que nous revoyions des combats réels; ils n'en seront que plus sanglants et plus implacables... Après tout, si j'étais Eugène Lormois, je me méfierais...

— De qui, mon Dieu?

Un moment, le docteur hésita... Puis, prenant son parti:

— Mon cher Eugène, je vous retourne votre argument... Vous avez signalé le péril des rivalités économiques... A votre place, je n'hospitaliserais pas un loup dans ma bergerie...

— Que voulez-vous dire?

— Cela tout simplement... Je n'emploierais pas un certain Otto Gelbmann, brave homme, peut-être, en-deçà du Rhin, mais indésirable en notre chère France.

Cette fois, le coup avait porté. Les sourcils d'Eugène Lormois s'épaissirent comme deux petites vagues hérissées d'écume. Il se contint pourtant, et, froidement:

— Je n'ai pas de préjugés de race. Nous avons été vaincus il y a quarante ans, soit. Cela n'empêche pas Otto Gelbmann d'être un employé serviable et fidèle.

Et, comme le docteur gardait le silence, il ajouta sur un ton légèrement provocateur:

— L'ingénieur Gelbmann est ma conquête. J'en suis fier... Cela vaut mieux que de nourrir indéfiniment des haines stériles...

— Pauvre Gelbmann! dit Irène en riant. Savez-vous, parrain, que vous êtes injuste?... Lui qui ne cesse de faire votre éloge.

— Je n'aime pas cet homme, dit froidement le docteur... Et toi, Jean?

— Oh... je le connais si peu, répondit le jeune homme avec insouciance.

— Et vous, André?

— Il m'a paru toujours correct, répondit André Lormois qui voulut éviter de se compromettre.

Le vieillard haussa les épaules:

— Allons... Je vois que vous êtes envoûtés. «Le pauvre homme, hein!» Il y a dans la meilleure de nos comédies une histoire comme celle-là.

Eugène Lormois rajusta son monocle en ricanant. Mais la discussion était tombée... Soudain, le docteur tourna la tête vers Jean, puis reporta son regard sur l'industriel:

— A propos, dit-il à brûle-pourpoint, que comptez-vous faire de ce garçon-là?

Il y eut, dans le groupe, un mouvement de surprise. La question de l'avenir de Jean était délicate... Sans doute, l'oncle Eugène en déciderait... Mais encore fallait-il lui laisser l'initiative d'une proposition.

— Tu sais, mon petit, poursuivit le docteur en s'adressant à Jean, que je suis au mieux avec le directeur de la Fourmi, une compagnie d'assurances qui fait son chemin... Que dirais-tu d'une place dans cette boîte?

Jean rougit:

— Je vous remercie, docteur.

— Je vous remercie aussi, dit Eugène, qui s'était levé et donnait des signes d'agacement... Jean est libre. Qu'il entre à la Fourmi, si cela lui chante. Mais vous me permettrez de lui dire qu'aux Aciéries on ne manque pas d'ouvrage... Ici, la porte est ouverte à tous, même aux ambitieux... Jean n'est pas un technicien, soit... Mais il y a dans notre affaire toute une partie administrative où ses facultés peuvent s'utiliser... Je comptais même l'en informer aujourd'hui ou demain...

Un peu penaud, le docteur s'excusait... Jean, à son tour, prit la parole:

— Mon oncle, dit-il, je vous prie de croire à ma reconnaissance.

— Alors, je t'embauche ? interrogea gaîment le «patron».

— Pardonnez-moi, répondit Jean, si je ne puis prendre aujourd'hui une décision... J'ai besoin de réfléchir.

— Entendu, acquiesça l'oncle Eugène, qui dissimulait sous une fausse jovialité son mécontentement.

André Lormois avait pâli... Tendus vers

Jean, les yeux d'Irène ne comprenaient plus... Pour elle, comme pour son père, le bonheur était contenu dans l'usine monstrueuse...

— Seulement, ajouta l'oncle Eugène en levant l'index, seulement je te préviens que je ne renouvelle pas mes propositions...

— Je le sais, mon oncle.

Dans le court silence qui suivit, on perçut, derrière le mur, le bourdonnement des machines et le tonnerre du marteau-pilon. Le docteur tira sa montre...

— Saprelotte, dit-il... Déjà deux heures... Et mes malades que j'oubliais...

Des mains s'offraient. Il les serra toutes puis s'enfuit, les pans de la redingote battant ses jambes maigres.

III

Eugène Lormois traversa le jardin. Derrière la grotte, une petite porte ouvrait sur l'usine. Dès qu'il l'eut poussée, il se trouva dans la cour des Aciéries. En face de lui, les hauts-fourneaux couplés et réunis par des passerelles détachaient vigoureusement leurs tours de brique rouge. Les monte-charge, lentement, exhaussaient le combustible et le minerai que deux ouvriers basculaient dans la gueule des monstres. Plus loin, actionnées par la vapeur, haletaient les machines qui soufflent le vent dans les tuyères... Autour des colosses, les équipes s'activaient, stimulées par la présence du «patron» qui, parfois s'arrêtait, jetait un bref coup d'œil pour s'assurer que tout fonctionnait à son gré, selon les principes établis par son expérience.

Souvent, Eugène Lormois inspectait ainsi le domaine des Aciéries. Coiffé d'un feutre à larges bords, la veste flottante, il cheminait, tout en mâchant son havane, dans ce labyrinthe dont il connaissait les moindres détours, vrai roi moderne énergique, volontaire, mais familier, par caprice, avec ses sujets... Il dépassa la ligne des hauts-fourneaux, traversa la double voie qui raccordait la gare aux usines et s'infléchissait, hors du village, jusqu'aux pontons établis sur l'Oise. Devant lui se dressèrent les ateliers: c'était la tôlerie, la grosse forge, la chaudronnerie, groupées autour de l'Aciérie Martin, vaste bâtiment ou-

vert au soleil, qui pénétrait dans le hall, illuminait les barres de métal, la grue en mouvement, les hommes s'agitant autour des fours. Un moment, l'industriel s'arrêta devant la porte... Une perle, cette Aciérie, le plus beau fleuron de son entreprise! Au delà, c'étaient encore des ateliers: le montage, l'usinage d'où sortaient ces impeccables pièces de machines qui avaient fait la renommée de la maison et même — en dépit du pacifisme d'Eugène Lormois — la fabrique d'obus favorisée des commandes de l'Etat français... Enfin, tout au bout, dominant le village et la rivière, et pareil, avec son chapeau de tuiles, à quelque maisonnette de banlieue, on apercevait le laboratoire, bicoque écartée où l'ingénieur Gelbmann régnait en maître. C'était là que l'Allemand échantillonnait, analysait, penché sur de délicats appareils qui lui révélaient la valeur du combustible.

Grâce à ces minutieux dosages, l'entreprise modifiait peu à peu sa méthode de travail et réalisait ainsi d'appréciables économies.

L'industriel entra dans le laboratoire... Des têtes s'étaient levées, mais le patron abattit la main: «Ne vous dérangez pas, mes amis...», et il s'avança au milieu des tablettes chargées de flacons, de tubes, de ballons de verre, tout l'attirail compliqué du savant moderne. Au fond de la salle, Gelbmann pilait dans un mortier quelques grammes de houille. Dès qu'il aperçut le maître, un sourire illumina sa figure chafouine.

— Ah, monsieur le directeur, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Rien, Gelbmann... Je passais.

Eugène Lormois avait pris une chaise et s'asseyait, une jambe sur l'autre, en soufflant

les dernières bouffées de son havane. Chose bizarre, cet homme si raide avec son personnel avait pour le laboratoire en général, pour Otto Gelbmann en particulier, des attentions exceptionnelles. Aux usines, le chimiste est souverain dans son domaine. Eugène Lormois le savait. Il avait la sagesse de s'incliner, malgré son orgueil, devant cette science précise qui le dépassait. Et, songeant à la discussion récente, aux arguments sentimentaux invoqués par le docteur, il souriait, dans la fumée de son cigare, aux paroles oiseuses et incompétentes.

— Qu'est-ce que vous fabriquez là? interrogea-t-il.

L'Allemand répondit à mi-voix, les yeux rapetissés, comme s'il dévoilait un secret d'Etat:

— Le procédé Eschka, monsieur le Directeur... Une merveille!... Il permet d'évaluer très exactement la teneur en soufre du combustible.

— Mais quel charbon analysez-vous?

L'ingénieur montra ses dents de cheval : ses yeux, derrière les lunettes, pétillèrent malicieusement:

— Le «Pas-de-Calais», monsieur le Directeur. Cette petite mine à laquelle nous avons failli nous intéresser.

— Je croyais que vous étiez déjà fixé...

— Oh, monsieur le Directeur, une seule expérience ne suffit pas.

Gelbmann remonta, d'un haussement d'épaules, son corps étriqué; ses yeux cherchèrent, par-delà le plafond, l'azur invisible... C'était une façon de proclamer son dévouement absolu aux Aciéries de l'Oise. Eugène Lormois restait songeur... Presque un cas de

conscience cette histoire du charbon national bafoué, honni, à mesure que les houillères westphaliennes offraient leurs produits. Puis il réfléchit, s'apaisa... N'était-ce pas l'industrie française qui demeurait, en fin de compte, la bénéficiaire?

Gelbmann avait achevé son broyage. Il introduisit le mélange dans un creuset de platine, puis, tout en le chauffant:

— A propos, monsieur le directeur, j'ai rencontré ce matin mon nouveau collègue.

— Que voulez-vous dire?

— Mais je croyais que monsieur Jean...

Cette fois, l'ingénieur avait manqué de tact. Les sourcils froncés d'Eugène Lormois réprouvèrent l'indiscrétion. Après quelques secondes de silence, l'industriel se leva un peu brusquement:

— Au revoir, maître Gelbmann... Bonne besogne, hein...

Il poursuivit sa ronde. Revenant sur ses pas, il passa devant les laminoirs, l'oreille tendue au rythme sourd des trains à blindages, longea les magasins où s'entassaient des tonnes de minerai, les spacieux hangars abritant sous leur verrière les produits usinés — cornières, bandelettes, carillons — et tout achevés, prêts pour la livraison, des rails, des châssis d'automobiles, même quelques locomotives fines et puissantes destinées aux pays neufs avides de trafic.

Entre les hangars et les ateliers se dressait un bâtiment à trois étages — l'Administration des Aciéries. La Direction et le Secrétariat occupaient le premier étage, la Comptabilité le deuxième et le troisième. C'était là le cœur de la maison, l'organe central vers lequel refluait, comme un sang vif, toute l'énergie de

ce vaste corps. Eugène Lormois en franchit le seuil et pénétra dans son cabinet. C'était une grande pièce rectangulaire située au rez-de-chaussée du bâtiment. Elle prenait le jour par deux hautes fenêtres tendues de reps vert. Tout, dans le cabinet, avait cette même teinte uniforme et triste — depuis les cartons bourrés de dossiers jusqu'au velours des fauteuils — jusqu'au tapis à nuance de pelouse. Pas d'ornement, hormis, sur la cheminée, une pendule en style Empire dont le balancier, un fin disque d'or, battait entre de sveltes colonnes d'albâtre. Au mur, deux gravures sous verre étaient accrochées. L'une représentait le profil des Aciéries, l'autre le pont transbordeur de Saincaize, chef-d'œuvre de la maison. Par un contraste amusant d'ailleurs, Eugène Lormois, l'homme du progrès, avait conservé le bureau, les outils de l'aïeul, employait, depuis trente ans, le même presse-papier en bronze vert figurant un cerf pantelant sous les crocs de la meute... L'objet nouveau, c'était la «Remington», récemment installée, que tapotait Jeanne-Marie, la nièce de Mme Sophie, adroite et gentille personne qui redoutait le «patron» à l'égal d'un Dieu.

— Personne n'est venu, Jeanne-Marie?

— Non, personne, monsieur le Directeur.

La secrétaire tournait vers Eugène une tête d'ange italien, tout en frisures et qu'éclairaient de beaux yeux mobiles... Une vraie faveur, cette place de dactylographe... La jeune fille l'appréciait en dépit des rigueurs de sa claustration.

Eugène Lormois ouvrit un dossier, y prit un document, le lut, hocha la tête... Puis, s'adressant à l'employée:

— Tiens, petite... Copie-moi cela en triple exemplaire.

— Bien, monsieur le directeur.

Et, tandis que la jeune fille, soigneusement, appliquait le papier carbone, garnissait le rouleau de la machine, puis frappait le clavier de ses doigts agiles, Eugène Lormois s'assit à son bureau, allongea ses jambes. Son coupe-papier dans la main, il méditait... Mais il ne s'agissait pas des affaires courantes... Un autre sujet le préoccupait...

L'industriel était fort irrité contre son neveu. Une boutade, sans doute, cette hésitation, mais une boutade qu'il n'admettait pas. De tout temps, la branche cadette des Lormois avait reçu les bienfaits de la branche aînée.

Pourquoi cet orgueil, cette façon de révolte? Ah... ah... le petit voulait tâter la fortune. Qu'il l'essayât donc. Là-dessus Eugène était bien tranquille. Tôt ou tard, cet enfant prodigue lui reviendrait. Il se rappelait alors l'histoire de leurs pères, les fils de Michel, tous deux ardents, riches, prêts à la lutte, mais si différents, le sien posé, raisonnable, cherchant à tirer de l'existence le meilleur parti, celui d'André brave et plein de cœur, sans doute, mais trop original, aimant le risque et se retrouvant, après dix ans d'aventures, fourbu et ruiné. Celui-ci avait vécu jusqu'à sa mort d'une pension de l'aîné. Du moins, l'enfant, cet André blond et docile, relèverait la branche cadette, ferait honneur aux Lormois en rentrant dans l'ordre. Un mariage sérieux, l'appui d'une belle famille bien posée dans la finance lui assuraient, d'abord, une situation large... Mais la déveine s'en mêlait... «Beau-papa» faisait un «plouf»

formidable et, du jour au lendemain, les André Lormois, appauvris, retombaient sous la tutelle... Eugène revit ce jour gris d'hiver où le ménage, pitoyable et désemparé, après huit mois d'orgueil et de privations, avait rallié, tête basse, l'accueillante usine... Sans doute, tante Marceline leur offrait un secours, mais si farouchement qu'à la générosité de la vieille parente on préférait l'abri, le travail assuré, fût-ce au prix d'une humiliante dépendance.

Cousins, les deux hommes avaient la même fierté, le même visage fin, allongé, qui caractérisait la race des Lormois. Mais l'un était le patron, l'autre l'employé, et, tout de suite, Eugène régla les distances, broya l'inférieur dans sa main puissante. Il avait sa méthode, ses principes, et n'admettait pas qu'on y dérogeât. Combien de fois l'ironie froide du « patron » avait blessé les deux époux ! Le pire, c'est qu'Eugène, par un jeu perfide, les opposait souvent l'un à l'autre.

— Le ménage de la carpe et du lapin, disait-il en riant.

Mais rien n'avait pu désunir la branche cadette. Au contraire, même, les André s'étaient tacitement unis contre l'adversaire. Jean, leur fils, à mesure qu'il grandissait, éprouvait pour l'oncle Eugène une répulsion instinctive qu'il s'expliquait mal. En dépit des remontrances de ses parents qui considéraient le respect de la famille comme un dogme traditionnel, Jean, dès l'âge de douze ans, prit, vis-à-vis du patron, une attitude bravache, presque révoltée. Dur avec l'enfant, lui décochant, à tout propos, des observations qui cinglaient comme des lanières, Eugène, pourtant, ne détestait pas cette tête rebelle.

— Un vrai Lormois ! jugeait-il... Que ferai-je de lui ?

En attendant il éprouvait un plaisir âpre à le réduire, satisfaisant, là comme ailleurs, son impérieux besoin de domination. Toute sa vie, Eugène Lormois avait été — lui-même disait le mot en souriant — un « féroce individualiste ». « Je suis né dans le siècle de l'argent », déclarait-il. En fait, il l'aimait moins pour les avantages qu'il procure que parce qu'il symbolise la puissance moderne. Mais, selon lui, c'était toujours l'argent, signe distinctif de la réussite, qui classait les hommes. De bonne heure, déjà riche et successeur éventuel du grand aïeul, il avait pris pour modèle les milliardaires américains dont on commençait à vanter l'adresse. Frais émoulu de l'Ecole Centrale, c'était un beau jeune homme précocement austère, indifférent, semblait-il, à tout ce que n'exprimait pas le tapage du fer. Il avait sa place à côté du bureau directorial, fait d'emblée inspecteur et déjà très « patron », malgré ses jolis yeux et sa barbe fine. On le croyait muré, insensible. Et voici qu'à trente ans, près de passer directeur, son père ayant été frappé de paralysie, il avait eu l'aventure la plus imprévue.

Près de Valcourt, des étrangers avaient loué pour la saison une propriété. C'étaient des Brésiliens, gens bizarres, remuants, qui frappaient de terreur ce joli coin endormi sous la chaleur d'un été torride. Ils étaient cinq, le père, la mère et trois filles, sans compter le personnel et les animaux, toute une suite grouillante et dépaysée. Eugène Lormois, prisonnier de l'usine, ignorait cette invasion, quand un jour, devant sa porte, une voiture mal conduite avait versé brusquement avec

toute sa charge. Des ouvriers qui s'étaient précipités à l'aide retirèrent des débris une demi-douzaine de sauvages plus morts que vifs et transportèrent tout ce monde dans la maisonnette du père Jouanin... Par bonheur, il y avait eu moins de mal que de peur et, lorsque Eugène Lormois, prévenu, était entré dans la loge, il avait trouvé les cinq Hernandez geignants et froissés, mais bien vivants et témoignant, dans un affreux charabia, leur reconnaissance. Seule, une jeune fille restait muette et baisait avec passion le corps inanimé d'une petite perruche. L'oiseau familier était l'unique victime de cette catastrophe... Eugène ne quittait pas des yeux cette scène gracieuse. La jeune fille était ravissante et la douleur qui contractait sa bouche puérile, ses cheveux ruisselants, les larmes à mi-route sur de longues joues brunes accentuaient encore son charme exotique. Dès cette seconde, le jeune homme fut saisi, capté. Il aimait Speranza, la fille aînée de Juan Hernandez, ce gros homme à breloques dont le corps tanguait sur des jambes trop courtes.

Pourquoi cet amour? Elle différait tant de lui, l'étrange fille: nul point de contact, aucun souvenir qui, en vieillissant, pût les rapprocher. Tous deux représentaient un monde et une race divers. Mais, après l'accident, des relations de voisinage s'étaient établies. Les Hernandez accueillirent Eugène avec empressement. Etendus sur des chaises de rotin, le père et la mère dégustaient des sorbets, des fruits confits ou s'éventaient avec nonchalance, suivant d'un regard tendre et épuisé la poursuite de leurs fillettes autour de la pelouse. Parfois, malgré ses dix-sept ans, Speranza, prenant sa jupe à deux mains, adop-

tait gaîment le jeu des petites sœurs... Autour d'elles, un sloughi gambadait et c'étaient des cris gutturaux, des appels sauvages, toute la joie brutale d'êtres primitifs. Mais, ensuite, laissant galoper seules les petites jambes brunes, Speranza revenait, essoufflée, et s'asseyait dans le groupe, entre ses parents. Elle prenait alors, sans calcul, l'une de ces poses indolentes que les vieilles estampes prêtent aux créoles — son corps souple à l'abandon, perdue en un vague songe qui entr'ouvrait sa toute petite bouche... Lumière des soirs d'été, parfums d'herbe et d'arrosage mêlés au roucoulement des tourterelles dans les arbres proches, ç'en fut assez pour que les jeunes gens s'éprissent l'un de l'autre. L'étrangère consentit à s'arracher aux siens, à la terre natale, et deux mois après l'avoir vue pour la première fois, l'austère jeune homme, rompant avec de vieux préjugés, épousait Speranza Hernandez, malgré la désapprobation du paralytique...

Le ménage fut heureux, tant il est vrai que l'amour, génie malicieux, aime la fantaisie. Jamais êtres ne furent mieux faits pour se désunir. Ils apportaient des goûts opposés, des mœurs différentes, si éloignés d'idées et de caractères que, parfois, n'y tenant plus, ils éclataient de rire. A côté d'Eugène méticuleux, presque maniaque, Speranza gâchait tout, perdait tout, mais le jeune mari ne songeait guère à s'en émouvoir... Les Hernandez, en partant, avaient laissé à leur fille le sloughi et Baba, vieille négresse au madras bouton d'or, qui emplissait la maison de ses mélopées... A trois les Brésiliens avaient bouleversé l'intérieur du maître. Eugène acceptait les fruits mordus, les assiettes ébréchées, tout

le cahin-caha d'une maison livrée à la paresse des gens du soleil. Une fois, devant les débris d'une potiche, Speranza, inquiète, avait imploré:

— Tu sais, il ne faut pas me gronder... Je n'ai plus que toi.

Eugène l'embrassa. Sous l'enveloppe sévère, dure à pénétrer, la jeune femme avait touché ce point délicat où certains hommes cachent le meilleur d'eux-mêmes...

Mais l'hiver vint. Speranza toussa. Du merveilleux été plus rien ne restait. Morts les ombrages qui avaient accueilli leur amour, abrité les premiers balbutiements de l'idylle charmante. La pluie déferlait, noyait la campagne. Sous le ciel gris, l'usine, seule, vivait, tapageuse, renfrognée, et crachant dans les jours brefs ses fumées épaisses qui semblaient, vers midi, la nuit commençante. Speranza fut malade: elle eut la fièvre... Un soir, dans un léger accès de délire, elle dit tout bas:

— Est-ce qu'on ne pourrait pas aller au Brésil?

Et, comme Eugène, le cœur brisé, faisait «non» de la tête, elle pleura longtemps, par hoquets profonds, les mains jointes, avec le désespoir d'un petit enfant.

Elle se remit avec le printemps. Par bonheur il fut précoce et jamais les épines blanches, les traînées de violettes, le long de l'Oise, ne reçurent un tel accueil que celui de cette jeune femme se promenant au bras de son mari, heureuse, extasiée et murmurant:

— Je ne croyais plus qu'il pourrait faire beau.

Un enfant naquit au début de juin. De nouveau Speranza redouta l'hiver. Depuis la naissance d'Irène elle restait diminuée, fragile et,

plus femme, avait perdu toute son insouciance.

— Si tu voulais... murmura-t-elle à son mari.

Cette fois encore elle lui proposa de quitter la France. A quoi bon l'usine, puisqu'ils étaient riches ? Là-bas, ils pourraient vivre, ils seraient heureux... Puis, devant le refus d'Eugène Lormois:

— J'en mourrai alors.

Elle ne se plaignait pas, n'avait même pas l'air sérieusement fâchée. Le jeune époux ne crut pas à cette menace. Elle était morte, pourtant, dès la première neige, morte de l'hiver, après l'épuisement d'une dernière secousse.

Eugène Lormois n'était pas de ces hommes que la douleur brise. Sans doute une flamme s'éteignait en lui, une flamme qui avait passé dans sa jeunesse comme un météore, mais l'ambition soutint son courage. Monter toujours, faire des Aciéries de l'Oise une maison puissante, porter le nom des Lormois à des hauteurs que Michel, lui-même, n'avait pas atteintes, tel fut le rêve du jeune ingénieur. Dès lors, rien ne put le détourner de cette voie glorieuse. Les hommes n'existaient, pour lui, que dans la mesure où il pouvait les utiliser. Chaque jour il s'instruisait, ne laissant rien au hasard, toujours à l'affût des perfectionnements que révélaient les progrès de la science... Hormis les Aciéries, tout l'ennuyait, lui semblait indigne d'occuper l'esprit. Il avait pris, avec l'usage du monocle, un tic des yeux et de la bouche qu'il opposait, comme un pli de dégoût, aux propos oiseux. D'abord indifférent à sa fille, confiée aux soins de Mme Sophie, il avait éprouvé pour Irène, petit à petit, une affection triste, faite de souvenirs et de

ressemblance... Puis la fillette l'avait conquis. Elle seule échappait à la règle, obtenait de loin en loin ce sourire brumeux qui semblait être un reflet de l'amour détruit. Et les jours fuyaient...

A présent, l'œuvre était accomplie. Eugène Lormois, chaque fois qu'il inspectait ses Aciéries, éprouvait la même joie intime et profonde. C'était lui qui avait fait cela — lui seul... Et, dans la rumeur des machines comme dans le silence du cabinet, il sentait monter à son front une bouffée d'orgueil. Mais parfois ses yeux s'arrêtaient sur un petit cadre. Admis sur le bureau, parmi les paperasses, il contenait une photographie de la jeune femme morte... Toute fanée et déjà lointaine, elle souriait, en chapeau de paille, éclaboussée d'un soleil qui n'avait pas brillé depuis dix-sept ans... A ses pieds, allongé paresseusement, le sloughi tâtait la brise de son museau fin... L'animal était mort quinze jours après sa maîtresse... Eugène l'avait enterré comme un être humain... Pourquoi ces souvenirs le troublaient-ils, tandis qu'il feuilletait machinalement le contrat Wendling?

IV

Jean s'éveilla le lendemain au bruit d'une volée de cailloux qui heurtait ses vitres. Il devait passer la journée avec Irène chez tante Marceline. Quand il descendit, il trouva la jeune fille gantée, chapeautée et achevant sa tasse de café au lait:

— Tu me pardonnes, dit-elle... J'ai voulu te faire peur.

Elle riait, délicieuse, dans la vapeur d'une cravate de tulle, le front ombragé par une immense capeline qui veloutait le noir de ses yeux. Un tailleur de serge bleue, en la moulant, accusait la souplesse de sa taille qu'entourait une ceinture de peau dans laquelle elle avait glissé trois ou quatre œillets.

— Ne t'étouffe pas, dit-elle, en versant elle-même le café de Jean.

Malgré cette recommandation, Jean se hâtait, observé par la jeune fille qui avait piqué ses coudes sur la table. Quand il fut debout, son manteau sur le bras, elle lui dit encore avec le même rire:

— Tu ne m'as même pas embrassée.

Et, comme la veille, dans le Bois Tendre, ils échangèrent ce baiser rapide qui proscrivait toute arrière-pensée.

Devant le perron, la victoria d'Eugène Lormois les attendait. Ils y montèrent. Mais, tandis que la voiture s'ébranlait, Jean restait songeur... Eh bien oui, Irène se marierait, elle épouserait un homme quelconque, l'ingénieur-

type qui reprendrait les Aciéries de l'Oise. Comment, jusqu'alors, n'avait-il pas envisagé la possibilité d'une telle conclusion? Elle lui apparaissait tout à coup logique, inévitable. Autrefois, il avait hésité sur la route à suivre: lettres ou sciences. Peut-être qu'ingénieur il eût pu briguer, lui aussi, avec la main d'Irène, la succession des Aciéries de l'Oise. Mais ces calculs lui parurent indignes. Tant pis, après tout. C'était la destinée... On ne murmure pas contre une loi fatale. En s'affirmant philosophe auprès de sa mère, Jean avait dit la vérité. Seulement, il n'était pas philosophe par tempérament. Sa philosophie était raisonnée... Elle ne tenait pas, en fait, contre une nature aimante, sensible à l'excès qui se trompait elle-même en s'efforçant d'être impassible.

De Valcourt aux Eaux-Vives, on compte deux lieues en suivant la route. Rien de plus gracieux que ce paysage. Sans doute, le Bædeker n'y pourrait mentionner aucun site grandiose, mais les délicats en sentent profondément le charme discret. Passé le bourg, on longe des vergers en bordure de l'Oise: pentes d'un vert acide semées de poiriers, de pommiers où ruminent, comme dans le pâquis normand, de belles vaches luisantes. Parfois, un toit jaillit, ferme ou villa jetée là comme au hasard, dans cette fraîcheur verte. Puis des bois accourent: forêts domaniales qu'épargne la cognée et que reflète la rivière paisible. Après le soleil, la grande clarté des prés découverts, c'est un moment délicieux que ces passages d'ombre, cette fuite dans la demi-nuit des tunnels feuillus vite traversés par la grand'route... Jean, plus qu'aucune autre fois goûtait cette promenade. Il la connaissait bien, pourtant, étant allé souvent chez tante Mar-

celine. Mais ce matin-là — était-ce l'effet du retour? — tout lui parut baigné d'une lumière nouvelle: les toits d'ardoises, les herbages, l'Oise bleue et grise qu'ils perdaient à chaque minute.

— J'aime le château des Eaux-Vives, dit Irène étourdiment... Tante Marceline devrait bien me le laisser dans son testament.

Puis, comme Jean souriait:

— A moins que ce ne soit toi qui en hérites, ajouta-t-elle gaîment.

Le jeune homme se défendit:

— Oh, moi, je n'ai guère d'ambition... Je souhaite que ma tante vive le plus tard possible.

— Tu croyais donc que je parlais sérieusement, murmura la jeune fille qui avait rougi.

Ils se turent, envahis à leur insu par cette idée de la mort qu'Irène, brusquement, avait fait surgir... La mort?... Comment y songer par ce pur matin qui clamait la vie? Et Jean, pensif, se reportait à la conversation de la veille quand son oncle et le docteur parlaient de la guerre. N'était-ce pas Eugène, en somme, qui avait raison. Oui, la guerre, l'affreuse guerre qui sème la mort, qui ruine les villages, était impossible. Pour s'en convaincre, il n'avait qu'à remplir ses yeux du décor tranquille. Qu'il faisait calme autour d'eux et quelle impression de sécurité donnaient ces champs dont la ligne molle courait jusqu'à l'horizon.

— Nous arrivons, dit soudain Irène.

Elle désignait, du bout de son ombrelle, la pente brune d'un toit qui venait d'apparaître au coude de la route. Mi-ferme, mi-château, les Eaux-Vives, propriété de famille, étaient

le berceau de tous les Lormois. Michel, le grand aïeul, avait joué tout enfant dans cette cour sablée où le jardinier, aujourd'hui comme jadis, promenait le râteau traditionnel. On montrait encore, près du poulailler, la réserve où Michel, nouveau Pascal, avait découvert les principes de la mécanique. C'était là qu'il avait conçu l'idée des Aciéries de l'Oise.

Un saut de loup faisait le tour du domaine. Deux chemins, jadis, l'enjambaient sur des ponts de bois. Mais tante Marceline, par crainte des vagabonds, avait fait couper l'une des passerelles. Pour entrer aux Eaux-Vives, il fallait passer une grille massive, en fer forgé, que fermaient une chaîne et un cadenas. Du dehors, on apercevait la maison lointaine et comme reculée au bout d'une allée de cèdres géants, arbres magnifiques dont le feuillage verse, en toute saison, une ombre bleuâtre.

— Tiens, voilà Midas, dit la jeune fille.

Le jardinier accourait, en sautelant, du fond de l'allée. Il était borgne et boitait, mais tante Marceline assurait qu'il avait «une âme d'élite». Elle l'avait surnommé Midas, en souvenir du jardinier de Michel Lormois, ainsi baptisé par le grand ancêtre. Il s'excusait, en introduisant dans le cadenas une clef de geôlier.

— Je ne croyais pas que monsieur et mademoiselle arriveraient si tôt...

— Ça ne fait rien, mon bon Midas... Ma tante est levée?

A cette question d'Irène, l'homme eut un haut-le-corps :

— Je crois bien... Mademoiselle est à ses bêtes.

«Tante Marceline! Elle n'aime que ses poules», disait parfois Eugène, avec un sourire un peu dédaigneux. De fait, sept mois sur douze, environ, Marceline Lormois, recluse dans son château, fréquentait plus les bêtes que les gens. Elle surveillait jalousement ses produits, très fière lorqu'un concours régional l'honorait d'une récompense. Fille de Michel Lormois et dotée, en outre, par une marraine, elle avait choisi délibérément, disait-elle, le «métier de vieille fille». Ce n'était pas tout à fait la vérité. Elle avait été fiancée, naguère, avec un jeune médecin de la marine, qui était mort lors de l'expédition de Crimée, en soignant des varioleux. Depuis lors, tenace comme son père, elle avait repoussé toute idée de mariage. Elle s'était fait une vie à part, lisant, étudiant, et s'efforçant de garder, au milieu de ceux qu'elle appelait «la tribu Lormois», son indépendance. Aux sollicitations de ses frères qui, l'un et l'autre, avaient voulu gérer sa fortune, elle répondit par un refus catégorique. Persuadée que la femme tenue en laisse est une non-valeur, elle avait pris soin elle-même de ses intérêts et triplé son avoir, par les économies et le raisonnement. Vieille femme, elle avait des manières sèches et décourageantes. Mais c'était chez elle plutôt un dehors que l'expression réelle de son caractère. Irène et Jean ne l'ignoraient pas. La brusquerie de tante Marceline les faisait sourire.

— Ah! vous voilà, garnements! Vingt minutes trop tard... Si vous étiez arrivés cinq minutes plus tôt, je vous aurais fait voir mes Leghorn... Mais la boutique est fermée... Bonsoir...

Elle s'avançait, droite encore, malgré son

âge, la mâchoire menaçante, sous un chapeau cabriolet, qui enveloppait sa tête agressive. Elle portait une courte jupe, dont la toile rose semblait empruntée aux rideaux de l'office.

Elle vint à Jean, d'un bond, et, tout à coup:

— Bonjour, le héros... Embrasse-moi donc... Est-ce que je te fais peur?

Rien de plus étrange que le baiser de tante Marceline... Elle envoyait sa tête à droite, puis à gauche, avec humeur, comme si elle s'acquittait d'une fonction pénible. Quand elle eut embrassé Jean, elle lui mit les mains sur les épaules :

— Tu diras à ton père que c'est un malhonnête, que je lui en veux. Depuis trois mois, il n'a pas mis les pieds aux Eaux-Vives. Même observation au tien, ma chère Irène... Ah çà, oui ou non suis-je de la famille?

Elle se redressait, les bras croisés, un coquelicot sur chaque pommette :

— Ne comptez pas sur moi à Valcourt... Je ne peux plus supporter ce tintamarre-là.

Mais, tout de suite, le ton s'adoucit, et, dans le pli de la bouche, reparut cette expression indulgente que le docteur qualifiait de «bonté féroce».

— Excusez-moi, mes enfants, dit-elle... Je vous ai fait faire un déjeuner à la six-quatre-deux.

Pour tante Marceline, rien de ce qui venait d'elle n'était assez bien. Elle était orgueilleuse comme tous les Lormois, mais l'orgueil affectait chez elle une forme spéciale... Sa modestie était une feinte : elle allait au-devant d'une critique possible.

Irène et Jean, du fond de leur enfance, gardaient le souvenir de ces déjeuners. Pour les

petits, certaines joies attendues et périodiques ont une valeur qui dépasse les autres. Quel plaisir, cette longue route sous l'aile protectrice de madame Sophie et l'arrivée aux Eaux-Vives par l'allée des Cèdres. Tante Marceline avait beau rouler des yeux furibonds... En vain disait-elle : « Je privera de dessert les enfants insupportables », on savait bien qu'elle ne mettait jamais sa menace à exécution. Au contraire, chez elle, Irène et Jean, choyés, fêtés à l'excès, avaient l'impression de vivre un conte merveilleux.

Là, point de surveillance, mais la liberté des ébats sur une pelouse blanche de pâquerettes et l'attrait d'une balançoire grinçante où, face à face, Irène et Jean volaient dans le ciel... Il y avait encore la serre chaude, triomphe de Midas, où l'on entrait religieusement, frôlé par des arbrisseaux, des fleurs inconnues. Mais, ce qui valait mieux que tout, c'était l'indulgence de tante Marceline qu'on sentait percer, à chaque minute, malgré la rudesse des propos et la flamme rageuse de ses petits yeux. Parfois, oubliant ses principes, elle s'adoucissait... Elle prenait un enfant à chaque main, entraînait Irène et Jean vers les groseilliers.

— Venez, le ménage...

Le ménage ! C'était elle qui, la première avait eu cette pensée, que les gens de Valcourt formulèrent plus tard. Elle comblait ainsi par un songe, le vide de sa vie... Jean s'arrêtait de jouer, un peu rêveur, oppressé par le silence du parc, tandis qu'Irène, demi-rieuse, poussait des cailloux du bout de sa bottine. Et tante Marceline avait l'air de trouver tout à fait gentil ce ménage pour rire. Mais, dans l'âme des enfants, l'impression

restait. Le soir, quand madame Sophie venait les chercher, blottis l'un contre l'autre, au fond de la victoria, Irène et Jean, comme de vrais époux, joignaient leurs doigts sous la couverture. Ils éprouvaient une telle douceur qu'ils ne parlaient plus, les yeux à demi clos, lassés de grand air, tandis que les grelots du cheval tintaient dans le crépuscule.

Quand Irène eut douze ans, l'habitude prit fin. Jean se souvenait encore du soir douloureux, où, brusquement, saisie de pudeur, la petite fille lui avait retiré ses doigts. Leur affection demeurait, sans doute, mais elle ne devait plus avoir le même abandon, et, quand tante Marceline parlait du «ménage», eux détournaient les yeux, d'instinct, blessés par cette intrusion dans leurs sentiments. Mais les Eaux-Vives leur plaisaient toujours... Maintenant encore le vieux château, la vieille dame prenaient à leurs yeux un air de légende. Ils étaient heureux, touchés là d'une émotion discrète qu'aucun autre lieu ne leur procurait...

— A table, mes enfants.

Tante Marceline frappa dans ses mains, l'air important, en désignant la salle à manger. Par hasard, il se trouva que le déjeuner était exquis, préparé, surveillé par la vieille demoiselle qui était gourmande... Tout en mangeant, elle observait son petit-neveu à la dérobée...

— A propos, mon garçon, interrogea-t-elle à brûle-pourpoint... qu'est-ce que tu comptes faire? Il est temps de songer à ta situation.

Irène avait rougi... La fourchette, échappée de sa main, heurta l'assiette. Jean fronça légèrement les sourcils... Il répondit assez froidement:

— Je ne suis pas encore fixé.

— Bien, mon petit, n'en parlons plus, mais tiens-moi au courant... Je ne vaux plus rien, c'est entendu... mais je m'intéresse encore à ma famille.

La bonne apportait une dinde magnifique. Tante Marceline, du coin de l'œil, observa la bête:

— J'espère qu'elle sera tendre... Découpes-tu, mon ami?... demanda-t-elle à Jean.

— Non, ma tante.

— Allons bon... voilà encore un homme inutile.

Cette fois, Irène et Jean rirent franchement, tandis que tante Marceline — toujours sérieuse — plantait un grand couteau dans les flancs de la bête... Elle avait le secret de cette bonne humeur « à froid » qui dissipe les nuages.

— Et fumes-tu? demanda-t-elle à son neveu quand, le café versé, la bonne eut ouvert à deux battants la porte vitrée.

Encore une surprise cette boîte égyptienne qui renfermait des cigarettes à bouts d'or, fines et blondes, un régal que tante Marceline présentait à sa manière:

— C'est Midas qui les a choisies... Et il n'a pas de goût.

Comme autrefois, elle prit par la main les deux grands enfants. Dehors, le parc s'ouvrait, poudré de soleil, avec des échappées bleues sur la plaine et l'Oise. C'était un de ces magnifiques après-midi tièdes et vibrants, où l'été revient éveillant les guêpes, les oiseaux, pour la fête suprême des vendanges... Des feuilles, déjà, tachaient le gazon, comme des grains de rousseur, mais les ormes, les peupliers avaient encore toutes leurs cimes bruis-

santes; une joie confuse passait dans l'air lumineux.

— Ma foi, disait tante Marceline, j'aime encore la vie... Oui, mes petits, si ridicule que cela paraisse, je n'arrive pas à me détacher des biens de la terre... Vous ne me comprenez pas, hein?... A votre âge, on est riche d'avenir, on méprise volontiers le bonheur des vieux... Moi, j'aime tout ici: la maison, le parc et les souvenirs — l'âme des gens qui vécurent avant moi, ceux que j'ai connus toute petite et ceux que je n'ai pas connus du tout... Savez-vous que le père Michel était un fier homme... Tout pour les Lormois... Ce n'était déjà pas si bête... Il paraît que je suis sa caricature... J'ai la marotte de la famille. Mon chagrin est de ne pouvoir vous suivre d'en haut... Après tout, qui sait? La volonté de Dieu ne connaît pas de bornes.

Ils étaient assis sur un banc de bois dans l'allée des Cèdres. Tante Marceline soupira fortement. Elle murmurait:

— Je voudrais... Je voudrais...

Qu'aurait-elle voulu ? Jean et Irène attendaient la petite phrase, la manifestation de ce désir — un peu frémissants à cause du mystère dont l'enveloppait la vieille demoiselle. Mais celle-ci, ayant laissé tomber ses bras, se contenta de dire:

— Soyez heureux, mes enfants.

Ni Jean, ni sa cousine ne devaient oublier cette pure journée. Le soir vint... Il fallut partir... La vieille demoiselle vint elle-même reconduire ses petits-neveux à la victoria.

— Ah... ah... dit-elle en riant, lorsqu'elle les vit installés, enveloppés dans la peau de bête qu'à cause de la fraîcheur du soir ils

avaient ramenée sur leurs genoux... ah... ah... vous avez tout à fait l'air d'un « voyage de noces ».

Jean rougit. Il évitait de regarder Irène dont la petite main se crispa, un peu nerveuse, sur la pomme d'ombrelle. La voiture partit au pas sous l'allée des Cèdres. Les jeunes gens restaient silencieux tant l'impression était douce du trajet feutré, sous l'ombre envahissante, avec la tristesse légère des parfums du soir. Mais, dès qu'ils eurent atteint la route, le vent s'éleva... C'était la brise du nord, la traîtresse qui givre les meules à la pointe de l'aube...

— Il fait frisquet, dit Irène.

— Mais oui, répondit Jean... C'est singulier... après cette journée.

Tous deux, du même geste, avaient plongé la main sous la couverture. Le joli soir !... Mauves et roux, des nuages dormaient sur l'Oise immobile qui brillait, d'un blanc métallique, dans la plaine fauchée. Et, toujours au-dessus d'eux, cette plainte d'harmonica, la fuite du vent d'automne qui tourmente les quenouilles des peupliers, aiguise dans l'azur vert le quartier de lune qui s'accroche aux arbres. Pour Jean, pour Irène, cette promenade n'était pas seulement « le retour », mais quelque chose de délicieux et d'incomparable. Ils savouraient l'un et l'autre un bonheur étrange fait de mille sensations éprouvées jadis et dont ils n'eussent osé s'avouer la puérilité... Ce retour, mais c'était toute leur enfance, l'époque où leurs âmes balbutiaient, inquiètes, surprises, mais vaguement heureuses. Le cheval ayant bronché, les jeunes gens se trouvèrent légèrement projetés l'un sur l'autre... Ils ne bougèrent plus. Jean, les tempes chaudes,

ne savait s'il entendait battre son cœur ou celui d'Irène. Qu'éprouvait-il donc, le malheureux, et pourquoi cette tentation folle, la marche de ses doigts, comme autrefois, vers une petite main rigide et glacée... Or, voici que les doigts d'Irène acceptaient l'étreinte...

V

Jean, dès qu'il se retrouva seul, eut un accès de joie débordante... Il aimait Irène... Irène l'aimait... Alors, il vécut une de ces heures merveilleuses où l'âme s'allège de tout poids, goûte dans une parfaite sérénité le bonheur présent. Il s'était jeté sur son lit, tout habillé, revivant dans le nuage bleu des cigarettes, le songe admirable. Mais, bientôt, l'exaltation tomba et la réalité lui apparut, précise, douloureuse. Jamais il ne serait le mari d'Irène... Au-dessus d'eux planait l'âpre volonté d'Eugène Lormois... Sans doute, ils pourraient lutter : l'amour dispose d'une force imprévue... Mais Jean eut un sourire sceptique : «Bah!» et il écrasa dans ses doigts, un peu rageusement, le tronçon brûlé de sa cigarette. Lutter — oui — c'était admissible, à la rigueur, pour sa cousine, mais non pour lui, le protégé, l'humble parent qui aurait l'air de forcer une porte. Ce serait laid, cela, déshonorant même, et Jean vit l'œil glacé derrière le monocle, entendit par avance la phrase injurieuse jetée à son père:

— Ne t'avais-je pas signifié ma volonté?

Même, d'ailleurs, si, beau joueur, l'oncle Eugène cédait, quel nouveau carcan pour lui et les siens, perpétuels obligés du rude bienfaiteur!... Quels mauvais sourires, quels petits mots durs leur rappelleraient à tous moments

la grâce extraordinaire et inespérée... Jean, à cette perspective, eut une sueur d'angoisse... S'il vit nettement à cette seconde ce qu'il perdait en perdant Irène, un autre sentiment, plus impératif, lui conseilla l'évasion, le brusque retour à la liberté... Hier encore, il pouvait prolonger l'hésitation. La chose, aujourd'hui, n'était plus possible... L'incident du retour lui avait montré tout le danger qu'il y aurait à vivre à côté d'Irène... Puisqu'il ne pouvait être son mari, mieux valait fuir, lui laisser l'impression d'un être fantasque... De cette manière, elle souffrirait moins.

Dès le lendemain, sa résolution était prise. Il irait trouver le docteur, rappellerait à l'excellent homme la promesse qu'il lui avait faite de l'appuyer auprès d'un ami... De cette façon, la brisure serait immédiate, sans espoir de retour. Si, plus tard, Irène songeait encore à lui, ce serait pour mépriser sa traîtrise et, sans doute, un mariage heureux la consolerait vite de cet abandon...

Il se leva de bonne heure, traversa le village et atteignit la maison du docteur, l'une des dernières de la grande rue, au milieu d'un jardinet fleuri de géraniums rouges... Quand Jean parut, le vieillard s'apprêtait à commencer sa tournée de visites... Il prit le bras du jeune homme, l'entraîna familièrement:

— Je suppose, dit-il, que tu es bien résolu à perdre ton temps... Accompagne-moi un brin... Nous bavarderons... D'abord, as-tu quelque chose à me dire?

— Oui, docteur, fit Jean énergiquement.

— Bien... Moi aussi, petit... Et tu permettras qu'en vertu du droit d'aînesse je débonde mon cœur. L'autre jour, chez vous, j'ai agi comme un butor... Mais pouvais-je prévoir

qu'Eugène t'offrirait sur un plateau les Aciéries de l'Oise? J'avais cru te rendre service et à lui aussi. Rien de plus fâcheux qu'un malentendu, surtout lorsqu'il menace de se prolonger. Comprends-moi bien. Je me disais: Voilà un garçon pas bête, mais empoté, qu'il faut à tout prix sortir de l'ornière... Pour parler franc, j'en voulais un peu à ton coquin d'oncle. N'est-il pas mieux placé que moi par ses relations, son autorité, pour te donner un bon coup d'épaule? Mais rien ne venait... A la fin, cela m'agace, je parle... Quelle gaffe, mon petit, et quelle façon de rabattre le caquet au pauvre docteur. Réflexion faite, d'ailleurs, je ne regrette pas trop mon intervention... Parfois, un coup d'éperon suffit pour lancer la bête.

— Je n'entrerai pas aux Aciéries de l'Oise, déclara Jean avec fermeté.

— Hein!... Tu dis?... Je ne comprends plus, fit le docteur dont les bras s'écartèrent dans un geste désespéré.

Mais Jean s'expliqua. Il le fit en termes nets, mesurés, alléguant son désir d'indépendance. Le vieillard hochait la tête, semblait l'approuver mais avec des restrictions, une pitié secrète pour quelqu'un dont la présence, bien qu'ils n'y fissent aucune allusion, dominait clairement leur entretien.

— Tu as peut-être raison, dit enfin le docteur en soupirant, quoique, à vrai dire, toutes ces histoires de famille m'échappent un peu. Je connais ton oncle. C'est un honnête homme... Par exemple, il a ses idées et sa manière et je conçois qu'elles ne te plaisent pas. Peut-être, avec un peu de bonne volonté, aurais-tu pu t'en accommoder. Ta soumission, dans ce cas, aurait reçu des dédommagements.

Mais tu es jeune, tu es fier... Tu m'as dit, à propos de tes parents, de nobles paroles que je ne puis blâmer... C'est à toi de prendre une décision. Sache, d'ailleurs, que je n'oublie pas ma promesse. J'écrirai à mon ami quand tu le voudras...

— Vous pouvez le faire dès à présent... Je veux aller tout de suite à Paris.

Le docteur Caubette parut surpris:

— Déjà, mon ami Jean... Dieu veuille que tu n'aies jamais à le regretter... Enfin!

Ils touchaient les premières maisons du hameau de Senneval. Le docteur tendit la main à Jean, puis le quitta, brusquement, comme pour dissimuler son émotion. Immobile, Jean le regardait s'éloigner. Un moment, il eut une pensée folle: courir après lui, le prier de retarder d'un jour ou deux l'envoi de sa lettre. Mais, aussitôt, il eut honte de sa faiblesse. Attendre encore c'était risquer les complications, l'attendrissement, accepter déjà l'esclavage définitif. Et cela, non, jamais... jamais...

Toutefois, le sacrifice résolu, Jean éprouva cette intime douleur qui est souvent la rançon des victoires morales. Il avait repris le chemin de Valcourt, mais ne se hâtait pas, goûtant avec tristesse le charme délicat de cette matinée. Le même ciel qu'il y a trois jours, lorsqu'il était allé retrouver Irène, mais le vent plus vif, plus aigrelet, rougissait les feuilles. Déjà, ce n'était plus l'été qui s'attarde. Il y avait de l'automne dans l'air et les champs fauchés, les éteules craquantes annonçaient la saison transitoire aimée des chasseurs... Chaque pas rapprochait Jean des usines dont les tuyaux soufflaient des bouillons de fumée. Parvenu à l'entrée du bourg, il recula le moment d'an-

noncer aux siens sa décision. Neuf heures sonnaient. Il avait le temps. Par une ruelle que bordait un mur garni de tessons, il descendit jusqu'à la rivière... Il prolongerait sa promenade en suivant la berge et remonterait ensuite au village.

Tout en marchant, de sa canne, rageusement, il étêtait les chardons montés en graines. La violence qu'il s'était faite se traduisait par une colère toute physique qu'il ne cherchait pas à réprimer. Puis, à l'image d'Irène, une autre figure, celle de sa mère, ayant succédé, une détente nerveuse lui mouilla les yeux. C'était aussi sa mère qu'il abandonnait. Et vivrait-elle assez longtemps pour lui revenir, goûter près de lui, dans le nid qu'il bâtirait, cette liberté qu'il désirait pour lui et pour eux?... Question angoissante qui ne pouvait changer sa résolution, mais en aggravait encore la portée...

Tout en réfléchissant, Jean avait atteint, par le sentier de halage, l'anse où la barque d'Irène était amarrée. Elle était pleine de feuilles pourries, à présent, et Jean, pensif, se disait qu'il ne connaîtrait plus la joie de courir la rivière avec sa cousine, lorsqu'un bruit de pas, le long de la ruelle, brusqua cette songerie. Il se retourna. C'était Irène. Chargée d'un filet à provisions, elle se rendait chez les Guichard. D'abord, elle ne le vit pas, puis, l'ayant aperçu auprès de la barque, lui adressa de loin un léger sourire:

— Tiens, dit-elle... Bonjour, Jean.

Elle avançait la main tendue, un peu rose, gardant au fond des yeux le souvenir du geste instinctif qui les avait liés... Elle désigna le bateau d'un hochement de tête:

— Un de ces jours, nous retournerons dans notre bois, proposa-t-elle.

Mais Jean semblait froid, presque gêné... Timidement,elle demanda:

— Veux-tu m'accompagner chez ces pauvres gens?

— Je ne demande pas mieux, répondit le jeune homme.

Ils poussèrent la porte et traversèrent l'étroit jardin. De la maison, des yeux les avaient vus venir... Chez les Guichard, Irène entrait toujours comme une fée... Spontanément, elle avait adopté cette famille qui l'adorait... La mère était morte ; le père, ancien homme d'équipe, avait eu les jambes broyées dans un tamponnement. Il agonisait depuis deux ans, inutile aux siens, tandis que la grand'mère, alerte et courageuse, donnait la pâtée aux mioches, surveillait l'infirme et gouvernait, avec de maigres moyens, le triste intérieur. Heureusement, depuis trois mois, l'aînée des filles, petite bonne chez le notaire, apportait à la maison un léger salaire... mais la bonne femme avait une ambition... Elle voulait faire entrer son petit-fils, Pierre, aux Aciéries de l'Oise:

— Ah, mam'zelle, c'est toute la famille qui serait heureuse.

Mais Pierre Guichard — malgré qu'il fût déjà solide, n'avait que seize ans... Eugène Lormois opposait à sa demande une raison de principe:

— Trop jeune... attendez deux ans...

Irène était revenue à la charge... Et, sans doute, aujourd'hui, elle apportait une bonne nouvelle, car elle semblait joyeuse et elle murmura, en serrant la main de l'aïeule:

— Papa veut bien.

L'infirme, dans son fauteuil, s'était redressé, la grand'mère ouvrit une porte basse, annonça: «Pierre, c'est fait», et aussitôt une exclamation monta de la cave... Pierre Guichard, qui était en train de fendre du bois, grimpa l'escalier en hâte, entra dans la pièce. C'était un fort garçon, brun de hâle, avec de grands yeux brillants de franchise. Il s'arrêta, penaud et intimidé, devant Jean Lormois que tous, à Valcourt, considéraient comme le futur directeur des Aciéries de l'Oise.

— Je vous remercie, monsieur, dit-il, en soulevant gauchement sa casquette.

— Je n'y suis pour rien, répondit Jean avec un sourire.

Pierre Guichard ne le crut pas et hocha la tête. Associant les deux cousins dans l'élan spontané de sa gratitude, il traduisait à sa manière l'opinion de tous. Cela même était si franc et si net qu'Irène, gênée, détourna les yeux. Par contenance, aussitôt, elle ouvrit le filet, déballa ses trésors sous les yeux émerveillés de toute la famille. Il y avait, dans ce filet, un jambon entier, une grosse brioche, du linge pour les enfants, des jouets, des médicaments, une vraie fortune pour ces malheureux.

— C'est mon père qui vous envoie cela, dit-elle.

De sa poche, en outre, elle tira une pièce de cinq francs emmaillotée dans du papier de soie. Et, comme le garçon, la vieille femme eut un regard humide qui alla d'Irène à Jean et les unissait. Ne s'étaient-ils pas rejoints, d'ailleurs, à cette minute, saisis tous deux de cette pénétrante émotion qu'éveillent la misère et la charité? Irène avait pris sur ses genoux la plus jeune des enfants... C'était une fillette

de trois ans et demi. Elle la caressait, promenait ses doigts minces dans les tièdes boucles éparpillées. Et la petite, restée grave, zézayait dix fois de suite avec tendresse:

— Tu es jolie, madame... Tu es jolie.

Immobile, Jean regardait ce tableau charmant. Résolu de perdre Irène, il la découvrait. Jamais, plus qu'à cette heure, il n'avait senti battre auprès du sien le cœur généreux de la jeune fille. N'était-ce pas une ironie cruelle, ce hasard qui la lui montrait telle qu'il l'eût souhaitée à la veille d'une décision qui les séparait? Peu à peu, cet intérieur lui apparut infiniment triste. Il étouffait. Il avait hâte de se trouver dehors, de briser tout à jamais pour échapper à la hantise douloureuse qui pesait sur lui.

— Tu remontes, Jean? questionna Irène qui avait reposé la fillette.

— Oui, répondit-il.

— Alors, si tu veux, nous ferons route ensemble.

D'un geste vif, elle avait porté la main à son chignon. Mais aussitôt, elle poussa un cri de surprise:

— Ah bien, je suis propre. Et tu ne me prévenais pas... Attends, je te prie...

Elle s'était levée en riant, déclouait ses peignes et, devant un morceau de miroir suspendu au mur, tordait la masse pesante de ses cheveux noirs. De nouveau, Jean la regarda. C'était une autre Irène qu'il voyait maintenant, la jeune fille saine et gracieuse dont la brusquerie familière lui avait tant plu. Le dommage réparé, elle se tourna vers la grand'mère:

— Au revoir, madame Guichard... A bientôt, les enfants.

Dès qu'ils furent dehors, Jean pensa: «Il faut que je l'avertisse». Pourtant, ils traversèrent le courtil sans dire une parole. Sur les peupliers de la rive, des oiseaux pépiaient. Irène, d'une main, désigna la barque:

— Avant l'hiver, Jean... tu sais... je compte sur toi.

Sa voix était chaude, profonde et comme veloutée. Ce qu'elle voulait dire, Jean, à travers ces simples mots, le comprit sans peine. Oui, la course à deux, sur la rivière, en pleine nature, avec le clapotis de l'eau, l'or des derniers feuillages, la fraîche caresse d'une brise d'arrière-saison, oui, tout cela, sans doute, les rapprocherait définitivement. Mais Jean répondit:

— Je ne serai plus ici dans trois jours.

— Toi!... Pourquoi donc?

Il y avait de l'angoisse dans cette question et comme un rappel soudain à la foi jurée, mais, très vite, Irène se ressaisit, attendit la réponse et l'explication. Jean, décemment, l'avait préparée... Il allégua que, réflexion faite, sa place n'était décidément pas aux Aciéries de l'Oise. Sans doute, l'oncle Eugène, par générosité pure, voulait le caser. Mais, de cette générosité, n'avaient-ils pas déjà usé plus que de mesure? Dans un milieu neuf, hors de toute influence, de toute protection, il serait lui-même, ne devrait rien qu'à son travail et à ses efforts.

Irène l'écoutait. Ils remontaient la petite rue gaie et vivante que balayaient des flèches de soleil... Un moment, la jeune fille s'arrêta, porta la main au-dessus de sa hanche, comme si la montée trop rapide l'avait épuisée:

— Je comprends, dit-elle.

Mais elle n'était pas dupe des raisons de

Jean. Pour elle, la vérité s'affirmait plus dure, plus angoissante... Jean regrettait de s'être engagé. Le geste puéril par quoi, la veille, ils avaient déclaré leur mutuel amour, ce geste-là, Jean le reniait, demandait à l'exil sa liberté d'homme... Ah! si elle avait su...

Orgueilleuse, elle aussi, elle masquait d'impassibilité sa douleur secrète... Et Jean, qui marchait à côté d'elle, s'étonnait de cette attitude froide, presque indifférente:

— Elle n'a donc pas de cœur, se disait-il. Mais il pensait qu'il valait mieux qu'il en fût ainsi.

VI

Pour Irène, le départ de Jean fut un coup tragique. Elle avait mis tant d'espoir en lui... L'abandon la laissait étourdie et désemparée. Ignorante des intentions de son père, elle ne s'expliquait pas la décision de Jean. « Même s'il ne voulait pas m'épouser, il n'aurait pas dû partir », songeait-elle. Son caractère se transforma. Elle fuyait tout le monde, ne montant plus que de loin en loin chez sa tante André. Son père, absorbé par les affaires, ne remarquait rien, mais la malade, plus affinée, avait perçu, peu à peu, cette tristesse profonde. Elle aussi, de son côté, était malheureuse. Le pire, c'est que, gênées, moins intimes qu'autrefois, elles devaient s'isoler chacune dans leur peine.

Les mauvais temps étaient venus, le vent sifflait, des vagues pluvieuses glissaient en rafales sur la plaine et sur l'Oise. Tante Marceline quitta les Eaux-Vives pour regagner son hôtel du boulevard Haussmann. A cette époque, elle vint faire aux Aciéries une visite d'adieu.

— Que dois-je dire à Jean de ta part ? interrogea-t-elle en se tournant vers sa petite nièce.

— Mais... tout ce que tu voudras, répondit Irène avec négligence.

Tante Marceline mordit sa lèvre. S'était-elle donc trompée, elle aussi, et devait-elle penser,

comme Jean, que la «petite Irène» n'avait pas de cœur?

Quelques jours plus tard — c'était un dimanche — la jeune fille, au retour de la messe, ouvrit sa fenêtre et s'y accouda. Le soleil était revenu — un vrai soleil de la Saint-Martin, lumineux et chaud qui caressait les toits de l'usine. Irène rêvait, un peu frissonnante, gardant encore sa toilette dominicale comme autrefois, lorsqu'avec Jean, après l'église, ils allaient croquer des gâteaux chez le pâtissier. Soudain, en face d'elle, d'une maisonnette dont l'ingénieur Gelbmann occupait le rez-de-chaussée, madame Sophie et sa nièce le premier étage, des gammes jaillirent, perlées, consciencieuses, tandis que madame Sophie, très grave, le bonnet de travers, secouait par la fenêtre un tapis vert-mousse.

— Bonjour, madame Sophie.

— Bonjour, chère petite.

La vieille dame, déplorablement presbyte, remontait sur son front, pour mieux voir la «chère petite», ses lunettes d'écaille. Irène cria de loin:

— Je m'ennuie... Je vais faire un tour... Dites donc à Jeanne-Marie de m'accompagner.

— Oh ! je crois bien, répondit madame Sophie avec ravissement.

Chaque fois qu'Irène, capricieusement, accordait un brin d'attention à l'orpheline, c'était une joie dans la maisonnette. Si grand était le prestige des Lormois que, là comme ailleurs, plus rien n'existait lorsque les patrons avaient exprimé le moindre désir. Pour Irène, Jeanne-Marie était presque une étrangère. Malgré leurs âges proches, elles ne se liaient pas. Leurs rapports, en vertu des principes d'Eugène Lor-

mois, gardaient la distance qu'impose la hiérarchie. Mais, ce jour-là, — était-ce l'effet du soleil ou simplement une réaction après cinq semaines de mélancolie? — Irène, dès qu'apparut la jeune fille, passa familièrement un bras sous le sien:

— Allons nous promener, voulez-vous?

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle.

— Appelez-moi Irène.

— Oui, mademoiselle Irène...

Ah le bel été de la Saint-Martin, et comme tout semblait neuf, vivant et joyeux, malgré les squelettes des peupliers et l'odeur grasse de la terre qui évoquait le souvenir des récentes averses. La présence de cette petite personne aux joues rondelettes, aux yeux candides, amusait Irène qui l'entraînait sur la route déjà sèche, blanche de soleil, où sonnaient les talons de leurs bottines. En somme, elles ne se connaissaient guère... Mais chez l'une, comme chez l'autre, il y avait un besoin d'amitié presque irrésistible... Rien de plus joli que ces premières heures où l'on se découvre. Irène, plus fine, écoutait la petite, se divertissait de ses enthousiasmes. Jeanne-Marie aimait tout: les nuages, les oiseaux, le ruban de l'Oise dans la plaine flétrie... Parfois, devant un coin de paysage, elle s'extasiait: «Ah, si monsieur Gelbmann était ici!», car elle avait une confiance aveugle dans leur voisin qui adorait l'art, la nature et, souvent, montait avec son violon au premier étage:

— Il joue bien, alors? questionnait Irène malicieusement.

— Oh, mademoiselle, c'est merveilleux, répondait la petite.

Après les Lormois, c'était Gelbmann, appa-

remment, qui captait toutes ses facultés d'admiration. Les jeunes filles, en marchant, étaient arrivées au sommet d'une rampe qui dominait l'Oise. Un calvaire s'élevait au bord de la route, vieille croix de pierre moussue de lichen qu'exhaussait un socle. Au pied de la croix, un homme assis dessinait attentivement. Et, sans doute ce travail l'absorbait-il, car il ne vit pas venir les jeunes filles et ne leva la tête que lorsqu'un éclat de rire « Mais c'est monsieur Gelbmann », eut frappé ses oreilles. Prestement, il glissa le croquis dans la poche de son veston, puis, s'étant relevé, s'avança, le chapeau à la main, à la rencontre des deux jeunes filles:

Jeanne-Marie eut un sourire. Irène questionna:

— Vous dessiniez, monsieur Gelbmann ?... Montrez-nous cela ?

L'Allemand se défendait:

— Une horreur, mesdemoiselles... J'en aurais honte...

Mais Irène insista. Gelbmann s'excusait, tamponnait son front rouge et criblé de gouttelettes... La jeune fille déclara:

— Vous êtes trop modeste... Mais je n'ignore rien de tous vos talents... Vous n'êtes pas seulement un grand chimiste, monsieur Gelbmann.

— Oh, mademoiselle.

Cette fois, l'ingénieur s'inclina, ravi des éloges que lui décernait la fille du patron. Un sourire montrait ses dents de cheval.

— Je suis sûr, bredouilla-t-il, que mademoiselle Jeanne-Marie a été indiscrète... C'est elle, la grande artiste... Elle est si compréhensive... Elle a reçu le don de Dieu.

— Monsieur Gelbmann! supplia Jeanne-Marie.

— Non, mademoiselle, je ne me tairai pas... Il est des vérités qu'il faut proclamer.

Pitoyable à l'embarras de Jeanne-Marie, Irène brusqua la scène en tendant une main à l'ingénieur:

— Au revoir, monsieur Gelbmann... Nous vous laissons à votre chef-d'œuvre.

Vers le 15 décembre, un mot de Jean annonça qu'il passerait à Valcourt les fêtes de Noël. Lui aussi avait connu des instants pénibles. Jamais encore, même au régiment où le grand air, l'activité physique l'avaient distrait des préoccupations sentimentales, il n'avait éprouvé cette sensation d'isolement qui lui pesait comme une angoisse. Au début, il se révolta: «Ne suis-je donc pas un homme?» songeait-il. Ah! qu'il lui parut sombre et laid, ce grand Paris si captivant pour ceux qu'il attire, mais si dur aux exilés dont le rêve mort s'irrite de toutes les ambitions qui bruissent autour d'eux. Il l'avait habité déjà, pourtant, mais à l'époque où l'avenir suspendu fourmille de promesses... Qu'elle était loin l'Ecole de Droit, comme elles s'estompaient les figures des camarades et des professeurs, et quel ennui planait maintenant sur le Luxembourg, but habituel des promenades du dimanche, où cependant, aujourd'hui comme hier, de gais enfants jouaient sur les terrasses! Accueilli bienveillamment, dès son arrivée, par le directeur de la Fourmi, un vieil ami du docteur Caubette, il avait bénéficié tout de suite d'un sourire et d'une poignée de main qui réchauffèrent le cœur timoré du postulant. Cinq jours après cette visite, il entrait au contentieux de

la Compagnie. De neuf heures à cinq heures, il classait, étiquetait, répertoriait parmi d'autres employés, jeunes gens de famille pour la plupart dont les prétentions s'accommodaient mal de ces plates besognes. Jean, lui, apportait à son travail une ardeur farouche. Bientôt, il le croyait du moins — ses appointements lui permettraient d'appeler auprès de lui son père et sa mère. Aucun labeur ne lui répugnait. Mû par une impérieuse volonté, il donnait toute sa fougue, toute sa jeunesse, sous l'œil ironique de ses collègues qui avaient passé l'ère des enthousiasmes.

Chose étrange, ce travail, purement mécanique, ne l'ennuyait pas... Le maniement de cette paperasse administrative usait sa tristesse. Peut-être si, à tout moment, la blessure dont il souffrait ne l'eût tourmenté, peut-être eût-il senti l'amertume d'être prisonnier, lui pour qui l'air pur, le libre espace avaient tant de prix. Chauffé à blanc par deux radiateurs, le bureau vaste et presque obscur, où, dès trois heures, on allumait l'électricité, donnait sur une cour intérieure sombre comme un puits. C'était à peine si, en se penchant, on apercevait un carré de ciel gris, le plus souvent en cette saison. Le pièce exhalait une odeur de fatigue et de moisissure. Les heures passées là, pourtant, étaient encore celles que Jean préférait. Rien de plus odieux que la sortie, à cinq heures, cette agitation de la rue Vivienne menant au tapage infernal du boulevard. Le coudoiement des piétons, la houle des voitures, jusqu'au papillottement lumineux des enseignes changeantes, l'énervaient, accéléraient son retour vers le petit hôtel de la rive gauche qui avait abrité son année d'études. Mais c'était là un autre genre de dépaysement.

De vieux souvenirs y prenaient comme un arrière-goût de mets refroidis. Il dînait seul, de bonne heure, et remontait vite à sa chambre où, privé de sommeil, il lisait jusqu'à minuit.

Les meilleurs soirs étaient ceux qu'il consacrait à tante Marceline. Pour la vieille demoiselle, celle solitude de garçon était pleine d'embûches... Très fine, bien que Jean n'eût rien expliqué, elle devinait qu'il avait voulu s'affranchir de la tutelle des Aciéries, et cet orgueil d'un Lormois n'était pas pour lui déplaire. Mais si elle admettait la fière riposte, elle en voyait aussi les dangers. Il ne fallait pas pousser trop loin le sacrifice. C'est pourquoi, vis-à-vis de Jean, elle feignit de considérer son séjour à la Fourmi comme une passade, un plongeon opportun dans l'indépendance. Plus tard, il retournerait à Valcourt.

— Si... si... plus tard... Ah, ne dis pas non, saperlipopette.

Et si Jean, plein de respect, n'eût baissé les yeux, elle se serait fâchée pour de bon, car sa marotte la tenait, elle voulait qu'il n'oubliât pas tout à fait Irène. C'était elle qui avait conseillé, presque exigé, ce voyage de Noël. Comme Jean hésitait, ne pouvant, d'ailleurs, donner à cette hésitation un motif plausible, elle lui avait brusquement saisi les deux mains :

— Je veux que tu y ailles... Entends-tu, mon petit...

Et Jean, sans trop de mauvaise grâce, s'était décidé.

Quelle surprise, une nuit d'hiver, de se trouver dans un wagon, bercé par le roulis sonore de l'express! Le train fuit en sifflant dans les plaines du Nord. Depuis Creil, le froid accru a givré les glaces. Une neige pou-

dreuse tourbillonne, fait de toute la campagne une immense blancheur. Frileusement enveloppé dans son manteau, Jean songe: « Je vais la voir ». Pourquoi est-il si faible et si lâche? Puisque tout est fini entre eux, puisque revoir Irène, désormais, c'est revoir une sœur, pourquoi cette désolante impression de bonheur?... D'ailleurs, certainement, Irène le méprise...

Quand il débarqua, la demie d'onze heures sonnait au clocher. Il neigeait toujours et les rares becs de gaz, sur l'avenue de la gare, étaient nimbés de brume lumineuse. De la gare aux Aciéries, il n'y avait guère plus de dix minutes, mais le jeune homme ne se hâtait pas. A son émotion se mêla, soudain, l'appel ouaté des cloches de l'église... On l'attendait... Et, tandis qu'il pressait le pas, le souvenir des vieux Noëls voltigeait avec les flocons, lui donnait comme un avant-goût du foyer de famille.

— Ah, c'est vous, monsieur Jean... Tout le monde est à la messe.

Le père Jouanin, sorti de sa loge, l'avait arrêté au passage. Il restait debout, sur le seuil et nu-tête, malgré la neige, pareil, avec sa barbe blanche, au bonhomme qui sème des jouets dans la nuit féerique.

— Tout le monde, fit Jean. Même...

— Même madame André, oui, monsieur Jean, répondit le vieux qui triomphait. Elle va joliment mieux depuis une semaine.

— Ah, père Jouanin, ça me fait plaisir, ce que vous me dites là.

Il se reprochait, soudain, son ingratitude. Pourquoi n'était-ce pas à sa mère surtout qu'il avait songé? Il jeta un adieu rapide au vieillard et prit une ruelle qui aboutissait à l'église.

Mais, une fois entré, il ne dépassa pas l'entrée de la nef, saisi, tout à coup, par la chaleur, les bouffées d'encens, les accords graves de l'harmonium. Comme il tournait la tête vers l'instrument, il aperçut sa mère dont les mains délicates flottaient sur les touches. Elle le vit, elle aussi, et sourit doucement... Mais ce n'était pas elle seulement qu'il cherchait... Ses yeux remontèrent, atteignirent, par-dessus les fronts courbés, le banc des Lormois... Son oncle était debout, très droit, la tête haute, le regard fixé sur le tabernacle. Entre les deux cousins, Irène, à genoux, semblait, de loin, une toute petite fille. Jean ne voyait qu'elle, son chapeau bordé de plumes et un tour de renard blanc, dégrafé, qu'elle remontait, tout en priant, d'un geste gracieux. Une rougeur subite lui tiédit les joues... Que signifiait cela?... A côté d'Irène, il venait de remarquer un inconnu, un jeune homme admis dans l'intimité du banc familial. Vingt minutes plus tard, ce fut Irène elle-même qui les présenta:

— Mon cousin Jean Lormois...

— Marcel Bourgueil, ingénieur...

On sortait de l'église et les cloches, de nouveau, sonnaient allègrement dans la brume neigeuse. Jean, machinalement, tendit une main à Marcel Bourgueil. Mais, tout de suite, il revint auprès de sa mère:

— Donne-moi le bras, proposa-t-il.

Eugène intervint:

— Vous êtes folle, ma chère... Je vous prie de monter dans mon landau. André et les jeunes gens rentreront à pied. Après tout, se ravisa-t-il, nous pouvons faire place au «parisien».

Jean s'assit en face de sa mère et de l'oncle Eugène. L'ironie du mot «parisien» l'avait

blessé au vif... Et, durant les cinq minutes que dura le trajet, il n'eut plus qu'une pensée:

— Irène est fiancée... Marcel Bourgueil est l'ingénieur choisi par mon oncle.

Le réveillon, aux Aciéries, était l'un des rares plaisirs qu'autorisait la sévérité d'Eugène Lormois. Jean se souvenait qu'autrefois, avec Irène, ils se réjouissaient longtemps à l'avance de cette fête intime. Peut-être, dans la joie un peu fiévreuse qu'il éprouvait depuis trois semaines, y avait-il, avec ce souvenir, l'espoir d'un événement nouveau, miraculeux qui les rapprocherait...

Mais, aujourd'hui, le sort d'Irène était décidé... Eugène Lormois avait mis la main sur son futur gendre... Marcel Bourgueil !... Ce n'était plus un mythe, quelque fantôme encore vague, mais un être vivant, solide, qui n'ignorait rien de ses avantages. Et Jean fut tout de suite atrocement jaloux. Il détestait cet intrus, joli garçon, d'ailleurs, hautain, élégant et qui semblait déjà chez lui, bénéficiant des faveurs du maître... Jean le regardait, regardait Irène... A la table de famille, ils étaient placés l'un à côté de l'autre... Ils parlaient haut avec entrain, rompant l'habituelle solennité. Si l'oncle Eugène, à ce moment, eût plaisanté Jean sur sa position, nul doute qu'une réplique brutale n'eût coupé sa verve. Mais, cédant à l'obsession perpétuelle, le patron, tourné vers André, l'entretenait d'affaires.

A l'heure du pudding, lorsqu'on éteignit l'électricité, Jean, à la lueur des petites flammes, qui brûlaient le gâteau, aperçut Irène qui, de loin, les coudes sur la table, le regardait. Distraite, elle laissait parler Marcel dont la voix creuse persistait à l'amuser et ses yeux noirs, pailletés d'étincelles, s'abîmaient dans

un rêve étrange qui faisait d'elle une autre jeune fille. Jean, lui aussi, la regarda. Il y eut entre eux, à la faveur de cette demi-nuit, un échange secret — quelque chose de confus, d'indécis que brouilla la lumière subitement revenue... Dès lors, Jean n'eut plus qu'une pensée: s'isoler, se recueillir... Heureusement, le repas s'achevait... Madame André Lormois toucha le bras de son fils:

— Va dormir, mon ami... tu dois être fatigué.

Mais il l'entraînait. Devant sa porte, en l'embrassant, il murmura:

— Tu ne m'avais rien dit... Irène est fiancée...

Elle leva sur lui deux yeux tendres, un peu inquiets:

— On ne m'en a pas fait part, mon ami.

Pour Jean, le doute n'était pas possible. Raisonnablement, comme le jour de son départ, il se dit qu'il valait mieux que ce fût ainsi. Même il souhaita qu'Irène devînt promptement la femme de Marcel Bourgueil. Ainsi, la paix reviendrait en lui: il marcherait librement vers sa destinée... Il se reprocha sa défaillance sentimentale, le lâche espoir entretenu dans sa solitude. Il retrouvait sa bravoure de soldat en face de la vie. Mais son angoisse longtemps le tint éveillé... Il s'endormit tard et, quand il rouvrit les yeux, le soleil était déjà haut dans le ciel bleu pâle, un soleil d'hiver, en globe d'argent, qui rayonnait sur la splendeur blanche du paysage.

Il se leva et, tout en s'habillant, décida qu'il irait voir le docteur. Mais, comme il descendait, Irène, au bas de l'escalier, lui barra le passage:

— Je t'attendais, dit-elle en souriant.

Elle était seule. Jean, machinalement, chercha des yeux Marcel Bourgueil, mais sans le trouver. Irène parut comprendre. Elle murmura:

— Je te demande pardon. Hier soir, je n'ai guère été aimable. J'étais abrutie.

Jean, surpris, la regardait... Etait-elle sincère? Depuis qu'ils avaient cessé d'être des enfants, une pudeur mutuelle les embarrassait. Jamais, — hormis le jour de leur promenade aux Eaux-Vives, ils n'avaient senti leurs cœurs battre à l'unisson. Et cette heure presque inconsciente avait marqué la fin de leur amitié, cette amitié possible autrefois mais dont ils n'admettaient plus aujourd'hui la douceur trompeuse. Irène, les yeux détournés, allongea l'une de ses mains sur le bois de la rampe:

— Veux-tu sortir? proposa-t-elle. Je t'ai réservé toute cette matinée...

Jean hésita. Se moquait-elle de lui, ou bien, pressentant malgré tout le petit sursaut qu'il aurait à l'annonce de ses fiançailles, voulait-elle s'accorder la joie perfide de triompher dans un tête-à-tête? Pourtant, elle avait l'air très sérieux... Ses récentes angoisses l'avaient affinée... La flamme rose des joues s'était éteinte ... et ses traits creusés légèrement, son visage plus mince où flambaient les yeux, rappelaient Speranza Hernandez, la jolie maman que la fillette n'avait pas connue.

— Je te remercie, dit Jean après un effort... Le froid ne t'effraye donc pas?

— Oh non, répondit la jeune fille... J'adore la neige.

Ils sortirent. C'était un de ces matins bleus et blancs où tout est mort, immobilisé par la magie splendide de l'hiver. Enveloppée de son renard, Irène marchait à côté de Jean. Lui

s'étonnait: «Que me veut-elle?» D'abord, ils ne parlèrent pas. Ils allaient droit devant eux, sans but précis, le front tendu à la bise piquante. A l'entrée d'une ruelle, la jeune fille eut une seconde d'hésitation, puis elle murmura:

— Comme le Bois doit être joli! J'aimerais le revoir...

— Eh bien, acquiesça Jean, allons au Bois Tendre.

Ils descendirent la ruelle, traversèrent l'Oise et, sur l'autre rive, prirent la route montante. Comme ils atteignaient la lisière du Bois, Jean prit un parti brusque:

— Pourquoi me caches-tu la bonne nouvelle? dit-il gaîment.

— Quelle nouvelle? répliqua Irène.

— Mais... celle de tes fiançailles.

La jeune fille éclata de rire:

— Avec Marcel Bourgueil, n'est-ce pas... Eh bien non, tu t'es trompé, mon ami.

Jean rougit... Pourquoi, dans un accès de faiblesse, avait-il démasqué sa colère jalouse? Irène, à présent, pouvait triompher. Il tenta maladroitement de se ressaisir.

— Tant pis pour toi... Il paraît charmant... D'ailleurs, si mon oncle te le désigne, il faudra bien que tu l'épouses, un jour ou l'autre.

— Ça, mon cher, c'est l'avenir, mais j'entends rester libre de mon choix. Actuellement, Marcel Bourgueil n'est qu'un camarade très gai, très gentil, que j'estime beaucoup.

Elle avait appuyé sur les derniers mots et Jean restait troublé, indécis, n'osant pousser plus loin son enquête. Que lui importait, d'ailleurs. Qu'Irène épousât Marcel Bourgueil ou quelque autre, elle serait toujours perdue pour

lui. Mais le démon intérieur qui l'agitait l'obligea de dire:

— Il a, du moins, le mérite d'être ingénieur.

— Je n'ai pas une tendresse particulière pour les ingénieurs, dit la jeune fille qui secoua la tête en riant... Tout au plus, devrai-je quelque reconnaissance à mon mari s'il s'intéresse à notre entreprise...

Elle s'était tue, un peu grave, et le silence, tombant après cette déclaration, révélait bien qu'elle n'avait jamais compris pourquoi Jean avait quitté Valcourt et les Aciéries. Etait-il possible, au surplus, de l'en informer, et Jean qui sentait, une fois de plus, le bonheur lui échapper, par ce radieux matin de gel, Jean se taisait, lui aussi, pressentant qu'Irène l'aimait et que tout céderait un jour, peut-être, à cette force obscure.

Ils étaient parvenus au cœur du petit bois... L'allée, en velours blanc, glissait dans un paysage de verre filé... Emus, les deux jeunes gens avaient ralenti leur marche... Et, sans qu'ils le voulussent, comme le soir des Eaux-Vives, leurs doigts s'étreignirent... Ils s'arrêtèrent. Devant eux, frileusement, des passereaux s'ébrouaient avec de petits cris... Mollement, Irène laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jean... Et, quand les mots attendus lui parvinrent enfin, elle ferma les yeux pour mieux en savourer la musique divine.

VII

C'était un jour triste: il dégelait... Du ciel abaissé tombait une pluie menue et froide qui noyait Paris sous un voile maussade. Mais, réchauffé par l'espoir, Jean projetait sa joie autour de lui, trouvait un air de fête à tous les visages. Même le bureau, plus sombre encore, à cause de cette nuit pluvieuse, même la froideur ennuyée de ses collègues, tout ce qui le dépaysait quelques jours plus tôt, ne l'accablait plus. L'habituel bouillon où il déjeunait lui parut charmant; il avait faim; il rapportait de ses deux jours de grand air un appétit robuste, encore plus aiguisé par la bise glaciale. Le soir, pour la première fois depuis son entrée à la Fourmi, il s'accorda la récréation d'un tour de boulevard; il s'amusait, comme un enfant, à regarder les petites boutiques où l'on exhibe, à cette époque, des jouets ingénieux... Mais l'heure tardive, entrevue au cadran d'une horloge pneumatique, le jeta brusquement dans un autobus. Il était plus de sept heures lorsqu'il rentra dans son hôtel.

Quelqu'un l'y attendait. Il fut surpris de trouver, dans le vestibule, François, le domestique de tante Marceline.

— Qu'y a-t-il donc, François?

L'homme, très ému, annonça que sa maîtresse était gravement malade: une congestion pulmonaire. Ça l'avait prise l'avant-veille, alors que «monsieur» était à Valcourt. Avec cela, «madame» était difficile: elle vitupérait

les médecins, refusait les remèdes... Par exemple, son personnel avait passé outre... Enfin, elle réclamait «monsieur», ne voulait que lui, s'opposait à ce que l'on télégraphiât à «monsieur Eugène».

— J'y vais, dit Jean.

Quand il arriva, la vieille demoiselle avait déjà sur son visage l'empreinte de la mort. Pour qu'elle respirât mieux, on avait exhaussé l'oreiller, mais sa tête lasse glissait, et ses cheveux blancs, jadis coquettement enfermés sous un bonnet, ruisselaient, négligés, autour des joues creuses.

— Je t'attendais, mon petit, murmura-t-elle... Tu vois... Il était temps.

Puis, comme Jean tentait de la rassurer:

— Non, dit-elle... je sais bien... Mais ça ne me frappe pas.

Elle souriait, mettant son orgueil à bien mourir et la tête en place; jusqu'à la fin, elle garda sa lucidité, mais elle voulait Jean près d'elle, le suivait des yeux, frissonnante, parfois, comme s'il lui fallait faire une suprême recommandation, émettre un vœu auquel répugnait sa délicatesse. Une heure avant sa mort, elle fit signe au jeune homme d'approcher de son lit:

— Je voudrais... je voudrais... murmura-t-elle...

Cette fois, Jean comprit. Des larmes brillèrent au fond de ses yeux. Il se pencha sur la mourante:

— J'aime Irène, dit-il énergiquement... Elle sera ma femme.

Aussitôt, le visage fripé de tante Marceline se détendit... Elle pouvait partir... Tous ses rêves d'autrefois, la somme de tendresse amassée dans son cœur ardent, elle les avait

reportés sur ses petits-neveux. Vieille imaginative partagée entre la raison et les chimères, elle réalisait enfin le songe de sa vie. D'un faible sourire elle remercia Dieu...

Prévenus par Jean, Eugène et André Lormois débarquèrent le lendemain à Paris. Irène accompagnait son père et son oncle. Les jeunes gens s'embrassèrent. Ils étaient émus. Ils se rappelaient qu'autrefois, lorsqu'ils étaient de petits enfants, tante Marceline les recevait deux ou trois fois l'an, avec madame Sophie, dans le vieil hôtel du boulevard Haussmann. C'était une bonne fée, au parler rude, aux sourcils hargneux, mais qui comblait leurs moindres désirs... Ah, les matinées au Cirque, le Jardin d'Acclimatation et, les jeudis de juin, la lente promenade en voiture entre les parades et les manèges de Neuilly, parmi l'odeur de la poussière et du pain d'épices. Avec la tante, c'était une folie de gaspillage, une pluie de jouets qu'ils rapportaient en caisse à Valcourt. Elle avait beau dire: « Si vous étiez à moi, je vous corrigerais », son système d'éducation n'avait jamais paru bien redoutable. C'était tout cela qu'évoquaient les deux jeunes gens. Il est des affections qu'on néglige, qui, de loin même, semblent ridicules, mais, lorsqu'elles viennent à manquer, le vide qu'elles laissent apparaît immense. Pauvre tante Marceline ! Pourquoi était-elle morte avant l'heure souhaitée ? Le bonheur d'Irène et de Jean se voilait de crêpe.

Ce deuil imposait une trêve à leurs sentiments. Dans la grande chambre, où flottait le parfum des fleurs mortuaires, ils évitaient de se regarder, mais leur amour restait vivant, et, dans leurs larmes, leurs prières, il y avait

tant d'espoirs secrets que leur tristesse en était comme illuminée. Plus que des couronnes, cet amour même était un hommage à la disparue. Et les mains jointes de tante Marceline, la douceur grave de ses traits — comme si, tout à coup, la vieille demoiselle s'était démasquée — cela voulait dire : « Aimez-vous, mes enfants, aimez-vous toujours et oubliez-moi... Je n'en demande pas davantage ».

Le lendemain de l'enterrement, comme le déjeuner s'achevait, Eugène Lormois annonça en tirant sa montre:

— Rendez-vous à trois heures chez maître Gilquin.

— Ah! dit simplement André... La présence des enfants est-elle nécessaire?...

L'industriel haussa les épaules:

— Sans doute... Ils sont de la famille, je suppose... Ils doivent assister à la lecture du testament...

Jean rougit... Jamais, chez lui, la question de l'héritage n'avait été débattue. Ses parents, d'ailleurs, admettaient que tante Marceline favoriserait Eugène, la branche cadette n'offrant pas, au point de vue de la conservation de la fortune, les mêmes garanties. Lui ne s'insurgeait pas contre ce principe. L'amour d'Irène lui suffisait. Son ambition n'allait pas au delà.

Une heure plus tard, cependant, lorsque maître Gilquin, d'un geste sec, brisa le cachet d'une petite enveloppe, il y eut quelques secondes de silence ému. Le testament était bref: une dizaine de lignes. Contrairement à l'attente de tous, la vieille demoiselle faisant état de la fortune d'Eugène, le déshéritait. Elle le priait, d'ailleurs, de ne pas voir dans ce qu'elle considérait comme un acte de justice, une

affection moindre... Jean était légataire universel pour la totalité du capital qui se montait à trois millions. Ses parents, leur vie durant, auraient la jouissance des deux tiers des revenus.

André Lormois avait pâli. Mais l'oncle Eugène ne sourcilla pas. Il laissa tomber son monocle et demanda:

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout, répondit maître Gilquin en inclinant légèrement la tête.

Alors Jean intervint... Tourné vers Irène, il déclara, dans un élan généreux:

— Je ne puis accepter une pareille fortune.

— De quoi te mêles-tu ? fit brutalement l'oncle... Nous n'avons pas à discuter les dispositions de tante Marceline... Je te félicite.

Il tendit la main à Jean. Mais cette main osseuse et froide tremblait légèrement et Jean, à travers le sourire qui accompagnait ce geste, entrevit un dépit mal dissimulé... Pourtant, une joie nouvelle l'étouffait. Riche, il pouvait prétendre à la main d'Irène, cette main que, jeune homme pauvre, il n'aurait osé solliciter.

Ils regagnèrent tous Valcourt par le train du soir. L'oncle Eugène demeurait impénétrable, mais sa raideur, son masque hautain, disaient assez la rancune profonde qui ne pardonne pas... Dans le wagon, il fit asseoir Irène auprès de lui, marquant tout de suite la barrière qui les séparait de leurs deux cousins... Le père et le fils, cependant, refaisaient déjà mentalement le partage... Oui, demain, ils répareraient d'un commun accord l'erreur dangereuse de tante Marceline. Et, sans qu'ils échangeassent une parole, une même pensée les obsédait, les refaisait pareils, généreux et

prodigues, comme tous les Lormois de la branche cadette.

Jean avait demandé pour «affaires de famille» huit jours de congé. En fait, sa décision était déjà prise. Il ne retournerait plus à la Fourmi. Pour conquérir l'estime de son oncle, il avait à sa portée un moyen pratique: s'accrocher à Valcourt, obéir au « patron », donner toute son intelligence aux Aciéries de l'Oise... Au besoin, même, sa fortune irait à l'entreprise... De cette manière, sans froisser l'oncle, il résoudrait les difficultés. Son orgueil cédait... Il n'avait plus que deux sentiments : une profonde gratitude pour tante Marceline qui avait assuré leur indépendance et son amour, cet amour redevenu timide après l'aveu, comme si, étant sûrs de leur bonheur, les jeunes gens s'accordaient un répit pour le mieux goûter.

Au-dessus d'eux, pourtant, une ombre planait. Sans doute, entre Eugène et André, les rapports demeuraient corrects, mais le « patron », de parti-pris, évitait les tête-à-tête. Les déjeuners, surtout, étaient pénibles. Plus de ces conversations d'affaires qui formaient le lien, mais, de temps en temps, un de ces petits mots ironiques et malveillants qui trahissent la méfiance, l'hostilité sourde.

— Plus tard, confiait André Lormois à son fils, plus tard, nous vivrons de notre côté... Mais je ne voudrais pas fâcher Eugène.

André Lormois, au rebours de Jean, était de ces hommes dont la faiblesse ne s'insurge pas. Si, jadis, il avait souffert, tout cela, peu à peu, s'était effacé devant un sentiment très honorable: le respect du maître. Il admirait Eugène... Il l'aimait même — sans raisonner, de cette affection instinctive qu'inspire l'habitude

du dévouement. « Fâcher Eugène ! » Sa conscience délicate s'indignait à cette pensée. Et le malheureux s'avouait que leur fortune subite — ces rouleaux d'or tombés chez eux, détruisaient leur quiétude, le tran-tran monotone de la vie. Sans doute, le choc passé, ils connaîtraient un plus grand bonheur. Mais, d'abord, il fallait éviter de « fâcher Eugène ».

Un matin, comme André Lormois achevait de contrôler les feuilles de magasin et vérifiait les comptes, satisfait des totaux qui révélaient une notable économie sur les prix de revient, un garçon de bureau entra, apportant les « minutes du patron ». André Lormois lui tendit le dossier :

— Pour le directeur.

Mais aussitôt, il se ravisa. Il souriait :

— Non, au fait... J'irai moi-même.

Il descendit l'escalier, heurta du doigt la porte d'Eugène. Comme il apportait de bonnes nouvelles, il était heureux... Penché sur son bureau, Eugène écrivait. Au fond de la pièce, Jeanne-Marie était installée à sa machine. Elle se retourna, montra sa petite tête ronde aux cheveux brouillés. Le directeur fronça les sourcils :

— Va-t'en, mon enfant... Tu reviendras quand je t'appellerai.

Quand la porte fut refermée, il se retourna vers son cousin :

— Rien de confidentiel ? interrogea-t-il.

— Non... rien... mais j'ai les feuilles... Elles sont excellentes.

— Je le savais, dit Eugène... J'avais fait mentalement ces calculs.

— Ah !

André s'apprêtait à se retirer, mais Eugène, de la main, lui fit un signe :

— Assieds-toi... J'ai à te parler.

Il jouait avec son coupe-papier, un délicat outil d'ébène qu'il fit claquer contre sa paume.

— Mon cher, dit-il, je tiens à te remercier... Tu m'as rendu des services précieux. Je t'avouerai qu'en t'introduisant chez moi, je ne savais trop quel était ce cousin qui portait mon nom. Enfin, je n'ai pas eu à m'en repentir.

André rougit, voulut parler, mais le coupe-papier heurta la table:

— Ce préambule, poursuivit Eugène, pour te dire qu'il n'existe entre nous nulle arrière-pensée. Je t'ai pris par devoir, mais sans enthousiasme. L'expérience faite, mon intention était de te garder, d'assurer même à ton fils une situation... Mais, tu es riche, maintenant, trop riche... Comprends-moi... Une grosse fortune est incompatible avec une fonction subalterne aux Aciéries de l'Oise...

— Je n'ai pas recherché cette fortune, dit André d'une voix tremblante... D'ailleurs...

— Que veux-tu dire? reprit Eugène un peu sèchement...

— Cette fortune est tout entière au service des Aciéries... Jean et moi nous nous sommes mis d'accord pour te le proposer...

— Trop aimable, vraiment, dit le patron dont la voix rude trahissait une sourde colère... Je te remercie, mon cher. Les Aciéries n'ont pas besoin d'aumône... Gardez l'héritage de tante Marceline... Vous vous êtes donné assez de mal pour l'acquérir...

André Lormois avait blêmi sous l'injure, mais il se contint...

— Tu es injuste, bégaya-t-il.

— Non... clairvoyant, reprit Eugène en secouant la tête... Comme si je ne savais pas

depuis longtemps que la pauvreté vous est odieuse et insupportable! Aussi bien, vous avez tiré de l'existence le meilleur parti. A présent, je vois clair dans votre jeu... L'avez-vous assez enveloppée, cette bonne Marceline? Moi, je suis un grognon, un butor... Je n'avais rien de ce qu'il fallait pour m'attirer sa sympathie... Oh, je sais bien que j'eusse pu lancer Irène sur cette fructueuse piste. Mais tu la connais: elle n'est pas de celles qui prodiguent les câlineries... Ah, je comprends, poursuivit-il avec hauteur, je comprends pourquoi Jean n'a pas accepté cette place aux usines... Il fallait quelqu'un à Paris, n'est-ce pas?

— Assez... assez... dit André... Je ne permettrai pas...

Il s'insurgeait enfin... La pensée qu'on accusait son fils d'une bassesse révoltait cet homme doux et inoffensif...

Eugène Lormois, d'un geste nerveux, fit grincer le fauteuil directorial...

— Tu ne permets pas?... Ah çà, mon cher, oublies-tu donc que tu es chez moi, que depuis plus de vingt ans je t'hospitalise...

Et, comme son cousin restait devant lui, frémissant, bouleversé de son audace:

— Rappelle-toi que c'est moi qui ai tiré de la misère les André Lormois.

André fit un pas en avant:

— Eugène!...

— Non, dit l'autre, en retirant sa main. Tout est brisé... Allez-vous-en.

Quelques minutes plus tard, André s'abattait, épuisé, dans les bras de sa femme.

— On nous chasse, sanglotait-il... Nous n'avons pas le droit d'être riches.

VIII

La rafale passa. Nul, autour des Lormois, n'avait soupçonné le drame intérieur. La santé de «madame André» servit de prétexte au brusque départ... Elle serait mieux aux Eaux-Vives, en pleine campagne, surveillée par le docteur qui lui ferait de fréquentes visites... Au surplus, le personnel ne commenta guère cet événement... Les têtes s'inclinèrent devant le nouveau chef de service, Marcel Bourgueil, plus jeune, plus tranchant que l'autre, apportant là des idées nouvelles, tout un programme de simplifications qu'on appliqua rigoureusement.

C'est à peine même si Eugène crut devoir donner à sa fille une explication:

— Nos cousins ont mal agi, lui dit-il sèchement.

Irène ne protesta pas. Elle avait dans son père une confiance aveugle... Par devoir filial elle étouffa les sentiments qui grondaient en elle... Mais l'épreuve fut terrible... Après six mois de lutte, de chagrin, elle en sortit vaillante et pleine d'énergie. Pourtant un doute saignait dans son cœur brisé.

Le printemps revint. Souvent, après la fermeture du courrier, Irène saisissait le bras de Jeanne-Marie et les deux jeunes filles allaient errer sur les rives de l'Oise. Qu'il fut doux ce mois d'avril 1914. Sous les peupliers nus, les pâquerettes étoilaient l'herbe rase et les saules, les noisetiers secouaient au vent leurs légers

chenilles. « Comme mon roman compte peu ! » songeait Irène. Sa récente douleur l'avait mûrie. Au rebours de certaines natures qu'aigrissent les déceptions, elle se résignait, pleine d'indulgence pour la petite personne qui lui versait toutes ses confidences... Etonnante, cette Jeanne-Marie ! Prisonnière huit heures par jour, elle avait, au sortir du bureau, l'expansion joyeuse d'une écolière. Sa gaîté saine apportait une diversion au chagrin d'Irène.

Mais quelqu'un l'épiait. Le hasard seul n'avait pas introduit Marcel Bourgueil aux Aciéries de l'Oise. Fils d'un métallurgiste du Centre, ami d'Eugène Lormois, il apportait à Valcourt son intelligence et ses ambitions. Quelle magnifique proie, ces Aciéries, dont la direction, vraisemblablement, était dévolue au mari d'Irène !... Esprit pratique, le jeune homme avait mesuré sa chance... Il n'ignorait pas qu'Eugène Lormois était son allié... Entre eux, il y avait comme un accord secret, une nuance familière d'intimité. Le problème, c'était Irène... L'ingénieur, apte à tout résoudre, avait de puériles maladresses devant une jeune fille qui lui échappait. Et voici que, peu à peu, le jeu l'irritait... A ses projets d'avenir se mêlait un sentiment nouveau — quelque chose comme un mélange d'amour et d'orgueil froissé.

Favorisé par le « patron », Marcel était devenu son hôte coutumier. Irène évita les tête-à-tête. Les intentions qu'elle pressentait l'avaient plus surprise qu'indignée... Au premier moment, cédant au dépit que lui causait la faillite de ses illusions, elle se redressa, presque méchante, disposée à venger sur le jeune homme son amour déçu. Mais, bien vite, sa bonté naturelle la ressaisit... « Pauvre gar-

çon ! » songeait-elle mélancoliquement. Ne pouvant l'aimer, elle le plaignit et il lui devint presque sympathique.

Un incident les rapprocha... Pierre Guichard, le protégé de la jeune fille, avait eu maille à partir avec Gelbmann. Pris en grippe par l'Allemand, l'ouvrier, à l'une de ses observations, avait murmuré: «Prussien», en battant la porte. Des témoins affirmaient que l'observation était injuste, mais le manque de respect était flagrant et le tolérer eût été porter atteinte à l'autorité. L'aïeule vint se jeter en sanglotant aux pieds d'Irène et celle-ci lui promit d'intercéder en faveur de Pierre que menaçait la révocation.

Il lui en coûtait d'ailleurs; sur la question de la discipline, Eugène Lormois était intraitable... Pourtant, cette fois, lorsqu'elle énonça son désir, le «patron» sourit...

— Désolé, petite... Cela n'est pas de mon ressort... Adresse-toi au chef du personnel...

C'était de Marcel Bourgueil qu'il s'agissait. Irène rougit:

— Qu'à cela ne tienne, dit Eugène, je renvoie Guichard... Mais je ne m'oppose pas à ce que Bourgueil soit plus indulgent !

Irène, d'abord, décida qu'elle abandonnerait l'ouvrier à son sort... Puis le chagrin de la vieille femme la troubla et elle résolut de faire violence à son amour-propre... Elle intercéderait auprès de l'ingénieur:

Elle l'aborda le soir — après la sortie des ateliers:

— Monsieur Bourgueil, j'ai une requête à vous adresser.

— Tout ce que vous voudrez, mademoiselle, dit le jeune homme surpris en se découvrant.

Mais, dès les premiers mots, il éclata de rire... Il expliquait:

— Oh, cette affaire est très compliquée. Les torts sont réciproques. Figurez-vous, mademoiselle, que la haine de Gelbmann remonte à deux mois. Ce Pierre Guichard est capitaine de boy-scouts... Un dimanche, le bataillon qui manœuvrait tombe sur le chimiste... Apparemment, ce brave homme versifiait au pied d'un talus... Il a dû fuir devant la charge... C'est une défaite qu'il ne pardonne pas.

Irène rit à son tour.

— Que pensez-vous de tout cela? dit-elle enfin.

— Oh, je ne prends aucun parti, répondit Marcel Bourgueil avec insouciance. Mais je vous devais l'exposé des faits.

Il s'arrêta de parler, puis, galant, la tête légèrement inclinée:

— Voyons, mademoiselle, que voulez-vous? Fixez vous-même votre verdict.

Et comme Irène se taisait:

— Huit jours de mise à pied... C'est le moins que nous puissions faire?

— Je vous remercie, dit simplement la jeune fille...

Tout en parlant les deux jeunes gens étaient parvenus à l'extrémité du bourg.

— Quelle belle soirée! dit Marcel Bourgueil.

Au delà des dernières maisons, la campagne s'élargissait, bruissante, à cette heure, d'une rumeur d'insectes. Une brise tiède ployait les jeunes blés et, sous le soleil descendu, l'Oise printanière glissait à peine tachée, au loin, par un cortège de chalands que précédait un petit remorqueur dont la fumée épaisse traînait sur l'eau bleue.

CLERMONT-FERRAND BCIU

— Cela gâte le tableau, n'est-ce pas? dit Irène.

— Je suis de votre avis, répondit Marcel.

De son avis, ne le serait-il pas toujours et, dans le regard de Marcel Bourgueil, Irène ne pouvait-elle donc lire la soumission parfaite, la promesse de dévouement et d'obéissance? Pourtant, quelques minutes après, quand le jeune homme, en mots calculés, lui eut dit son amour, elle hésita, ne pouvant, d'un seul coup, rejeter le passé...

— Plus tard... plus tard... murmura-t-elle tristement... Vous voulez bien?

— De grand cœur, mademoiselle...

Mais déjà ni l'un ni l'autre ne doutaient plus. La vie les appelait. Ils marchaient fatalement vers leur destinée.

IX

Perché sur le siège de son tilbury, le docteur, de bon matin, suivait la route qui mène aux Eaux-Vives. D'ordinaire, il humait avec plaisir les parfums sylvestres. A cette heure, tout est douceur et tranquillité. Quand le cheval, pour gravir une pente, s'arrête de trotter, on entend la musique des oiseaux en joie. Un léger voile flotte sur l'Oise, vite dissipé par les rayons du soleil montant. Et le docteur, mentalement, plaignait les citadins. Oui, l'existence était bonne, l'existence en pleine nature, loin des fièvres mauvaises, des ambitions mesquines ou démesurées. Mais, le vieillard, aujourd'hui, paraissait soucieux. Ce fut à peine s'il répondit au bonjour respectueux du brave Midas. Ayant sauté de la voiture, il monta, d'un trait, jusqu'à la chambre de la malade.

— Entrez, dit une voix.

Madame André Lormois était levée. Son visage s'éclaira d'un sourire. Elle affirma, en tendant la main à son vieil ami:

— Vous voyez, docteur, je vais tout à fait bien.

— Tout à fait bien, quelle exagération. Les femmes sont toujours les mêmes; tout à fait bien ou tout à fait mal.

Il se penchait, écoutait le cœur, les sourcils froncés, puis, se redressant:

— Du mieux, assurément, beaucoup de mieux, mais ne bougez pas, ne descendez pas...

Repos ici et la fenêtre ouverte... Surveillez-la, mon cher, ajouta-t-il en se tournant vers André Lormois qui venait d'entrer.

— Soyez tranquille.

La malade soupira:

— C'est dommage... il fait si beau et j'aimerais tant me promener dans le parc.

— Il n'y a plus de beaux matins, gronda le docteur. Tout est laid, stupide et difforme.

Habitué aux boutades du vieillard, le couple souriait, mais le docteur ayant tâté sa poche, en sortit un journal qu'il frappa rageusement du plat de sa main.

— Avez-vous lu cela, mes enfants?... L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie. C'est monstrueux, à peine vraisemblable. Ah, je crains fort qu'on finisse par en découdre.

— La guerre, prononça timidement André Lormois.

Il souriait. La malade souriait aussi. La guerre! Ni l'un, ni l'autre n'y croyaient. Trop de fois agité, l'épouvantail avait cessé d'être effrayant. Puis, autour d'eux, tout était si calme.

— Au fond, risqua André Lormois, les peuples sont moins belliqueux qu'ils veulent le paraître.

Le docteur Caubette haussa les épaules:

— Ne vous y fiez pas.

Comme il redescendait, il rencontra Jean. Le jeune homme l'interrogea:

— Eh bien, docteur.

— Je suis content, mon petit... La secousse a été moins dure que je le craignais. Mais, au fait, je dispose d'une demi-heure... Fais-moi donc faire le tour du propriétaire.

Devant le château, le soleil brûlait, mais dès

qu'ils furent sous le couvert, une fraîcheur profonde les pénétra.

— Joli, ton domaine, disait le docteur... Je te félicite...

Jean mordit sa lèvre... Que de chagrin lui avait déjà valu l'héritage de tante Marceline! Le plus pénible était la nouvelle crise de sa mère due aux émotions de la brouille récente.

Il répondit:

— N'empêche qu'ici la vie est bien monotone.

— Cet aveu ne m'étonne pas, dit brutalement le docteur... A ton âge, l'oisiveté ne vaut rien. Peut être eusses-tu mieux fait de rester à la Fourmi...

Puis, comme Jean se taisait:

— Après tout, dit-il, les conditions ne sont plus les mêmes. Ta tante t'a fait riche. Te voici gentilhomme campagnard. Un jour ou l'autre, tu te marieras.

— Je ne le crois pas, dit Jean... Le mariage ne me tente guère...

— Allons donc! fit le docteur incrédule.

Mais, comme il avait plongé ses yeux dans ceux du jeune homme, celui-ci, dans un élan de franchise, lui saisit les mains...

— Il faut que je vous parle, dit-il.

Et, simplement, il confessa tout son amour pour Irène. Les scrupules, les déceptions, jusqu'à l'acte final qui avait brisé ses espérances. Le docteur l'écoutait gravement. Quand il eut fini:

— Tout cela, mon garçon, me prouve une chose. C'est que tu n'as pas la tête bien solide. Que diable, on n'échafaude pas son avenir sur l'amour d'une femme. Oh, je ne m'occupe pas des causes de la brouille. Ayez raison ou tort,

ça ne me regarde pas. Mais je voudrais te voir indépendant, dégagé des faiblesses sentimentales. Je crains bien que tu ne sois qu'un faux énergique. Ce que tu m'as dit, l'automne dernier, te faisait honneur. Pourquoi te plains-tu? Vaudrais-tu donc moins qu'à cette époque-là?

— Je n'avais pas encore souffert, avoua Jean en baissant la tête.

— Eh bien, il faut souffrir... C'est un apprentissage dont on tire profit.

Le ton sec du vieillard contrastait avec la bonhomie de son regard. Brusque avec ses malades, il exigeait leur obéissance. Et Jean, pour lui, était un malade. Il s'arrêta au milieu du chemin, lui mit les deux mains sur les épaules:

— Promets-moi que tu n'y penseras plus... Ce sera plus digne...

Il poursuivit:

— Ta génération est insatiable. Elle n'admet pas les contrariétés. C'est un tort de cultiver la sensibilité des enfants comme une fleur de serre. Vienne un coup de vent et rien ne résiste... Comprends-moi: je ne souhaite pas le règne de la brute, mais j'estime qu'on prend trop au sérieux les bêtises du cœur. Un pas de plus et nous irions à la décadence. Oh, je ne me frappe pas... je crois encore à la jeunesse, je sais qu'elle est capable d'un beau mouvement... Mais c'est l'inconnu.

— Un beau mouvement, questionna Jean, que voulez-vous dire?

— Est-ce que je sais, moi? fit le vieillard. Il faudrait une occasion pour le susciter. La guerre, par exemple.

— La guerre, dit Jean avec un sourire. Cela ne m'effraierait pas.

— J'en suis sûr, mon petit. Espérons, toute-

fois, que tu trouveras un autre emploi de ton énergie. Et puis, ajouta-t-il, l'index menaçant, il ne faut pas considérer l'occasion d'être héroïque comme un pis aller.

Tout en parlant, les deux hommes étaient revenus devant le château. Ils retrouvèrent la voiture et le petit cheval qui, d'un hennissement joyeux, salua son maître.

— Tiens, dit le docteur, voici Boby qui s'impatiente. Il m'accuse de flâner. C'est la voix de la conscience, cet animal-là.

Lestement, il escalada le marchepied, enroula les guides autour de son poing.

— A bientôt, dit-il, en serrant avec vigueur la main du jeune homme.

La malade, de sa fenêtre, le regardait partir. Il lui adressa de la main un signe amical, puis la voiture s'éloigna dans l'allée des cèdres. Le soleil avait monté, l'herbe, les feuilles exhalaient une odeur chaude, presque grisante, et, par les baies que le mur des branches ouvrait parfois sur la plaine et l'Oise, le docteur apercevait la campagne bleuâtre et immobile sous le ciel léger. Pas un souffle d'air. Le concert des oiseaux s'était assoupi. Un moment, le vieillard s'enliza dans cette paix profonde. Puis, de nouveau, sa hantise l'assaillit. Dans un éclair, son imagination entrevit les moissons rases, les villages en feu, tout son cher paysage ruiné par la guerre.

Le crépuscule tombait quand, après une longue tournée aux villages voisins, Boby reprit enfin le chemin de Valcourt. Pour regagner sa maison, le docteur devait passer en face de la gare. C'était l'heure de l'express. Quelques voyageurs se hâtaient vers le bâtiment. L'un d'eux, vêtu d'un complet d'alpi-

niste et dont le chef s'ornait d'un feutre vert, s'arêta tout à coup devant la voiture.

— Ah, monsieur Caubette!

Le docteur avait reconnu Otto Gelbmann. Déposant la valise qu'il portait, l'Allemand se découvrit et, la main tendue:

— Je me félicite de vous rencontrer, monsieur le docteur.

— Vous partez donc? interrogea brusquement le vieillard...

L'ingénieur leva les yeux au ciel:

— Hélas, monsieur le docteur... Je me rends auprès de ma grand'mère qui est bien malade. Une si digne femme! Elle a élevé neuf petits-enfants. Quel dommage que vous n'exerciez pas dans notre humble ville! Je suis sûr qu'avec vos soins, votre dévouement...

— Tous mes regrets, monsieur Gelbmann, mais je n'ai aucune disposition pour m'expatrier.

— Oh! je le sais bien, dit vivement le chimiste. On ne quitte pas sans regrets votre belle France.

Gelbmann n'ignorait pas l'antipathie qu'il inspirait au docteur Caubette... Depuis longtemps, il s'attachait à le conquérir. Et, sans doute, ce jour-là, crut-il y être parvenu car, en touchant sa main, le regard du vieillard s'était adouci.

— Allons, bon voyage, monsieur Gelbmann... Mes souhaits pour le rétablissement de votre grand'mère.

Un clappement de langue réveilla Boby. Le sifflet de l'express déchirait l'air calme. Et le docteur s'absorbait, oubliait de répondre aux coups de chapeau qui saluaient son retour.

— Faux bonhomme! gronda-t-il tout bas.

C'était l'écho de ses réflexions.

Les jours passent, le nuage monte, mais rien, autour du docteur, ne trahit l'angoisse. Les paysans qu'il croise ont toujours le même regard placide et narquois; dans les villages, les vieilles femmes tricotent diligemment sur le pas des portes. Il fait si beau, si tiède, un vrai temps de bonheur qui fera rendre à la terre ce qu'elle doit aux hommes. Pourtant, un jour, au chevet d'un enfant atteint de la scarlatine, le père interroge:

— C'est-il vrai, monsieur, tous ces mauvais bruits?

Et, comme le docteur hésite, ne sachant trop quelle réponse faire:

— Bah! dit l'homme gaîment, c'est encore le même coup qu'il y a trois ans.

— Je le souhaite, mon ami.

Le paysan arrête sur le vieillard un regard surpris, puis, soudain, prenant une résolution:

— Tout de même... Eh bien, on ira si c'est nécessaire.

— Les braves gens! pense le docteur une fois sur la route... Je suis sûr qu'ils sont tous comme ça... Oh! cette race-là ne peut pas mourir.

Puis les événements se précipitent. On apprend que l'Allemagne mobilise, bien qu'elle s'en défende, et l'espoir officiel s'embrume de réticences qui font hocher la tête au docteur. Avec cela, toujours le même azur ironiquement gai, la bonne chaleur estivale qui fleure la paresse. De bonne heure, on va lire les dépêches affichées à la mairie. Un matin, le docteur rencontra Eugène Lormois. L'industriel lui prit le bras:

— Venez, dit-il.

Il l'entraînait hors de la foule, lui soufflant à l'oreille:

— Cela se gâte... Bourgueil vient de téléphoner au Ministère.

Et, plus bas, comme un aveu:

— Vous l'aviez prévu.

— On ne prévoit rien, dit généreusement le vieillard. Chacun donne son opinion. C'est la fatalité qui décide.

Le lendemain, une affiche blanche annonçait aux habitants de Valcourt que la mobilisation était décrétée. Cette fois, tout le village s'était porté devant la mairie. Quelques femmes pleuraient. Le maréchal-ferrant, un outil sur l'épaule, déclara:

— Bah, la mobilisation n'est pas la guerre. Peut-être bien que c'est pour les effrayer.

Le groupe s'écarta, soudain, pour faire place à deux jeunes filles, les « demoiselles » des Aciéries. Elles lurent l'affiche, sans prononcer un mot, puis s'éloignèrent au bras l'une de l'autre. Derrière elles, une voix ricana:

— Le musicien en est pour ses frais... Ce n'est pas dommage.

Celui qui avait fait cette réflexion, un jeune ouvrier, sourit largement. Quelqu'un l'interpella:

— Tu pars, toi, Guichard?

L'autre eut un coup de menton orgueilleux:

— Probable, que je pars. Je n'ai pas l'âge, c'est vrai, mais je m'engage... Ça me ferait trop de peine de ne pas taper dessus.

— Très bien, mon garçon.

Une main, celle du docteur, s'était appesantie sur l'épaule de l'ouvrier. Son émotion débordait. Un souffle passait en lui, un grand souffle d'amour pour son pays et ces petites gens auxquels il avait consacré sa vie. Il se rappelait que jadis, aux jours d'épreuve, il avait fait le coup de feu dans les francs-

tireurs. Puis, l'apaisement venu, il s'était fixé dans l'humble bourgade. Célibataire, presque riche, il donnait sa science comme une aumône, voué totalement à cette population laborieuse et calme. Mais, aujourd'hui, que valait ce sacrifice en regard des autres? Un pli douloureux lui tordit la bouche. Pourquoi n'était-il plus jeune, pourquoi cet élan ne le retrouvait-il plus, comme autrefois, prêt à l'effort utile et glorieux. Il s'éloignait, un peu courbé, quand, derrière lui, une voix retentit:

— Docteur!

Il se retourna. C'était Irène...

— Ah, te voilà, mon enfant, dit-il...

Et, tout de suite, l'arrachant à Jeanne-Marie.

— Viens, ordonna-t-il en lui prenant le bras.

Il l'entraînait hors du village, sur un petit chemin qui filait entre les blés.

— Ecoute-moi, dit-il, l'heure est grave et je crois qu'il vaut mieux dissiper tout malentendu.

La brusquerie, chez le docteur, n'était qu'apparence. Un remords le poursuivait. Pourquoi s'était-il montré si dur vis-à-vis de Jean? Sans doute, l'intention était louable. Bien qu'il eût tempêté, combattu, plaidé vigoureusement la loyauté d'André, mettant à le défendre une ardeur rageuse, Eugène Lormois n'avait pas cédé. Dès lors, à quoi bon prolonger la résistance? Lui aussi, comme tante Marceline, avait rêvé l'union des deux jeunes gens. Mais, connaissant le patron, il savait que sa rancune ne céderait pas aux considérations sentimentales. A la rigueur, Eugène eût sacrifié sa part d'intérêts, mais ce qu'il ne pardonnait pas, c'était l'élévation de la branche cadette, cette fortune

subite qui la rendait indépendante. Le mot d'André: «Nous n'avons pas le droit d'être riches» fixait exactement la situation. Mieux valait alors ne pas plaindre Jean, le détacher d'Irène, assumer le rôle que de trop tendres parents ne pouvaient remplir... Mais, sitôt après avoir porté ce qu'il appelait mentalement son «coup de bistouri», un doute l'avait pris... Si la petite aimait Jean, pourtant, s'il allait, au nom d'une vaine logique, les éloigner à jamais l'un de l'autre... Peu à peu, une angoisse l'avait saisi. Sa responsabilité lui était à charge. Et, puisque Jean allait partir, que tout, dans l'ordre habituel, était bouleversé, pourquoi ne tenterait-il pas de rapprocher les deux jeunes gens? C'était là son devoir. Après quoi sa conscience de vieillard serait en repos. Mais Irène, dès les premiers mots, détourna la tête:

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

Dans cette réponse, le docteur avait cru surprendre une hésitation. Il haussa la voix:

— Pas possible... Allons donc. Ce garçon t'aime. Il me l'a confié... Vous n'allez pas vous quitter ainsi.

Irène rougissait:

— Je suis fiancée, déclara-t-elle.

— Fiancée, toi!

Le ton douloureux de cette exclamation surprit la jeune fille. Elle resta muette, tandis que le docteur, d'une voix rauque, interrogeait:

— Avec qui, bon Dieu?

Elle nomma Marcel Bourgueil. Le vieillard eut un imperceptible haussement d'épaules. Il balbutia, les yeux changés:

— Mes félicitations, ma petite, et excuse cette gaffe.

Tandis qu'il s'éloignait, le dos légèrement voûté, Irène reprenait le chemin des Aciéries. Sa résolution datait de la veille. Le fait d'accepter, depuis trois mois, l'intimité du jeune ingénieur, constituait à ses yeux un engagement moral qu'elle ne pouvait rompre. Pourtant, elle n'aimait pas Marcel Bourgueil. Il représentait simplement un parti convenable. En l'épousant, elle satisferait le vœu de son père...

Mais les paroles du docteur l'avaient troublée. Elle savait bien que, malgré ses efforts, elle n'avait jamais pu tout à fait se détacher de Jean?... Elle se reprocha d'avoir raillé naguère son patriotisme. Sa voix chaude résonnait dans sa mémoire...

Soudain, elle poussa un léger cri... Marcel Bourgueil avait brusquement surgi devant elle... Il était souriant, rasé de frais et balançait avec élégance une cigarette à demi brûlée... Alors — sans qu'elle eût pu dire exactement ce qui la choquait — en face de ce grand garçon tranquille, indifférent — semblait-il — aux grondements de l'orage tout proche, elle ressentit un subit malaise. Machinalement, comme il marchait à côté d'elle, elle lui demanda:

— Quand partez-vous?

— Le troisième jour, répondit-il d'un ton dégagé...

Le cœur d'Irène battit avec plus de force. Lui aussi partait. Il partait comme Jean — comme tant d'autres. — Et elle sentit qu'entre eux, à cette minute, allaient s'échanger des paroles définitives...

Mais — toujours souriant — Marcel ajouta:

— Oh! moi, vous savez, je ne cours pas grand risque...

Et, de la même voix calme, il annonça que sa compétence lui valait une affectation loin des champs de bataille, aux services techniques d'un ministère.

Sans doute, il n'y avait là rien d'extraordinaire, rien de déshonorant, à coup sûr, et seul, le hasard l'avait désigné...

Pourtant Irène restait muette... Quelque chose de nouveau la pénétrait; c'était comme un arrachement mystérieux qui, tout à coup, lui glaçait les tempes... Marcel reprit:

— L'absence sera peut-être longue, et la séparation, je ne vous le cache pas, mademoiselle, la séparation me semblera pénible, extrêmement pénible... Puis-je espérer qu'au retour?...

Sur les yeux noirs, un nuage passa:

— Eh bien, non, dit résolument Irène.

Le jeune homme avait pâli:

— Non!... Non!... Cela veut-il dire « jamais ».

— Jamais...

Marcel Bourgueil eut un cri de douleur.

— Ce n'est pas possible... Pourquoi?

— Je n'ai rien à vous reprocher, dit lentement la jeune fille... C'est peut-être moi qui ai tort... Ne m'en veuillez pas et oubliez-moi... Je n'étais pas faite pour le mariage.

X

Dix heures sonnaient. Le docteur avait arrêté sa voiture devant la porte des Aciéries. Penché sur son siège, il murmurait à l'oreille d'Eugène Lormois:

— Les Allemands sont à Péronne. Le maire est prévenu. On ramassera tous les fusils cet après-midi.

— Les gueux ! prononça l'industriel en serrant les poings.

— Bien, ça, approuva le docteur avec un sourire amer. Vous êtes dans la note. Savez-vous que j'ai une furieuse envie de faire le coup de feu. Malheureusement, il faut songer à Valcourt. Enfin...

Il secoua les guides, un peu songeur, puis reprit:

— Nous les vaincrons, j'en ai l'assurance. Au fond, les vieux comme nous sont les plus à plaindre: rien à faire, subir, attendre. Tout de même, je ne voudrais pas mourir sans avoir vu...

Ses yeux étincelèrent. Il étreignit plus durement le manche de son fouet.

— Vous marchez toujours? interrogea-t-il.

— Deux hauts-fourneaux encore... Mais nous les éteindrons à la fin du jour.

L'une de ses mains, levée, montrait l'usine morte. Ateliers, magasins, tout était désert. Sans doute, la bête respirait, jetait par l'orifice d'un tuyau de brique des hoquets de fumée, mais, hormis la fabrication des obus, rien ne fonctionnait plus dans ce vaste corps.

Réduit par la mobilisation, le personnel, cependant, redoublait de zèle. Et le patron s'étonnait d'avoir, jusqu'alors, méconnu le muet attachement de ses ouvriers. La guerre lui dessillait les yeux. Tout en jouant avec le cordon de son monocle, il déclarait:

— De braves gens, allez, mon cher docteur... Je leur revaudrai ça plus tard.

Le docteur souriait. Ce n'était pas la première fois, depuis le début de la guerre, qu'il observait cette transformation des caractères. Qui donc prétendait que la France, gâtée par le bien-être, avait perdu ses qualités traditionnelles? Héroïque, elle voyait sans faiblesse mourir ses enfants. C'en était fait des passions mesquines, des préoccupations égoïstes. Le cas d'Eugène Lormois n'était pas unique. Nombreux étaient les privilégiés qui, d'avance, consentaient des sacrifices, gagnés par cet esprit de dévouement qui effaçait toutes les discordes. Un moment, oubliant des soucis plus graves, il se rappelait un mince événement: la brouille des cousins. Pourquoi ce noble instinct n'avait-il pas touché le cœur d'Eugène, avant qu'eût sonné l'heure de la brisure décisive, irrémédiable?

— Vous déjeunez avec nous, docteur, pria l'industriel. Ne dites pas non... Jouannin, ordonna-t-il, dételez la voiture et menez Boby à l'écurie. Vous repartirez quand il vous plaira, ajouta-t-il, tandis que le docteur se défendait, prétextait une longue tournée aux villages voisins...

Depuis leur brève conversation, Irène et le docteur ne s'étaient pas revus. Eux n'étaient pas brouillés, sans doute, mais le parrain ne pardonnait pas à sa filleule la désillusion qu'elle lui infligeait. Fidèle, elle eût pu récon-

cilier son oncle et son père. Aux yeux du docteur, Irène était le type idéal de la jeune fille. Bénévolement, il lui accordait toutes les qualités. Il avait suffi d'un mot pour jeter bas le frêle édifice. Irène, la gentille Irène, eh, ma foi, c'était l'inconnu, l'énigme féminine, quelque chose de sournois et de dangereux dont il s'effrayait.

Pourtant, elle vint franchement au-devant de lui et lui offrit son front comme à l'ordinaire. Durant le déjeuner, elle resta muette, s'absorbant parfois dans une longue rêverie. Mais, comme le docteur se levait, elle l'accompagna dans le vestibule. Et, tout en lui tendant son chapeau qu'elle avait décroché de la patère:

— Parrain... dit-elle en rougissant.

— Qu'y a-t-il, fillette?

Elle avoua tout de suite, un peu opressée:

— Mon mariage est rompu. Je n'épouserai pas Marcel Bourgueil.

— Ah bas! Raconte-moi cela, dit le docteur qui dissimulait mal sa satisfaction.

Elle secoua la tête :

— A quoi bon? Est-ce que ces choses ont de l'importance? Maintenant, surtout...

— Parbleu! petite. Oui, tu as raison. Remettons à plus tard les confidences. Il faut penser aux autres... et à la France.

— C'est mon avis, dit gravement la jeune fille.

Alors, comme une même émotion les saisissait, ils s'embrassèrent un peu brusquement.

Les prévisions du docteur étaient exactes. Le lendemain matin, Irène s'habillait quand des coups sourds, espacés, frappèrent ses oreilles:

— Le canon, murmura-t-elle.

Depuis deux jours, la bataille approchait, bouleversait d'orage les campagnes heureuses, semant partout l'effroi et la mort. A Valcourt, on ne se dissimulait pas les dangers possibles. Mais la population, courageusement, attendait l'ennemi. Irène elle-même s'efforçait de rassurer les paysans qui l'interrogeaient. Pourtant, elle eut un petit frisson. Elle écouta: trois coups grondèrent encore. Elle posa la main sur son cœur, le sentit battre et fut satisfaite de constater qu'en somme, elle ne tremblait pas.

Elle démêlait ses cheveux quand des doigts, soudain, heurtèrent sa porte. Une voix interrogeait: «Puis-je entrer?» Mais, avant qu'elle eût répondu, Jeanne-Marie se précipitait chez elle, l'accablait de baisers et de sanglots.

— Ah, mademoiselle, qu'allons-nous devenir?

Irène lui prit la main, l'obligea à s'asseoir:

— Voyons, ne sois pas lâche... Est-ce qu'ils le sont, les autres?

Les autres! Avant soi, ne devait-on pas penser aux soldats qui meurent. Jeanne-Marie, la tête dans les mains, balbutia:

— Je voudrais être comme vous.

— Tu vaudras mieux que moi, reprit Irène. Il le faut, d'ailleurs. On aura peut-être besoin de nous. Voyons, que sais-tu?

Calmée enfin, la jeune fille annonça qu'à l'aube, des paysans avaient traversé le village, poussant des charrettes. Les Allemands, disaient-ils, étaient à moins de trois lieues.

— Veux-tu donc fuir aussi?

L'employée secoua sa petite tête:

— Non, dit-elle hardiment, je reste avec vous.

Elles descendirent l'escalier, mais, comme elles abordaient le vestibule, la rumeur du dehors s'élargit soudain.

— Ce sont eux.

Gémissante, madame Sophie barrait le passage aux deux jeunes filles. Depuis qu'elle avait entendu le premier coup de canon, elle ne vivait plus. Au moment où sa nièce montait chez Irène, elle s'était précipitée dans le cabinet d'Eugène Lormois. Celui-ci la reçut avec froideur:

— Partez... Moi je reste... C'est au patron de donner l'exemple.

Elle n'avait pas osé partir. Maintenant, reprise de terreur, elle se lamentait. Un regard d'Irène l'arrêta net. Son visage s'éclaira même quand Jeanne-Marie, soulevant le rideau de la fenêtre, déclara:

— Ce sont les nôtres.

Ce fut une heure de joie et d'espoir. Sans doute, l'armée française battait en retraite, mais, bientôt, elle reprendrait l'offensive et vaincrait les Boches. Ils l'affirmaient tous, les petits soldats poudreux et las, mais solides encore et joyeux, si joyeux même qu'à les voir on prenait confiance. Hâtivement les portes s'étaient ouvertes: on tendait un verre de vin, du pain frais, des assiettes de fruits. En un clin d'œil, le charcutier vida sa boutique:

— Vaut tout de même mieux que ce soit vous qui en profitiez, disait le brave homme.

Mais quand, les faisceaux rompus, la colonne eut repris la route et ne fut plus, au bas de la côte, qu'un nuage de poussière, l'angoisse, de nouveau, étreignit les cœurs. Il n'était pas tout à fait midi quand un cri: «Les ulhans!» monta dans le village. Là-bas, du côté du calvaire, trois ou quatre cavaliers dé-

coupaient sur le ciel bleu leurs maigres silhouettes. Ils hésitèrent quelques minutes, puis, subitement décidés, foncèrent droit sur le bourg où rien ne bougeait. De sa fenêtre, Eugène Lormois les avait vus venir. Un flot de colère empourpra ses joues. Il se dirigea vers un petit meuble, en fit jouer le tiroir, prit son revolver. Mais, aussitôt, il reposa l'arme:

— Non, murmura-t-il, ce n'est pas possible. Ah, s'il n'y avait que ma vie en jeu!

Il était sincère. Cet homme froid, durant son existence, n'avait eu qu'un but: l'accroissement de sa fortune. Les événements le transformaient... Lui, patriote! Qui donc eût pu le croire six mois plus tôt en l'entendant discuter avec le docteur? Il l'était cependant et non pas seulement à la manière de ceux qui veulent à tout prix défendre leur bien. L'invasion l'humiliait et l'emplissait de rage.

D'une main fiévreuse, il prit sa lorgnette, suivit la marche des cavaliers. A leur approche le village s'était terré... Ils s'avancèrent au pas, dans la rue déserte. En tête marchait un officier tout jeune portant droite, sous le casque, une petite tête insolente que coupait une moustache rousse. Mais, comme les uhlans atteignaient le mur des Aciéries, un coup sec éclata, les bêtes se cabrèrent et les cavaliers tournèrent bride précipitamment.

— Mauvaise affaire, murmura l'industriel.

A cet instant, derrière un tas de fagots, un homme se leva. Eugène Lormois reconnut l'un de ses ouvriers...

— C'est vous qui avez fait cela, père Anselme?

L'autre bredouilla:

— Excusez-moi, patron... Je n'y tenais plus... Ces gueux-là...

— Oui, je comprends, mon ami, mais s'ils reviennent, s'ils brûlent le village et fusillent des innocents... Vous deviez respecter l'ordonnance du maire. Le premier devoir d'un citoyen c'est l'obéissance...

Et, comme l'homme restait muet et un peu penaud:

— Allez-vous-en, quittez Valcourt, reprit l'industriel avec douceur... C'est moi qui arrangerai cela...

L'ouvrier hocha la tête:

— Suffit, patron... Je vas faire mon paquet... On ne me reverra plus...

Eugène Lormois descendit, poussa la porte de son jardin. Un pli grave lui barrait le front... Brusquement tout son devoir lui apparaissait. Ce serait lui qui porterait le poids de la faute commise.

Il s'absorbait dans ses réflexions, quand la voix d'Irène le tira de son rêve.

— Je te cherchais, papa, dit la jeune fille...

Rarement, au cours de leur existence, ce père et cette fille avaient connu la douceur d'un tête-à-tête. Rebelles tous deux aux effusions, ils se traitaient d'ordinaire en bons camarades... Ce jour-là, Eugène Lormois prit les mains d'Irène, les garda longtemps dans les siennes... Et deux heures passèrent ainsi, deux heures qui eussent pu être fiévreuses et qu'ils donnaient simplement à l'intimité...

Tout à coup, une rumeur s'élève, des volets claquent, le père Jouannin apparaît, les yeux effarés...

— Monsieur, les voilà... Ils sont revenus... Ils veulent entrer ici...

Très calme, Eugène Lormois s'était retourné:

— Que voulez-vous, père Jouannin, il faut leur ouvrir.

Irène, de nouveau, lui avait pris la main, la pressait nerveusement dans la sienne.

— Père, murmura-t-elle, je ne veux pas te quitter.

L'industriel se dégagea. Un effort de volonté lui rendait sa physionomie sèche, presque impassible.

— Monte chez toi, mon enfant, ordonna-t-il.

Il entra dans la salle à manger. Jouannin était reparti. Quelques minutes s'écoulèrent, puis, dans la cour, des pas résonnèrent, un bruit de voix monta et, brusquement, la porte ouverte livra passage à trois ou quatre officiers allemands. Leur chef, un petit colonel, gros et trapu, semblait furieux, il mordait rageusement sa moustache grise. Quand il aperçut Lormois, ses yeux fauves étincelèrent sous la casquette plate.

— C'est vous... c'est vous le directeur, prononça-t-il en mauvais français.

— Parfaitement, répondit l'industriel en le dominant de toute sa haute taille.

Cette infériorité parut exaspérer l'officier teuton. Il tamponna d'un mouchoir son front rouge de sueur puis, comiquement redressé, les doigts crispés au pommeau du sabre:

— Alors, monsieur, répondez à ma question... On a tiré de chez vous sur l'un de mes lieutenants. Etes-vous disposé à me livrer cet assassin ?

L'Allemand avait appuyé sur le mot, détachant à dessein les trois syllabes. Vertement, Eugène Lormois releva l'injure:

— Assassin !... Pardon, monsieur, nous som-

mes en temps de guerre. Un sentiment assez légitime...

L'officier bondit:

— Légitime!... Vous osez appeler « légitime» l'attaque des civils. Oui ou non, voulez-vous répondre à ma question?...

— L'homme dont vous parlez n'est plus ici, répliqua l'industriel avec hauteur. D'ailleurs, serait-il là que je me refuserais à vous le livrer.

L'Allemand croisa les bras, puis, tourné vers le groupe qui l'accompagnait:

— Tous les mêmes, ces têtes de Français.

Il hésita un moment, comme s'il cherchait des mots, puis, tout à coup:

— Savez-vous, monsieur, dit-il avec colère, savez-vous que cet acte est contraire aux lois de la guerre... que je pourrais — si je le voulais — piller, brûler, massacrer.

— En vertu des lois de la guerre, sans doute, dit ironiquement Eugène Lormois.

L'autre ne comprit pas:

— Mais je ne tiens pas à verser le sang, moi... poursuivit-il. Voici donc ce que je vous propose. Ou vous dénoncerez le coupable, ou bien, monsieur, ce sera vous qui paierez pour ce coupable.

Eugène Lormois rajusta son monocle. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli.

— Je vous donne jusqu'à demain matin, poursuivit le petit homme. Si, à l'aube, le meurtrier n'est pas découvert, on vous fusillera...

— Qu'importe! répliqua sèchement l'industriel.

Mais déjà, obéissant au signe que leur avait fait un feldwebel, deux soldats étaient entrés

dans la salle et s'étaient placés, baïonnette au canon, de chaque côté d'Eugène Lormois...

— Allez, ordonna le colonel.

Il murmura quelques mots d'allemand et le détachement se mit en route, tandis que, satisfait de cette victoire, le chef s'effondrait dans un fauteuil et bourrait sa pipe.

XI

Flanqué des deux soldats, Eugène Lormoi traversa la cour. Tandis qu'il marchait, silen cieux, entre les deux hommes, une pensé unique le dominait: mourir dignement. Main tes fois, en dépit des apparences, il avait sent passer dans son usine un vent de révolte. O l'enviait, on murmurait sourdement contre s poigne. Quelle occasion pour prendre une re vanche des calomnies! Non, tous les patron n'étaient pas des ambitieux et des égoïstes Assurément, il aimait la fortune, mais cett fortune était aussi celle des Aciéries et de nombreux ouvriers qu'elles faisaient vivre.

Il jeta les yeux autour de lui. Déjà les Alle mands occupaient sa cour et ses ateliers. U frisson de colère le traversa, qu'il n'eut pas l force de réprimer:

— Bandits, murmura-t-il, en serrant le poings.

Ni ses gardiens, ni le lieutenant qui commandait le détachement ne parurent l'entendre. Ils étaient parvenus au seuil du bâtiment qui renfermait les locaux administratifs.

— Monsieur le directeur, baragouina l sous-officier, veuillez entrer là.

C'était le bureau de l'industriel. Le colonel, par une de ces grossières intentions qu'il s flattait de tenir pour une preuve de tact, avai décidé qu'on emprisonnerait le directeur de Aciéries dans son cabinet. Précautionneux, l

fedwebel abattit lui-même les contrevents. Eugène Lormois le regardait:

— Rassurez-vous, dit-il, je n'ai pas l'intention de m'évader.

— La consigne, monsieur le directeur, répliqua l'autre dans son jargon.

Eugène Lormois haussa les épaules. Une fois seul, il ouvrit la fenêtre, écouta... Des pas ferrés sonnaient dans la cour. L'ombre d'un factionnaire passait nonchalamment devant les persiennes closes. Il respira une gorgée d'air lourd, puis s'assit machinalement devant son bureau. Ainsi donc, cette journée était sa dernière. Demain, à l'aube, il serait mort.

Autour de lui, tout évoquait sa vie laborieuse. C'était là qu'il avait travaillé, médité, poursuivi le développement de l'entreprise à laquelle était attaché le nom des Lormois. Aujourd'hui encore il pouvait croire que rien n'était changé, que le bourdonnement filtré par les lames des persiennes, la confuse rumeur humaine n'étaient que l'écho des Aciéries en pleine fièvre active...

Des heures passèrent. Comme le soir tombait, une clef grinça dans la serrure. Un officier passant la tête s'informa si «Monsieur le Directeur» voulait souper.

— Trop obligé, répondit sèchement Eugène Lormois.

L'officier s'écarta devant deux de ses hommes qui apportaient au prisonnier un frugal repas. Mais l'industriel ne put s'empêcher de sourire en recevant de la main d'un des soldats une bouteille de vieux Bordeaux qu'il reconnut provenir de sa cave.

Le lieutenant, cependant, restait impassible. D'un geste brusque, il congédia les soldats, puis s'adressant à Eugène Lormois:

— Monsieur, interrogea-t-il gravement, le colonel m'a prié de vous demander si vous étiez toujours dans les mêmes dispositions?

— Je croyais que cette discussion était close, répondit Eugène Lormois avec hauteur.

L'Allemand ne se démonta pas. Cette réponse, sans doute, était attendue. Il reprit lentement, en cherchant ses mots:

— Le colonel regrette de ne pouvoir vous laisser communiquer avec les vôtres.

— Je ne réclame pas de faveur, répondit Eugène Lormois avec brusquerie. Il vous faut une victime, n'est-ce pas?... Traitez-moi donc avec toute la férocité dont vous êtes capable.

L'officier, cette fois, eut un sursaut. Il se contint, pourtant, et, de la même voix lente qu'il s'efforçait de rendre impassible...

— C'est bien, monsieur... A la grâce de Dieu.

Là-dessus, il se rengorgea, très fier, apparemment, de sa parfaite connaissance de la langue française. Puis, de la tête, ayant fait un bref salut au prisonnier, il se retira et donna deux tours de clef à la serrure.

— Sauvage! murmura Eugène Lormois.

Bien qu'il n'eût guère faim, il mangea, cependant, pour éviter la menace d'une défaillance. La nuit, peu à peu, était tombée. C'était une nuit chaude, fourmillante d'étoiles — une vraie nuit d'été français dont il percevait le souffle apaisant. Machinalement il tira sa montre — neuf heures — calcula le temps qu'il avait encore à vivre. L'électricité qu'il fit jouer soudain attira contre les volets l'ombre guetteuse du factionnaire. Il ne s'en émut pas et, comme les autres jours, lorsqu'il relisait des minutes ou compulsait des dossiers, il se mit à sa table en bon travailleur.

Il prit dans son classeur une feuille de papier et, l'étalant devant lui, traça d'une main ferme: « Ceci sont mes dernières volontés... »

Irène. Les Aciéries... Il associait sa fille et sa maison dans une même pensée... « Mon enfant, écrivait-il, n'oublie pas que tu es l'héritière des Lormois... C'est à toi qu'après la guerre incombera le soin de relever et de diriger notre entreprise... Marie-toi. »

Un nom lui vint qu'il n'écrivit pas, toutefois, ne voulant pas, à cette heure tragique, imposer despotiquement son autorité. Mais c'était à Marcel Bourgueil qu'il avait songé... Irène le comprendrait.

Soudain, il lâcha sa plume. Venu de la fenêtre, un souffle d'air lui caressait le front. Un peu las, il se renversa dans son fauteuil. Alors — sans qu'il le voulût — ses yeux tombèrent sur la photographie, le vieux portrait jauni, presque effacé, où sa petite Hernandez, le sloughi à ses pieds, lui souriait encore. Avec quel relief elle se détachait, la frêle image, dans la mêlée confuse des souvenirs. Et brusquement, une émotion nouvelle le pénétra. Ce n'était plus des Aciéries qu'il s'agissait, mais de son enfant, de cette belle jeune fille dont il avait cru pouvoir disposer au gré de son ambition et de son orgueil. Avait-il le droit d'exprimer un vœu qu'Irène, par piété filiale, devrait respecter? N'avait-il pas aimé jadis, et sa fille ne pouvait-elle aimer à son tour?... C'était cela que lui murmuraient les lèvres muettes de la disparue.

« Avant tout, sois heureuse, écrivit-il... Fais de ta vie ce que tu voudras. »

Etait-ce tout? Non. Un suprême devoir restait à remplir. Maintes fois, depuis la brouille avec son cousin, des scrupules douloureux

l'avaient assailli. Hier encore, il croyait à son autorité de chef de famille... Mais la guerre, pour lui, avait été comme un tournant brusque... Il n'était plus le même homme... Et il lui sembla qu'autour de lui la même transformation s'était opérée...

Sa tête entre ses poings, Eugène méditait, explorait bravement sa conscience... Et, peu à peu, l'apaisement descendait en lui. Il n'avait plus de passions, plus de rancune; la simple vérité lui apparaissait. Du moins, aurait-il le courage d'en faire l'aveu:

— J'ai eu tort, mon cher André, écrivit-il simplement. Je te prie de croire que je mourrai persuadé de ton affection, de ta loyauté.

A mesure qu'il faisait cette confession, de sourds remords s'éteignaient en lui. A présent, le tournant était franchi... Eugène Lormois savait s'humilier, implorer comme une grâce le pardon qu'il eût méprisé naguère.

Il signa. C'était tout. Désormais, il ne pensait plus qu'à la France et à la victoire. Il étouffa comme une faiblesse le regret de ne pas voir le lendemain glorieux.

Un peu las, il avait penché la tête, quand, de nouveau, la clef grinça... Il releva le front. Etait-ce donc l'heure? Mais, soudain, il poussa un cri étouffé. Jailli de la pénombre, un oberleutnant se dressait devant lui.

— Gelbmann!

C'était bien le chimiste, en effet, mais sous la casquette plate, l'ex-ingénieur n'était plus le même homme... Il s'avançait très dégagé, la main tendue:

— Cher monsieur, je bénis le hasard...

Le hasard, non, pas tout à fait, car ce qu'Otto Gelbmann n'avouait pas, c'est que sa parfaite connaissance du pays lui avait valu

d'être détaché dans la brigade qui occupait Valcourt et les environs... Tout de suite, il annonça qu'il savait l'incident « si déplorable »... Le colonel était une « âme d'élite »... On pouvait s'arranger...

— Où voulez-vous en venir? interrompit brusquement l'industriel...

— Mais... je désire vous sauver, mon cher monsieur.

Le patron avait planté ses yeux dans ceux de l'Allemand. Il se souvenait, lui aussi, de ce qu'il avait fait pour Otto Gelbmann et de cette patience héroïque avec laquelle il avait défendu son employé contre les envieux. Sans doute, méritait-il un peu de gratitude. Dans un éclair, Eugène Lormois entrevit les conséquences de l'intervention. Il pourrait vivre...

— J'ai plaidé votre cause, poursuivit l'Allemand. Le colonel n'ignore pas la sympathie que vous avez toujours eue pour « nous ».

De tous les châtiments, celui-ci était le plus dur, le plus exécrable. Homme d'affaires, Eugène Lormois n'avait pas toujours eu le temps d'être patriote. Aujourd'hui le rouge lui montait au front à cette pensée que l'envahisseur, l'ennemi sournois le félicitait de cette attitude.

— Alors, voici, mon cher monsieur, reprit Gelbmann de la même voix posée et mielleuse... Il faut une sanction, n'est-ce pas... c'est la volonté formelle de mes chefs... D'autre part, je conçois que vous répugniez aux dénonciations.

Il hésita, puis, les épaules en avant, d'un ton léger et confidentiel:

— Laissez-moi faire, insinua-t-il... Nous avons ici un ennemi... un vrai... C'est ce méchant homme de docteur Caubette.

Eugène Lormois eut un haut-le-corps:

— Vous voulez fusiller Caubette à ma place?

— Justement, répondit Gelbmann... Qu'en pensez-vous?

— Ce serait un autre assassinat, prononça froidement l'industriel, mais encore plus lâche et moins justifié.

— Après tout, qu'en savez-vous? ricana le chimiste. C'est peut-être lui le meurtrier.

— Non, Gelbmann, dit rudement Eugène Lormois, je vous en donne ma parole d'honneur.

L'oberleutnant eut une grimace désappointée. Il ne doutait pas que son ancien patron — un bourgeois — ne saisît avec empressement cette occasion de sauver sa vie. Et, du même coup, il satisfaisait une vieille rancune contre le docteur, cet insolent français qui détractait la «Kultur» allemande.

— Pourtant, monsieur Lormois, supplia-t-il, je voudrais tant faire quelque chose pour vous.

Etait-il sincère? Ses yeux secs démentaient son émotion. De fait, c'était moins par affection pour son ancien patron que par gloriole, pour montrer son pouvoir, qu'il avait obtenu du colonel l'autorisation de tenter auprès de l'industriel une suprême démarche. Cette intention, Eugène Lormois la devina soudain. Et brusquement aussi l'âme vile de son ex-employé lui apparut. Il répondit:

— Laissez les choses suivre leur cours. Ma grâce à ce prix, ce serait, voyez-vous, une mauvaise action.

— C'est déplorable... déplorable... murmurait l'autre.

— Pourquoi donc, Gelbmann?... Ma mort déshonorera une fois de plus vos compatriotes.

Cinglé par l'injure, l'Allemand cherchait en vain une riposte. Eugène Lormois restait debout en face de lui et le regardait. Peu à peu, dans son esprit, la lumière jaillissait... Otto Gelbmann, mais n'était-ce pas un espion, un de ces coquins à gages entretenu par un ennemi déloyal ?... Son départ précipité, d'abord, puis ce retour ici même avec l'envahisseur, sous un costume d'officier, n'était-ce pas la preuve de l'infâme besogne à laquelle l'ingénieur s'était livré... Alors, plutôt mourir deux fois que de devoir la vie à ce misérable.

Sèchement, du doigt, Eugène Lormois désigna la porte:

— Vous pouvez vous retirer, prononça-t-il.

L'homme hésitait encore... La voix impérieuse le fit sursauter:

— Allez-vous-en, disait Eugène.

Et l'autre oublia tout, le but de sa visite, l'uniforme qu'il portait, l'outrageante supériorité que lui valaient les circonstances. De nouveau, il ne fut plus qu'un employé devant le patron... Il acquiesça, l'échine ployée, et, respectueusement:

— Ne vous fâchez pas, monsieur le directeur, murmura-t-il en se retirant.

L'aube grise et fraîche glissa, comme une caresse, à travers les lames des volets clos. Des pas sonnaient, au loin, sur la terre battue. Eugène Lormois prêta l'oreille... Ce devait être le peloton... Peu à peu, cependant, les pas s'éloignèrent. Le jour montait. Dans la cour de l'usine, des oiseaux pépièrent. L'industriel les écouta. Ce gazouillement dans l'aurore lui rappelait de tranquilles souvenirs de jeunesse. Puis la pensée d'Irène le traversa... Qu'allait-

elle devenir? Mais, vaillamment, il se raidit contre cette angoisse... Tout à coup, il entendit le bref crépitement d'une fusillade... Qu'est-ce que cela voulait dire?... Il faisait jour, maintenant. Au dehors, le cantonnement s'éveillait... Ce n'était plus l'actif ronflement des machines, mais des piaffements, des cris gutturaux, tout un tapage farouche, insolite...

— Décidément, pensa-t-il avec un sourire amer, ces messieurs ne sont pas pressés.

Mais le bruit de voix se rapprocha. On discutait au pied de l'escalier. Enfin, la porte s'ouvrit. Eugène Lormois reconnut le colonel. Il n'était pas seul. Derrière lui se tenait Otto Gelbmann, un Gelbmann astiqué, rasé de frais, presque élégant sous la raideur de son uniforme.

— Vous êtes libre, monsieur, dit le colonel.

— Libre...

D'abord, Eugène ne comprit pas. Il ne pouvait croire à cette subite générosité... Libre! Cette nuit n'aurait donc été qu'un affreux cauchemar? Le colonel répéta:

— Vous êtes libre.

Et d'une voix lente, sentencieuse, il ajouta:

— Le coupable a payé sa dette... La justice allemande est satisfaite.

Lui aussi, sans doute, comme la justice allemande, était satisfait. Cette satisfaction, il l'exprimait par l'orgueilleux hérissement de sa grosse moustache.

— Monsieur, je vous souhaite le «bonchur», prononça-t-il ironiquement... Mais, prenez garde, on a l'œil sur vous.

Il tourna les talons. Gelbmann restait seul encore en face du «patron».

— Je crains, dit Eugène Lormois dont la voix tremblait, je crains que vous n'ayez com-

mis une lâcheté!... Quel est ce malheureux?

Gelbmann roulait des yeux effarés... Il hésita quelques secondes puis, soudain, prenant son parti:

— Je ne peux pas... Je ne peux pas... Votre fille vous dira...

Et il s'enfuit comme un malfaiteur.

Il avait laissé la porte ouverte... Alors, seulement, Eugène comprit qu'il était libre... Dans la cour pleine de soleil, des soldats teutons allaient et venaient. Un sous-officier, la main en abat-jour, l'observait de loin avec insolence... Lentement, l'industriel se dirigea vers sa maison. Il pénétra dans le vestibule. Une femme sanglotait. Il reconnut madame Sophie.

— Où est Irène? interrogea-t-il.

La bonne dame, de la main, fit un geste vague. Presque aussitôt, une porte battit; au premier étage, un peignoir apparut au-dessus de la rampe. C'était Irène.

— Papa! dit-elle.

Elle se jeta dans les bras ouverts, puis s'y appesantit longuement, profondément, de tout le poids de son corps. De longs sanglots agitaient son buste:

— Qu'y a-t-il, mon enfant? interrogeait Eugène... Parle... Dis-moi vite.

La jeune fille balbutia:

— Mon oncle André...

— Ton oncle... Que veux-tu dire?... Explique-toi, je te prie.

— Mon oncle est mort... Ils l'ont tué.

— Tué!... Ah, les gredins, les lâches!... C'était donc ça...

Et Eugène Lormois se laissa tomber sur une chaise, la tête dans les mains.

XII

La veille, un paysan avait apporté aux solitaires des Eaux-Vives des nouvelles tragiques; les Allemands, disait-il, occupaient Valcourt: Eugène, saisi comme otage, allait payer de sa vie l'imprudence d'un autre.

— Mon Dieu! fit madame André Lormois.

Cette femme généreuse oubliait soudain la conduite du «patron» à leur égard. Devant le péril elle n'avait plus qu'un sentiment d'horreur contre l'ennemi commun et elle se désolait de son impuissance.

André Lormois restait silencieux. Il était très pâle. Après le souper, il dit doucement à sa femme.

— Il faut que j'aille là-bas.

— Toi!

Il reprit sur le même ton calme:

— Mon devoir est d'essayer de sauver Eugène... Je ferai le possible. Ne m'attends pas avant demain matin...

Comme elle pleurait, il l'embrassa longuement, lui fit quelques recommandations, puis quitta le château.

Qu'allait-il faire? Il l'ignorait encore, mais, à cette heure, une pensée unique le dominait. A tout prix, il devait sauver Eugène. Certes, son cousin avait eu vis-à-vis de lui les torts les plus graves, mais il restait, malgré tout, l'homme qu'il avait toujours voulu être, le patron des Aciéries, le chef dont l'intelligence supérieure commande le respect. Broyé par

lui, André n'avait jamais cessé de l'admirer. S'il est vrai, comme dit La Fontaine, que, le plus souvent, le maître est l'ennemi, parfois aussi les âmes généreuses puisent, dans la pratique du dévouement, un besoin toujours renouvelé d'abnégation et de sacrifice... André murmurait:

— Eugène... non... non... ce n'est pas possible.

A mesure qu'il marchait, les mauvais souvenirs, peu à peu, s'effaçaient en lui. Il ne se rappelait que les bienfaits passés, l'accueil fait jadis à la détresse du jeune ménage. Le cousin rude, arrogant, qu'il avait connu, lui apparaissait, maintenant, comme un sauveur magnanime qui avait aidé le parent pauvre à se relever. L'heure n'était plus, d'ailleurs, aux querelles mesquines. Eugène, noblement, s'était accusé pour sauver les autres. Il donnait à tous un sublime exemple. André tressaillit. Pouvait-il se montrer moins vaillant qu'Eugène? Et s'il devait y avoir entre eux une lutte d'héroïsme, serait-il donc toujours, comme dans la vie, l'éternel vaincu?

Minuit sonnait au clocher de l'église quand André Lormois aborda le village. Une sentinelle l'arrêta en le menaçant de sa baïonnette. Il pria l'homme de le mener à la Kommandantur, déclarant qu'il voulait parler au colonel. On le conduisit aussitôt aux Aciéries. Introduit dans la salle à manger d'Eugène, il eut quelques secondes d'émotion. C'était là que, durant de nombreuses années, les deux familles s'étaient trouvées réunies à l'heure des repas...

Il attendit... Brusquement, la porte s'ouvrit, l'officier entra... Il était très rouge et semblait furieux:

— Qu'avez-vous à me dire? balbutia-t-il en mauvais français...

André, sèchement, inclina la tête:

— Je suis le cousin d'Eugène Lormois, monsieur... Je viens vous affirmer, sur mon honneur, qu'il n'est pas coupable.

— C'est pour cela que vous me réveillez, balbutia rageusement le colonel... Je ne vous crois pas, monsieur... Votre honneur... votre honneur... la belle raison, ajouta-t-il en éclatant de rire...

D'une voix ferme, André déclara:

— Vous n'avez pas le droit de fusiller Eugène Lormois...

— Je n'ai pas le droit... Mais vous mériteriez que je vous fusille par-dessus le marché.

L'officier teuton, les bras croisés, écrasait André d'un mauvais regard. Alors, il se produisit quelque chose d'extraordinaire. André Lormois, cet homme timide, effacé, fait, semblait-il, pour mener l'existence banale d'un petit bourgeois, André Lormois sentit bouillonner, tout à coup, en lui, le sang d'un héros:

— Et si je vous disais, monsieur, qu'il n'y a qu'un coupable — un homme qui a voulu venger l'affront que vous faites subir au sol de la France.

L'officier, les bras toujours croisés, regardait André:

— Cet homme, c'est moi, monsieur... Je viens me livrer à votre justice...

Désarmé par cette crâne attitude, le colonel eut un imperceptible battement de sourcils. Mais, aussitôt, il se ressaisit...

— Vous, fit-il dédaigneusement... ce n'est pas possible...

— Qu'en savez-vous? dit André...

Le teuton réfléchit quelques secondes... André, lui aussi, réfléchissait... Il évoqua, dans une vision rapide, sa femme, son fils, les deux êtres qu'il adorait et ne reverrait plus.

— Qu'ils me pardonnent, songea-t-il... Je ne pouvais pas valoir moins que Lui...

— Persistez-vous dans votre déclaration? brusqua le colonel...

— Oui, monsieur...

L'officier fit un geste. «Bah!» Ce qu'il fallait, après tout, c'était un exemple... Autant valait celui-là qu'un autre...

Et c'est ainsi qu'à l'aube, André Lormois était tombé sous les balles allemandes... La générosité des deux cousins les avait rapprochés au moment fatal... C'était un seul cœur, celui des Lormois, qui avait battu au tournant de la route...

Quelques jours plus tard, une femme en deuil vint à Valcourt et s'agenouilla sur une tombe fraîche. Comme Irène allait fleurir cette tombe, elle l'y rencontra:

— Ma tante, murmura-t-elle...

Des bras s'étaient ouverts, Irène s'y jeta.

— J'avais peur, sanglota-t-elle, j'avais peur que tu ne veuilles plus me voir, que tu me détestes...

— Non, ma petite, dit avec douceur madame André Lormois en se dégageant... Ton oncle était infiniment scrupuleux, voilà tout... Mais je ne vous rends pas responsable de mon malheur.

Elle ajouta :

— J'aurais pu... j'aurais dû mourir, peut-être... Mais notre ami m'a sauvée encore... il faut que je vive, vois-tu, il le faut... Ce serait trop dur pour Jean s'il revenait.

Irène baissa les yeux... Lui!... Depuis le

début de la guerre, elle aussi songeait à Jean... Mais elle y songeait avec la tristesse profonde de celles qui ont gâché leur part de bonheur.

— Tu peux venir aux Eaux-Vives, poursuivit madame André Lormois... Notre docteur vient souvent m'y rendre visite... Accompagne-le quelquefois... si cela ne t'ennuie pas trop, cependant ...

— Oh, ma tante... ma tante, dit la jeune fille qui étouffait...

Et elle reconduisit la femme d'André Lormois jusqu'à sa voiture... Informé de cette rencontre, Eugène, très ému, hocha la tête:

— Elle est trop bonne, ma petite, trop généreuse... Aimons-la bien...

Et désormais, profitant de la voiture du bon docteur, Irène fit à la malade de fréquentes visites.

— Je te remercie, disait celle-ci, lorsqu'elle arrivait...

Toute gêne, entre elles, avait disparu. Du passé, il n'y avait guère qu'une période — la dernière — qu'elles ignoraient, mais tout le reste était plein de jolis souvenirs. Elles les échangeaient sans amertume. Et, dans les moments de silence, un regret semblait flotter au-dessus d'elles, celui de s'être mal connues, d'avoir tout ignoré de leurs caractères...

Fréquemment aussi elles parlaient de Jean. Le jeune officier avait reçu avec courage la nouvelle du malheur qui le frappait. Il y puisait une ardeur plus vive, l'âpre volonté de chasser l'envahisseur. Et quand, parfois, madame André Lormois lisait à la jeune fille une lettre du front, celle-ci croyait entendre la voix de Jean. Ses yeux brillants trahissaient son émotion. Et les retours, auprès du doc-

teur, étaient toujours silencieux et mélancoliques...

L'un de ces jours, comme la voiture traversait un bouquet de bois — le dernier avant d'atteindre les premières maisons du bourg — une sentinelle, brusquement, jaillit d'un buisson.

— *Werda !* lança-t-elle en présentant sa baïonnette au petit cheval qui s'arrêta net.

Le docteur s'était levé, tout rouge, presque furieux:

— Mais vous faites erreur, mon garçon... J'ai un sauf-conduit de votre major... Je suis le docteur Caubette.

— Ya, ya, Caubette, ricana l'homme sans relever sa baïonnette.

Cette fois, le vieux médecin allait se fâcher, mais du taillis où ils étaient cachés, dix soldats s'élancèrent. Un feldwebel les commandait. Brutalement, il saisit la bride du cheval.

— Descendez, monsieur, ordonna-t-il avec un fort accent tudesque.

Le docteur, tout debout, gesticulait:

— M'expliquerez-vous, à la fin... Que signifie cette plaisanterie?

Mais, aussitôt, un craquement se fit entendre, les broussailles s'écartèrent et un nouveau personnage apparut. Irène poussa un cri de surprise en reconnaissant Otto Gelbmann. Il s'avançait, très raide, en fouaillant du bout de sa cravache, ses bottes de cuir fauve. Le docteur s'exclama:

— Monsieur Gelbmann... Ah, vraiment, je suis bien aise de vous voir.

L'autre eut un geste désolé:

— Je regrette, monsieur... Ordre supérieur. Accusation d'espionnage. Nous vous arrêtons.

Puis, tourné vers Irène:

— Mademoiselle est libre.

Les deux hommes échangèrent un regard et, dans ce regard, le vieux médecin vit tant de haine qu'il comprit aussitôt le vrai motif de l'inculpation. Gelbmann, adversaire déloyal, exerçait contre lui une vengeance atroce. Il ne pardonnait pas au docteur son antipathie... Maintenant, il imaginait contre lui un complot infâme et, par ironie sans doute, c'était d'espionnage que l'espion Gelbmann l'avait accusé. Voici donc l'explication de cette liberté relative qu'on lui accordait. La protection de Gelbmann lui avait valu cette dangereuse faveur.

— Il y a malentendu, petite, dit le docteur en se tournant vers Irène qu'il s'efforçait de rassurer... Excuse-moi si je te laisse faire à pied ce bout de chemin.

Il souriait. Pourtant, il ne se faisait guère d'illusion. Gelbmann n'était pas homme à lâcher sa proie. Au surplus, il se résignait. De bonne grâce, il vint se placer lui-même entre les deux hommes chargés de le mener vers le colonel. Son dernier mot fut pour recommander son cheval:

— Ne le laissez pas mourir de faim.

Irène restait au milieu de la route. Elle était muette d'indignation. Mais Gelbmann s'approcha d'elle, la casquette à la main:

— Me permettrez-vous de vous accompagner, mademoiselle?

Irène faillit se révolter, mais elle songea à son père, au docteur, et, courageusement, garda le silence: Gelbmann feignit d'interpréter cette attitude comme un acquiescement à sa proposition. Alors, comme l'ex-ingénieur marchait auprès d'elle, elle osa:

— Qu'allez-vous faire de notre ami?

— Cela ne me regarde pas, dit Gelbmann hypocritement.

Plus encore que cette réponse, la flamme mauvaise de ce regard accrut l'angoisse d'Irène: mais, déjà, l'Allemand détournait la conversation:

Il s'efforçait d'être galant, affirmait qu'il avait une âme «sentimentale». Ce verbiage odieux suppliciait Irène. Elle hâta le pas. Comme ils atteignaient les premières maisons de Valcourt, elle aperçut son père qui venait au devant d'elle.

— Vous m'excuserez, monsieur Gelbmann.

Et, laissant là l'oberleutnant ahuri, elle se précipitait au devant d'Eugène Lormois, le suppliait: «Emmène-moi, emmène-moi vite».

Ils déjeunèrent. La fenêtre était ouverte. Au dehors, il y avait un ramage de pinsons dans les marronniers.

Irène pleura. Elle avait allongé sa main sur la nappe. Eugène Lormois prit cette main, la pressa longuement dans la sienne. Une muette colère le contractait. Caubette était perdu. Il le savait. La haine de Gelbmann ne lui pardonnerait pas son patriotisme.

Hélas, il n'y avait pas d'espoir de sauver le docteur. Autour d'eux, rien que des ennemis et les pires, ceux qui violaient le droit, opprimaient les citoyens au nom d'une justice imaginaire.

Au loin, c'était la rumeur habituelle des jours précédents: pas cadencés d'une patrouille, jurons, tapage de la cour où l'on ferrait les chevaux des uhlans. Soudain, le bruit monta, s'élargit, traversé de coups de sifflets, de commandements rauques.

Eugène Lormois s'était levé.

— Que se passe-t-il donc? murmura-t-il.

Une sèche détonation lui répondit, puis d'autres et, bientôt, le crépitement ininterrompu de la fusillade.

L'industriel passa la main sur son front.

— La bataille!... Mais alors c'est... c'est qu'ils reviennent... Comprends-tu, petite?... ils reviennent.

Si la jeune fille comprenait. D'un bond, elle s'était élancée, avait franchi le vestibule, appuyait son front sur le vitrage de la porte... Maintenant, le doute n'était plus possible... Les Allemands déménageaient précipitamment. Dans la rue, les gradés, en hâte, rassemblaient leurs hommes. Puis les auto-mitrailleuses défilèrent avec un vacarme assourdissant... Le petit colonel, fiévreusement, donnait des ordres. Enfin, la colonne se mit en marche.

Une flamme étrange brillait dans les yeux d'Irène. Tout à coup, sans que son père eût pu la retenir, elle fit jouer la crémone et ouvrit la fenêtre. Alors, face à l'ennemi en retraite, crânement joyeuse, elle battit des mains. Quelqu'un l'aperçut, un capitaine à moustache rousse qui, furieux, l'ajusta de son revolver. Le coup partit. La balle, au-dessus d'elle, érailla l'imposte...

— Mon enfant, haleta Eugène qui l'avait suivie et entrait dans la chambre à ce moment-là. — Mon enfant... tu n'es pas blessée?

Elle riait, secouait ses mains toutes blanches encore d'une poussière de plâtre:

— Mais je n'ai rien, papa, rien du tout... Quel maladroit, hein!

Les capotes grises évacuaient le village. Il y eut quelques secondes de recueillement comme si la bataille, au loin, avait fait trêve,

puis, des deux côtés, le canon gronda. Irène avait mis ses deux coudes sur la barre d'appui.

— Regarde, papa, dit-elle, en désignant d'une main le pont de Valcourt.

L'ennemi passait l'Oise. Mais dès que le dernier Allemand eut franchi la rivière, un bruit d'explosion fit trembler les vitres.

Le pont avait sauté. Son tablier pendait au-dessus de l'eau.

— Ils échappent... Ah, les gredins, dit l'industriel en montrant le poing à l'horizon.

— Non, dit Irène, ce n'est pas fini.

Sur l'autre rive, en effet, la fusillade avait recommencé... De petits nuages montaient au-dessus des crêtes... Les Allemands fuyaient.

Immobiles, la main dans la main, le père et la fille épiaient cette lutte. Soudain, au-dessous d'eux, une voix claironna:

— Bonjour les amis... Y a-t-il une place?

— Mon parrain! dit Irène.

Le docteur Caubette, lestement, avait grimpé les deux étages. Il riait si fort que ses petits yeux étaient brillants de larmes.

— Moi-même... Et sain et sauf, comme vous le voyez... Ces messieurs m'ont oublié avec leurs bagages... Ah, je dois une fière chandelle à nos petits chasseurs.

Il riait toujours, tout en contant son histoire, une main appuyée sur l'épaule d'Irène.

— Paraît que mon cas n'était pas fameux... Hein, ce bon Gelbmann... Moi qui le croyais un ami fidèle.

Au-dessous d'eux, la rue bourdonnait. Et, soudain, à l'entrée du village, éclata la note franche du clairon français. Des cris fusèrent, des mains battirent, tandis que débouchait la troupe martiale des chasseurs. Cette fois, le docteur devint très rouge:

— Vive la France ! s'exclama-t-il d'une voix forte. Et, penché sur Irène, il ajouta:

— Tout de même, je suis content d'avoir vu ça.

Irène, descendue en hâte, s'était élancée vers l'office. Elle ouvrit une armoire, y prit du pain, des fruits, qu'elle distribua, sur le pas de la porte, à la trombe joyeuse des chasseurs. Mais tout à coup, l'un d'eux, un jeune sergent, se planta devant elle, la main à la visière du képi. La jeune fille s'exclama:

— Le petit Guichard !

Le sergent rougit:

— Ah ! mam'zelle, j'ai un peu grandi, vous savez... Faites excuse. Le temps de prendre les Boches à revers par le gué et nous nous reverrons...

Les chasseurs, en effet, regagnèrent le village à la chute du jour. C'était un soir magnifique, un de ces soirs lumineux, comme l'été, souvent, en donne à la France. Valcourt ne ménageait pas aux vainqueurs ses acclamations. Irène et son père étaient dans la foule. Derrière eux, une voix prononça:

— Regardez... Il y a des prisonniers.

Ils marchaient penauds, tête basse, encadrés par les chasseurs. Au milieu de ceux-ci, la jeune fille reconnut le colonel — l'affreux petit homme suant et trapu — qui lui jeta, au passage, un regard furieux.

— Encore moi, mam'zelle.

C'était le sergent Guichard. Il s'arrêta fièrement devant Irène. Un mouchoir enveloppait l'une de ses mains.

— Blessé ? interrogea vivement Eugène Lormois.

Il rit:

— Pas même... Une éraflure... Oh, je ne le

regrette pas... C'est le browning de monsieur qui m'a fait bobo...

Narquois, il désigna un prisonnier qui, honteusement, détournait la tête.

— Gelbmann! prononça Irène d'une voix étouffée.

— Eh oui, mam'zelle, c'est notre ingénieur. Toutes les veines, hein! Quand je l'ai reconnu, bon Dieu, mon sang n'a fait qu'un tour. C'est qu'on est des amis, vous savez. Figurez-vous que monsieur voulait aller à Paris... Comme ça se trouve. On va lui délivrer sa feuille de route.

XIII

Ce matin-là, quinze jours après la bataille, on ralluma deux hauts fourneaux aux Aciéries de l'Oise. Quelle émotion d'entendre, au-dessus du bourg, cette rumeur d'abeilles. Les habitants de Valcourt regardaient avec surprise la légère fumée qui s'envolait dans le ciel d'automne.

C'était la fierté d'Eugène Lormois d'avoir pu, de nouveau, grouper quelques ouvriers et faire jaillir des fonderies les outils de guerre comme ses concurrents, plus favorisés, qui n'avaient pas connu les rigueurs de l'invasion.

L'industriel s'approcha de la fenêtre. Il regardait la grande cour aux pavés luisants :

— Mes Aciéries, murmura-t-il.

Mais ces mots, pour lui, n'avaient plus le même sens qu'autrefois. Il les prononçait avec une sorte de gratitude. Même il lui sembla

qu'il y avait un peu d'injustice dans l'intime satisfaction qu'il éprouvait. Le bruit de deux petits doigts heurtant la porte l'arracha à sa rêverie.

— Entrez, dit-il.

Il se retourna. C'était Irène.

— Tu viens des Eaux-Vives ? interrogea-t-il.

— Oui, papa, répondit la jeune fille.

D'un bras, elle entoura le cou de son père, lui baisa la joue. La course vive, dans la voiture du docteur, avait animé son jeune visage. Elle redressa la capeline que son étreinte avait bousculée.

— Comment va ta tante ? questionna Eugène.

Elle répondit:

— Mieux... Presque bien... C'est extraordinaire.

— Et Jean?... Toujours pas de nouvelles?

— Non, rien depuis huit jours. Elle commençait à s'inquiéter. Heureusement, le docteur l'a rassurée. Toutes les lettres ont du retard.

Elle avait dit cette phrase avec confiance, tranquillisée elle aussi par les paroles du docteur et l'espoir confus qu'elle portait en elle. L'industriel, pourtant, secouait la tête. Irène protesta:

— Non, il ne faut pas croire... Ce serait trop horrible.

Et, tout de suite après:

— Je voulais te demander une grâce. Mon parrain m'a proposé d'entrer dans son ambulance. Veux-tu, dis?

Eugène Lormois hocha la tête:

— Mais je ne demande pas mieux, petite... Seulement, tu n'as jamais fait ce métier-là.

— J'apprendrai. J'ai tellement le désir de me rendre utile... Et même, si tu voulais être tout à fait gentil...

— Que ferais-je? dit l'industriel en souriant.

— Tu nous prêterais Jeanne-Marie.

— Pour l'ambulance... je ne demande pas mieux. Elle sera plus utile à Caubette qu'à moi. Il faut que chacun donne au pays son intelligence.

Il avait décroché son chapeau de paille et pris sa canne à bec d'argent. Ce n'était plus le beau vieillard d'autrefois, l'homme sec et raide, au monocle dédaigneux, à l'allure correcte et imperturbable. Ce qu'il avait encore de cheveux noirs disparaissait maintenant sous la neige montante et les traits creusés, le pli de la bouche disaient l'angoisse récente, l'horreur d'une vision qu'aucun bonheur n'effacerait jamais.

— Ah, voici Jeanne-Marie, dit soudain Irène en désignant la jeune fille qui s'avançait au devant d'eux.

Elle s'approcha en rougissant mais, tout de suite, Irène lui mit la main sur l'épaule:

— Papa veut bien.

La dactylographe leva sur le «patron» ses yeux embués.

— Merci, monsieur.

— Accompagne-nous, proposa Irène. Va mettre un chapeau. Nous t'attendons.

Devant la mairie il y avait foule. On venait d'afficher le communiqué. C'était, au lendemain de la victoire de la Marne, un de ces jours frémissants où, dans l'air bleu, passait un souffle nouveau, une chaude vague d'espérance qui gonflait les cœurs.

— Bien le bonjour, monsieur Lormois... De bonnes nouvelles, allez.

L'industriel souriait. Avant la guerre on respectait, sans trop l'aimer, le patron des Aciéries. Même sa jolie « demoiselle » avait la réputation d'être un peu fiérotte. Mais, aujourd'hui, personne n'ignorait plus le rôle des Lormois et quand le bourg avait appris la crânerie d'Eugène, le dévouement d'André, tous — même les envieux, ceux qui étaient contre les riches, n'avaient pas caché leur admiration. — Ah, les Aciéries avaient bien tenu le drapeau de la France. Toutes les casquettes se levaient pour le proclamer.

— Tiens, mon parrain, dit Irène.

Le docteur s'entretenait avec le maire, monsieur Anquetin, devant le bâtiment municipal, mais — chose étrange — les deux hommes, âgés tous deux, celui-ci grave, mesuré, l'autre vif, les pommettes roses, n'avaient pas la mine heureuse qui convenait à un tel jour. Lorsqu'Eugène parut, le maire fit un geste.

— Ah, c'est vous, monsieur Lormois.

Et, devant les jeunes filles surprises, il lui prit le bras, l'entraîna pour lui faire une confidence... Confidence terrible, sans doute, puisque l'industriel, soudain, portait la main à son front, s'immobilisait avec un gémissement si douloureux qu'Irène, aussitôt, accourut vers lui.

— Jean est disparu, mon enfant... révéla-t-il.

— Disparu... Prisonnier, peut-être.

Elle ne pleurait pas, mais sa pâleur subite, l'éclat fiévreux de son regard révélaient son émotion. Le vieux maire hocha la tête:

— Je ne le crois pas, dit-il... C'est nous qui

nous sommes portés en avant... Les Allemands n'ont pu faire de prisonniers...

Il ajouta:

— D'ailleurs, la nouvelle n'est pas officielle. Je la tiens de mon petit neveu qui est capitaine dans son bataillon... Espérons encore.

— Pauvre femme! murmura Eugène Lormois.

Lui ne songeait qu'à la malade, à cette mère qu'aucune souffrance n'avait épargnée. Le chagrin de sa fille lui échappait. Ah, si elle avait pu tout lui dire, réfugier sa douleur entre ses bras. Mais Irène, fièrement, cachait son chagrin.

. . . . . .

Chaque jour, maintenant, elle se rendait à l'ambulance avec Jeanne-Marie. La femme du maire instruisait les deux jeunes filles. C'était une très vieille dame aux yeux bleus, aux bandeaux de neige qu'aucune besogne ne décourageait. Jamais Irène n'avait été aussi malheureuse et, pourtant, à s'oublier, elle ressentait une satisfaction profonde. Une personne différente naissait en elle, meilleure, plus vaillante que l'autre et si, parfois, un souvenir la traversait, elle se raidissait aussitôt contre la souffrance.

— Bien, petite, je suis content de toi, disait le docteur.

Même bienveillant, le « parrain » restait brusque, mais Irène était trop fine pour ne pas deviner tout ce qu'il y avait d'émotion dans cette brusquerie. Un même souci les rapprochait, tous ces détails matériels tendant vers un but unique: la guérison de ceux qui pouvaient guérir. Ces blessés avaient tous des mères, des femmes ou des sœurs. En les soignant, Irène songeait au bonheur des autres,

et elle songeait pareillement à l'oncle André, aux inconnus, à tous ceux envers qui elle avait contracté une dette de reconnaissance. Peu à peu, sa douleur l'avait grandie. Au delà des joies qu'escomptait naguère sa jeunesse ardente, elle entrevoyait des satisfactions si hautes qu'elle en était comme transfigurée.

Autour d'elle, d'ailleurs, c'était comme un splendide réveil d'énergies. De nouveau, les vieux et les femmes se rendaient aux champs. Un bourdonnement laborieux emplissait le village. Par-dessus les toits de Valcourt, on voyait flotter, comme jadis, la fumée rousse des Aciéries.

— Mes enfants, disait Eugène Lormois, c'est pour la patrie que nous travaillons.

Au travail, l'industriel donnait toute sa force. Qu'importait le personnel réduit, les faibles moyens dont il disposait. Une fièvre étrange décuplait ses facultés, gagnait peu à peu tous ses ouvriers. Là, comme ailleurs, les âmes vibraient d'une grande espérance.

Pour Irène, le plus dur, c'étaient les visites aux Eaux-Vives, et l'accueil de la malade à qui le docteur s'obstinait à cacher la triste nouvelle.

— Plus tard, disait-il, ne voulant pas porter un coup qu'il jugeait mortel...

Un jour, cependant, comme Irène était auprès de sa tante, celle-ci lui prit la main.

— Mon enfant, on me cache quelque chose... je le sais.

Puis, comme la jeune fille baissait les yeux:

— Mon Jean est mort, n'est-ce pas... Je me suis faite peu à peu à cette idée-là. Aujourd'hui ma vie n'a plus d'importance. On la ménage, pourtant. Mais le chagrin ne tue pas toujours. Je ne serais plus digne d'être la

femme d'André ni la mère de Jean si je ne savais pas être malheureuse...

— Ma tante! dit Irène dont les yeux s'emplissaient de larmes.

— Peut-être, ajouta la malade, peut-être aurais-je mieux fait de taire ce que je vais te dire. Mais non, je ne le puis. Il me semble que c'est un devoir, que, pour le souvenir que tu garderas de ton cousin, je dois être franche, te parler à cœur ouvert...

Elle hésita un moment, puis révéla:

— Jean t'aimait. Le savais-tu?

Irène répondit tout bas:

— Oui, ma tante.

— Et toi, aimais-tu Jean?

Irène regarda la tante André. Ses beaux yeux étaient chargés d'angoisse. Il lui sembla qu'elle y lisait: «Dois-je donner un peu de tendresse à cette petite qui a rendu mon fils si malheureux?» Et, du même coup, elle comprit leur défiance mutuelle, cette barrière que n'avait pu faire tomber leur délicatesse. Mais, Jean mort, tout s'apaisait, elles pouvaient tout dire.

— Oui, murmura la jeune fille.

Deux mains saisirent les siennes et, tandis que l'étreinte se refermait, la mère prononça d'une voix profonde:

— Je l'avais deviné, mon enfant. Je savais qu'un jour tout malentendu disparaîtrait, que vous pourriez être heureux ensemble. Seulement, vois-tu, j'avais peur... Si, tout à l'heure, tu m'avais dit «non», je crois bien que je t'aurais toujours aimée, mais cela n'aurait plus été la même chose.

La tante André ne pleurait pas; dans sa mince figure, les yeux brillaient d'un éclat

fiévreux, extraordinaire. Elle eut un léger sursaut, puis murmura:

— Je suis folle... N'ai-je pas cru que la mort de Jean n'aurait pu être qu'un mauvais rêve?...

Qu'il parut bref, le chemin du retour, sous la fine pluie d'automne qui emperlait les feuillages rouillés. Irène buvait l'air humide, son manteau dégrafé, toute remuée encore par les paroles échangées avec sa tante. Ainsi, désormais, elles parleraient de lui. Tout ce qu'il y avait d'amer dans son passé, leur mutuelle affection l'adoucirait. Et Jean, le cher Jean, ne serait plus tout à fait mort, puisque leurs souvenirs le feraient revivre.

— Je t'attendais, petite, lui dit le docteur quand elle reparut à l'ambulance. Non, inutile d'endosser ta blouse... D'ailleurs, j'ai quelque chose à te dire...

Lui, si calme d'ordinaire, semblait, depuis quelque temps, nerveux et préoccupé. Il entretenait une mystérieuse correspondance et attendait impatiemment l'heure du courrier. Une fois, même, Irène l'avait surpris en train de parler à voix basse avec son père. N'était-ce pas un peu d'elle qu'il s'agissait puisqu'on la laissait en dehors des confidences?

La phrase du docteur parut la surprendre:

— Quelque chose... à moi? interrogea-t-elle...

Mais son parrain lui avait pris le bras et l'entraînait dans le jardin.

— Ecoute, petite, dit-il d'une voix un peu fébrile, je vais te faire une proposition. Je te sais forte et courageuse. Tu as donné ta mesure ici depuis trois semaines. Mais à Valcourt, désormais, il n'y aura plus grand'chose à

faire. Au surplus, je garde avec moi l'employée de ton père. Elle me suffira.

Vivement Irène avait redressé la tête. Elle attachait sur le vieillard un regard blessé.

— Ah! vous ne voulez plus de moi, dit-elle d'une voix sourde.

Le docteur tira son mouchoir, en fit une boule dont il se tapota le visage.

— Il ne s'agit pas de cela. Dieu merci, je n'ai aucun reproche à te faire... mais, comprends-moi, ailleurs tu pourras être plus utile. Ton métier n'est pas un art d'agrément. Eh, je sais bien, parbleu, qu'ici tu as ton père, ta tante, ta vieille bête de docteur... et des souvenirs, peut-être, oui, des souvenirs qu'on ne livre pas, mais qui vous retrempent, vous font à la fois du bien et du mal...

Il se tut, brusquement, effaré de l'audace de ses paroles. Irène, les coudes sur les genoux, enfermait sa tête entre ses mains. Mais, quand le vieillard se fut tourné vers elle, il vit qu'elle tremblait.

— Voilà ce dont il s'agit, petite, reprit-il d'une voix hésitante. Un de mes confrères, un vieil ami, vient d'ouvrir un hôpital auxiliaire en Normandie... Là-bas, tu aurais de la besogne, beaucoup de besogne... J'en ai déjà parlé à ton père. Il y consent. Et toi, cela te va-t-il?

C'était à lui de trembler, à présent, comme si du «oui» ou du «non» qui allait sortir de la bouche d'Irène dépendait quelque chose d'extraordinaire.

— Je vous obéirai, parrain, répondit la jeune fille. Même si cela me faisait du chagrin de quitter Valcourt, j'accepterais d'être malheureuse...

Le docteur respira. Décidément, la petite

Lormois valait bien mieux qu'il ne l'avait cru.

— C'est un sacrifice, alors? questionna-t-il pour mieux s'en convaincre.

— Un sacrifice, répondit Irène en écho, mais avec un joli sourire de résignation.

— Tant mieux, dit le vieillard farouchement, nous devons tous accepter des sacrifices...

XIV

Irène est partie. C'est Mme Sophie qui a reçu mission de l'accompagner. Assise dans un wagon en face de la jeune fille, la vieille dame, obstinément, détourne les yeux.

— Est-ce loin, Fécamp? interroge Irène.

— Oh, répond Mme Sophie, nous n'arriverons guère avant demain soir.

Et elle se renfonce dans son coin un peu rougissante, tandis qu'Irène essaye de dormir. Le train halète et s'arrête souvent. Parfois, dans l'ombre, on croise un convoi de blessés qu'on évacue ou des troupes fraîches qu'on envoie au front.

La nuit passe, l'aube monte, vaporeuse, sur des plaines vides, des champs sans limite qu'arrose une pluie tenace et glacée.

— Avez-vous faim ? propose timidement Mme Sophie en ouvrant son sac.

Irène avoue sa faim avec un sourire. Pourquoi a-t-elle faim? Pourquoi veut-elle vivre? Elle s'étonne de l'ardeur qui l'envahit, l'oblige à croquer des sandwichs beurrés, un bâton de chocolat, comme si, après tant de tristesses, la

vie brutale reprenait ses droits. Mais ce qui la surprend, c'est l'attitude de Mme Sophie. Pourquoi cette muette gravité, cette dérobade aux expansions et aux confidences? Est-ce bien la même femme qui, jadis, s'affligeait de la voir si dure avec Jean et, depuis la guerre, prostrée et geignante, tamponnait ses yeux avec un mouchoir? Ah si, dans l'étourdissement du voyage, elle n'avait pas un peu perdu la tête, quelles réflexions elle ferait, comme elle s'étonnerait de cette plate et morne indifférence!

Mais, aujourd'hui, tout lui est égal. Même l'affection de Mme Sophie ne peut la toucher. Parfois, cependant, lorsqu'Irène ferme les yeux, la bonne dame rouvre les siens. Et ces yeux, qu'Irène ne voit pas, ont des larmes soudaines, incompréhensibles. A quoi songe-t-elle donc, Mme Sophie, et d'où lui vient cette importance quasi-ridicule?

Elles sont arrivées. C'est encore le soir et il pleut toujours. Un omnibus aux vitres claquantes les cahote à travers des rues mal éclairées. Il est trop tard pour se présenter à l'hôpital. Elles logeront, cette nuit, dans un vieil hôtel de province aux murs suintants, aux couloirs obscurs. C'est déjà, pour Irène, le dépaysement. Pourtant, rien ne l'effraye, ni le lit trop grand, ni la chambre froide, ni l'atmosphère hostile des choses qu'on n'aime pas. Mais elle est prête à tout, désormais, et elle s'endort, résignée, avec un soupir.

Le lendemain, un soleil joyeux inondait la chambre. Irène se leva, s'habilla vite... Mais, comme elle mettait son chapeau devant la glace, Mme Sophie lui prit la main et la fit asseoir.

— Ecoutez-moi, ma petite fille.

D'abord, Irène eut peur. Elle redoutait un malheur nouveau, quelque chose d'affreux et d'inattendu.

— Qu'y a-t-il?... Oh parlez vite, supplia-t-elle les lèvres tremblantes.

— Ma petite fille, ne craignez rien. Dieu est bon. Je dois vous avouer que notre dernier chagrin n'était qu'une épreuve. Votre cousin Jean...

Irène poussa un faible cri:

— Jean vit, n'est-ce pas? murmura-t-elle.

— Comment le savez-vous, mon enfant ? reprit la vieille dame effarée.

— Mais, c'est vous-même... Où est-il ?... Nous le verrons, n'est-ce pas?

— Vous le verrez. Il est dans cette ville... à l'hôpital. C'est pour cela qu'avec le consentement de votre père nous sommes venues ici toutes les deux.

Irène avait laissé tomber sa tête dans ses mains:

— A l'hôpital !... Il est blessé, alors... dangereusement, peut-être... Dites-moi tout... je vous en prie.

Elle suffoquait. Un petit sanglot monta de sa gorge. Elle répéta:

— Dites vite... Je veux tout savoir.

— Il est sauvé, prononça Mme Sophie. Le docteur l'a prévenu de votre visite.

— Ah! je comprends, dit la jeune fille dont les beaux yeux s'emplirent de larmes.

Elle comprenait tout, en effet. La brusquerie du docteur cachait un secret. Lui seul n'avait pas désespéré. Et mille souvenirs assaillirent Irène. Les longues correspondances de son parrain, le silence fait autour de la mort de Jean comme si, en dépit des réalités, le docteur voulait s'insurger contre l'impos-

sible. Et, tandis que Mme Sophie, d'une voix sourde, altérée par l'émotion, lui disait les scrupules du vieillard, son enquête tenace, comment, après maintes recherches, le docteur avait appris qu'on avait retrouvé Jean sur le champ de bataille, Irène, les mains jointes, ne l'écoutait plus. Elle songeait à celui qu'elle allait revoir.

L'hôpital était au bout de la ville, face à la mer dont le bleu mouvant bornait l'horizon. Ah, le joli matin luisant et pur, sans un duvet de nuage, avec une brise fraîche qui fleurait le goudron! Irène marchait vite, la tête bourdonnante, suivie de la vieille gouvernante qui allongeait le pas. Il y avait encore du mystère dans son bonheur et, maintenant qu'elle savait, elle était inquiète, vaguement troublée; elle craignait d'être le jouet d'un cauchemar qui la laisserait au réveil plus désespérée. Elle tremblait en franchissant le seuil de l'hôpital, un grand bâtiment en pierre blanche qu'entourait un jardin planté de tamaris. Une religieuse introduisit les deux femmes dans un petit bureau. Un major s'y trouvait, assis devant une table... Il redressa vivement sa tête fine qu'encadrait un collier de barbe grise:

— Mademoiselle Lormois, je suppose? interrogea-t-il.

Et, comme Irène s'inclinait:

— J'étais prévenu de votre arrivée. Vous pourrez entrer en fonctions aujourd'hui même... D'ailleurs, ajouta-t-il négligemment, je crois que vous avez ici un parent — l'un de vos cousins. Ma sœur, dit-il en se tournant vers la religieuse, vous pouvez avertir le lieutenant Lormois...

Silencieusement les trois femmes se retirèrent. Il y avait un banc dans le vestibule. Mme Sophie, prétextant une grande fatigue, s'y laissa tomber.

— Je vous attendrai là, mademoiselle Irène, dit-elle en rougissant.

Déjà la religieuse gravissait un escalier de pierre. Irène la suivit, puis toutes deux enfilèrent un long corridor. Elles s'arrêtèrent devant une porte basse que la religieuse, légèrement, heurta de son doigt.

— Mademoiselle Lormois, annonça-t-elle.

Irène entra. Au fond de la chambre, il y avait un lit de cuivre et, dans ce lit, Jean Lormois redressé, un peu rose, qui lui souriait. Elle s'approcha et, sans une parole, leurs mains s'étreignirent.

— Je te remercie, dit enfin le jeune homme.

Elle secoua la tête, ses paupières battirent comme pour exprimer qu'il était inutile qu'on la remerciât. Elle trouvait son cousin changé, plus grave, plus viril aussi, avec la double flamme des yeux qui éclairait un maigre visage.

— Comment va ma mère ? interrogea-t-il ensuite.

Irène donna des nouvelles de sa tante Lormois. Quand elle eut parlé, il lui sembla que tout était dit, que d'autres paroles, entre eux, seraient inutiles. Pourquoi ne questionnait-elle pas Jean sur sa blessure, pourquoi lui ne s'informait-il pas de la vie qu'elle avait menée et des dangers qu'elle avait courus ? Etait-ce donc des étrangers qui se trouvaient désormais l'un en face de l'autre ? Et elle eut peur, soudain, de cette gêne désolante qui avait coupé court à leurs effusions. Hélas, quoi qu'il

arrive, le passé demeure, on n'efface pas les mauvais souvenirs...

— Assieds-toi, dit Jean.

Il était triste, lui aussi. Et tandis qu'Irène, machinalement, s'asseyait sur une petite chaise placée à la tête du lit, une angoisse nouvelle crispa le visage de l'officier. Il mordit sa moustache et fit un effort.

— Irène...

Qu'allait-il dire? La jeune fille redressa la tête: elle était très pâle, mais ses yeux brillaient et elle restait immobile, le corps tendu, un peu frémissante:

— Irène, reprit Jean, je t'ai dit, d'abord, ma reconnaissance. J'ajoute que je suis heureux de t'avoir près de moi. Mais je ne voudrais pas que tu croies que c'est moi qui t'ai fait venir.

Irène rougit:

— Je sais... le docteur...

— Oui, dit Jean en secouant la tête, le docteur est mon ami, le meilleur de tous... J'ai su, ajouta-t-il, qu'on m'a cru mort, que même la nouvelle de cette mort a été transmise à Valcourt. Mais... tu vois... cela n'était pas tout à fait vrai... La bataille faisait rage. On n'a pu relever tous les blessés immédiatement. J'ai été porté sur une première liste... Me voici, pourtant.

Le regard du jeune homme se voila comme s'il avait revu, tout à coup, la mêlée tragique et l'attente, après la lutte, sur la terre boueuse, jusqu'à ce qu'une défaillance lui fermât les yeux.

— Il faut donc vivre, poursuivit-il... Je m'y résigne... C'est un bonheur pour moi d'avoir encore ma pauvre maman.

Il hésita comme s'il lui fallait puiser au

fond de lui-même un courage surhumain pour dire sa pensée:

— Je regrette, ma petite Irène, je regrette de ne pouvoir te parler comme autrefois... Te souviens-tu? Nous avons fait de beaux rêves.

Oui, la «petite Irène» se souvenait et si bien qu'un soupir, comme un sanglot avorté, monta de sa gorge. Mais elle devinait aussi que Jean ne voulait plus d'elle, que son cœur d'homme, à jamais, s'était refermé...

Il reprit à voix basse, presque honteusement:

— Ta présence ici me fera du bien... C'est tout ce que je puis te demander. T'avoir près de moi souvent... le plus souvent possible... jusqu'au jour...

— Quel jour? murmura-t-elle.

— Le jour où tu te marieras, dit l'officier.

Irène secoua la tête:

— Je ne me marierai pas, prononça-t-elle.

— Il faut te marier.

— Pourquoi?

Le mot fut prononcé d'une voix haletante. Et, dans le regard d'Irène, à cette seconde, il y eut une telle détresse que Jean sentit battre ses tempes avec plus de force. L'une de ses mains alla chercher celle d'Irène et leurs doigts s'étreignirent comme autrefois.

— Ecoute, dit Jean très ému, ne crois pas que je t'ai oubliée... Seulement, vois-tu, ce n'est plus possible.

Cette fois, elle ne l'interrogea pas. Elle savait bien qu'il allait tout dire. Après une courte hésitation, Jean murmura:

— On m'a coupé la jambe il y a huit jours.

Ah, c'était donc cela... Eh bien, non, cette nouvelle n'était pas le coup affreux que Jean redoutait. Au contraire, une joie étrange trans-

figurait la jeune fille. Elle allait donc pouvoir donner la mesure de son dévouement.

— Oh, Jean, Jean, bégaya-t-elle, pourquoi as-tu douté de moi?

— Comment?... Tu voudrais encore... Je n'y crois pas... C'est trop de bonheur.

— Oui, je le veux, dit la jeune fille, et je te supplie de me pardonner.

Puis ils se turent, n'osant répéter ce mot de « bonheur » qui, à présent, leur semblait indigne. Et, après quelques secondes d'émotion divine, ils songèrent aux autres. La guerre avait fauché tant d'espoirs radieux. Combien de mères, d'épouses, de fiancées attendraient en vain! Irène laissa tomber sa tête dans ses mains:

— J'ai honte, murmura-t-elle... Je n'avais pas le droit d'être si heureuse.

Et elle se mit à pleurer doucement.

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames* :: :: :: :: ::

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses **108 pages grand format**, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F^co poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37×57 1/2.

Prix de l'Album : 6 fr. F^co poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les six Albums d'Ouvrages de Dames (n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6) sont envoyés franco contre mandat-poste de 30 fr. Etranger, 36 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste *(pas de mandat-carte)* **à M. le Directeur du "Petit Écho de la Mode", 7, rue Lemaignan, PARIS (XIVe)**

PAR SES COURRIERS, SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES

LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis

EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME

18 à 24 pages par numéro

Deux romans paraissant en même temps. Articles de mode, Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Abonnements, France, un an : 12 francs ; six mois : 7 francs.

Imprimerie de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIVe).